

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Exocet

Higgins, Jack

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JACK HIGGINS

Exocet



Le
LIVRE
de
POCHE

Édition intégrale

JACK HIGGINS

Exocet

Roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR FRANÇOISE ET GUY CASARIL

ALBIN MICHEL

Édition originale anglaise

EXOCET

Copyright Jack Higgins, 1983.

Traduction française

Copyright Éditions Albin Michel, S.A., 1984

*À Denise,
Pour son amour, sa compréhension et sa grâce.*

I

Au moment où la fourgonnette jaune des Télécommunications tourna au coin de la rue, Grosvenor Place était parfaitement silencieuse sous la pluie. Pas un seul autre véhicule en vue, ce qui ne surprenait guère par ce temps-là, surtout à trois heures du matin.

Harvey Jackson ralentit et ses mains moites se crispèrent sur le volant. Il portait un imperméable jaune. Il était grand, presque la quarantaine, cheveux bruns très longs encadrant un visage qui souriait rarement, yeux noirs au-dessus de pommettes hautes.

La pluie tombait si dru que les essuie-glaces avaient du mal à l'évacuer. Il se rangea le long du trottoir et prit une cigarette dans le paquet posé sur le tableau de bord. Il l'alluma, baissa la glace et regarda, de l'autre côté de la rue, le haut mur de brique surmonté de fils de fer barbelés qui clôturait les jardins à l'arrière de Buckingham Palace.

L'index replié, il frappa à la cloison derrière lui. Un judas s'ouvrit aussitôt et Villiers jeta un coup d'œil.

« Oui ? »

— Nous y sommes. Vous êtes prêt ?

— Deux minutes. Mettons-nous en position. »

Le judas se referma. Jackson embraya et s'éloigna.

L'intérieur du fourgon, envahi par tout le matériel et les accessoires d'un technicien du téléphone, était vivement éclairé par un tube au néon. Tony Villiers, arc-bouté contre l'établi pour résister au tangage de la camionnette, était en train de se noircir le visage avec de la crème de camouflage, tout en observant l'effet dans un miroir posé contre la boîte à outils.

Il avait la trentaine. Taille moyenne mais de forte carrure. Regard sombre et sans expression. Nez cassé depuis un jour lointain. Ses cheveux noirs mal démêlés lui tombaient presque sur les épaules. Avec sa tenue de parachutiste de couleur noire et ses bottes de l'armée française, il avait l'air d'un homme extrêmement dangereux.

Et l'on devinait également en lui une sorte d'amertume blasée. Le visage d'un homme qui connaît trop bien le monde et ses habitants, et qui n'a pas apprécié ce qu'il a découvert.

Il enfila un passe-montagne de laine noire, et l'on ne vit plus que ses yeux. Un virage brusque : il s'accrocha à l'établi. La camionnette

venait de faire demi-tour dans la rue pour monter sur le trottoir et s'arrêter le long du mur.

Sur l'établi, près d'un porte-documents, un revolver Magnum Smith & Wesson avec, vissé au bout du canon, un silencieux Carswell. Villiers le glissa dans la poche de sa jambe droite, ouvrit le porte-documents et en sortit une grande photo en noir et blanc. Prise au téléobjectif la veille en fin d'après-midi, elle représentait l'Entrée de l'Ambassadeur, sur le côté de Buckingham Palace. On voyait des échelles de maçon contre le mur et sous le portique. Plus important, au-dessus du toit plat, deux ou trois fenêtres semblaient entrouvertes.

Villiers rangea la photo et ouvrit le judas.

« Vingt-cinq minutes, Harvey. Si je ne suis pas revenu, fichez le camp d'ici.

— Votre baratin, gardez-le pour vous ! lui lança Jackson. Vous croyez que j'en ai besoin par une nuit pareille ? Faites donc votre boulot, qu'on rentre tranquillement chez soi. »

Villiers referma le judas, grimpa sur l'établi et ouvrit une trappe carrée découpée dans le toit du fourgon. Il se hissa dehors et s'accroupit sous la pluie battante. Le mur était tout près. Il se glissa à travers les barbelés, s'accrocha à la branche d'un arbre, s'écarta du mur, suspendu par les mains, puis se laissa tomber dans le noir, au-dessous.

*

L'officier de police chargé ce matin-là de la sécurité des jardins du palais, du côté de Grosvenor Place, n'avait pas la belle vie. Trempé jusqu'aux os, glacé jusqu'au désespoir, il s'était arrêté à l'abri d'un arbre. L'Alsacien, à ses pieds, gémit doucement.

« Qu'est-ce qu'il y a, Rex ? demanda-t-il, aussitôt sur le qui-vive. Cherche, mon bonhomme, cherche ! »

Il décrocha la laisse.

L'Alsacien s'éloigna en silence, mais Villiers, debout contre un arbre à vingt mètres de là, avait entendu le premier gémissement du chien et saisit la bombe aérosol dans la poche de sa jambe gauche. Le chien, entraîné à attaquer sans bruit, bondit soudain. Le bras gauche de Villiers, rembourré en prévision de cet assaut, se leva pour protéger son visage. L'Alsacien mordit sauvagement le tissu molletonné et Villiers dirigea le jet de l'atomiseur vers sa gueule. L'animal s'écroula sans un grognement et ne bougea plus.

Un instant plus tard, l'officier de police s'avança avec précaution.

« Rex ? Où es-tu, mon bonhomme ? »

La main de Villiers se leva et retomba sur la nuque de l'homme. Un coup net et précis, comme à l'exercice. L'officier de police poussa un cri sourd et bascula en avant. Villiers le ligota, les mains derrière le dos, avec ses propres menottes, puis lui prit son appareil radio et le glissa dans une autre poche de sa tenue de para. Il s'élança aussitôt dans le noir au milieu des arbres, vers l'arrière du palais.

*

Harvey Jackson descendit de la fourgonnette et ouvrit la porte de l'arrière. Il fouilla à l'intérieur, prit deux grosses pinces de fer puis se pencha au-dessus de la trappe de visite de l'installation téléphonique, à ses pieds, et la retira. Il alla chercher dans le fourgon une baladeuse montée sur un long câble et la fit descendre dans le trou noir. Il installa ensuite un écriteau rouge DANGER TRAVAUX, plusieurs écrans de toile et un auvent de protection contre la pluie. Enfin il se glissa dans le trou, ouvrit une des boîtes de relais – révélant un écheveau stupéfiant de fils multicolores et de contacteurs –, s'assit et attendit paisiblement.

À peine cinq minutes plus tard, entendant un bruit de moteur, il se leva pour jeter un coup d'œil au-dehors. Une ronde de police. La voiture s'arrêta le long du trottoir. Le chauffeur se pencha par la portière, le visage hilare :

« Ce qu'il faut pas faire pour gagner son croûton ! Un vrai plaisir !

— M'en parlez pas, répondit Jackson.

— J'espère que vous êtes payé double, en plein milieu de la nuit.

— Ce serait trop beau. »

Le flic sourit de nouveau.

« Faites gaffe, hein. Si la pluie continue comme ça, vous serez obligé de nager là-dedans avant l'heure du petit déjeuner. »

Il s'éloigna. Jackson alluma une cigarette, se rassit et se mit à siffloter doucement, tout en se demandant comment Villiers s'en sortait.

*

Villiers, qui avait trouvé les échelles des maçons sous le portique, était monté sans difficulté sur le toit plat de l'Entrée de l'Ambassadeur. Deux des fenêtres de la photographie étaient encore entrouvertes. Il se glissa le long d'une corniche, atteignit la fenêtre la plus proche, enjamba l'appui et se retrouva dans un petit bureau. Il ouvrit la porte avec précaution et se glissa dans un corridor noir.

Les Appartements Royaux se trouvaient à l'autre bout du palais. Il

connaissait les plans par cœur. Il les avait longuement étudiés. Il traversa sans perdre une seconde le labyrinthe de couloirs, tous déserts comme il fallait s'y attendre au cœur de la nuit. Cinq minutes plus tard, il arrivait à l'entrée du corridor conduisant aux appartements privés.

L'appartement de la reine n'était plus qu'à quelques mètres – une salle à manger s'ouvrant sur un salon, et la chambre au-delà, il le savait. Après le tournant du couloir, la pièce où dormaient les corgis. En face, dans le Vestibule du Page, un agent de police assis dans un fauteuil, plongé dans un livre de poche.

Villiers l'observa attentivement pendant un instant, puis rebroussa chemin dans le corridor et sortit de sa poche l'appareil radio qu'il avait pris à l'agent dans le parc. Il appuya sur le bouton du canal 4 et attendit.

Après un léger grésillement, une voix dit :

« Ici, Jones.

— Bureau de sécurité, répondit Villiers doucement. L'alarme de la galerie de peinture recommence à faire des siennes. Nous recevons un signal intermittent. Allez jeter un coup d'œil, voulez-vous ?

— Tout de suite », dit Jones.

Villiers revint au tournant du couloir juste à temps pour voir l'agent de police s'éloigner dans l'autre direction. Il tourna vers la gauche et disparut. Aussitôt, Villiers se dirigea vers la porte de l'appartement de la reine. Il s'arrêta un instant, respira à fond et ouvrit.

*

Sa Majesté la reine Elizabeth II était assise près du feu dans son salon. Elle lisait. Malgré l'heure très matinale, elle était parfaitement maquillée et portait un chandail bleu pâle avec une veste assortie, sur une jupe de tweed. Un rang de perles. La porte craqua légèrement et elle leva la tête. Villiers entra et referma derrière lui.

Il avait l'air extrêmement menaçant avec sa tenue noire et sa cagoule ne révélant que les yeux. Il y eut un instant de silence, puis il leva le bras et remonta son passe-montagne.

« Ah ! major Villiers, dit la reine. Était-ce difficile ?

— Je crains que non, Madame. »

La reine se rembrunit.

« Je vois. Eh bien, finissons-en. Vous n'avez pas de temps à perdre, je suppose ?

— Très peu, Madame. »

Elle lui montra un journal.

« Le *Standard* d'hier soir. Cela ira ?

— Sans doute, Madame. »

Villiers prit un appareil Polaroid dans l'une de ses poches, se rapprocha et mit un genou à terre. La reine souleva le journal, un coup de flash puis un bruit doux : la photo sortit de l'appareil. Villiers s'avança vers le feu et présenta le cliché à la chaleur. Le visage de la reine commença à apparaître.

« Excellent, Madame. »

Il lui tendit la photo.

« Bien. Dans ce cas, vous feriez bien de partir. Il ne faudrait pas qu'ils vous prennent, maintenant. Cela gênerait tout. »

Villiers tira le passe-montagne sur son visage et s'inclina légèrement. La porte se referma derrière lui. La reine demeura immobile un moment, réfléchissant à la situation, hésitant à se recoucher. La pluie martelait la fenêtre. Elle frissonna, reprit le livre et se remit à lire.

*

Dix minutes plus tard, Tony Villiers passa par-dessus le mur comme un fantôme noir et atterrit sur la fourgonnette des Télécommunications.

« Filons, Harvey », murmura-t-il.

Il ouvrit la trappe et se laissa tomber sur l'établi.

Jackson sortit du trou de visite au même instant. Il ouvrit la porte de l'arrière, rangea les écrans de toile, l'écriteau et la baladeuse, puis referma le fourgon. Villiers entendit la plaque de fonte retomber en place et des pas précipités le long du véhicule. Il ôta son passe-montagne, ouvrit un pot de démaquillant de théâtre et commença à se nettoyer le visage. Un instant plus tard, la camionnette démarrait.

*

En 1972, le problème du terrorisme international ayant atteint les proportions d'une épidémie, le directeur général du D15, le service secret de renseignement de la Grande-Bretagne, autorisa la constitution au sein de l'organisme d'une section connue sous le nom de Groupe IV, détenant ses pouvoirs directement du Premier Ministre et chargé de coordonner les opérations dans tous les cas de terrorisme, subversion, etc.

Le général de brigade Charles Ferguson, qui en avait pris la tête et continuait de le diriger, était un grand bonhomme à l'air aimable, dont les complets fripés semblaient trop amples pour lui d'au moins une taille. Rien de militaire dans son allure en dehors de la cravate des Gardes. Ses cheveux gris mal coiffés et son double menton lui donnaient l'air d'un professeur de deuxième zone.

En cet instant précis, il portait une de ces capotes en faveur auprès des officiers de la Brigade de la Maison Royale. Il en avait retourné le col pour se protéger de la fraîcheur du petit matin. La Bentley était garée près d'Eaton Square, non loin du palais, et le seul autre occupant se trouvait au volant : Harry Fox, mince et élégant, vingt-neuf ans, ancien capitaine des Blues and Royals. Le gant de cuir noir qu'il portait du côté gauche dissimulait mal le fait qu'il avait perdu cette main à la suite de l'explosion d'une bombe à Belfast, trois ans auparavant.

Il prit une bouteille Thermos, versa du thé dans deux tasses de plastique et tendit l'une d'elles à Ferguson.

« Je me demande comment il va s'en tirer.

— Notre Tony ? Oh ! avec son habituelle efficacité. Et son épouvantable brutalité. Rien ne l'arrête, vous comprenez. Depuis sa sortie d'Eton comme major de sa promotion.

— Tout de même, général ! S'il est pris, cela déclenchera un sacré scandale, et l'image du S.A.S. en pâtira également.

— Vous vous faites trop de souci, Harry, répondit Ferguson. Depuis que vous avez soulevé cette valise piégée, en Ulster. Les choses pourraient être plus sombres. »

D'un signe de tête, il indiqua de l'autre côté de la place une fourgonnette jaune des Télécommunications garée près d'une trappe de visite entourée d'écrans de toile. Deux hommes en ciré jaune travaillaient sous la pluie.

« Regardez ces deux pauvres types. Quelle façon de gagner son pain ! Au fond d'un trou à cette heure sinistre, sous la pluie battante... »

Une Ford Granada noire les dépassa. Une silhouette au volant, une autre à l'arrière. Elle s'arrêta le long du trottoir et un homme massif, en imperméable noir et coiffé d'un chapeau mou, se dirigea vers la Bentley, ouvrit la portière arrière et entra.

« Ah ! commissaire ! dit Ferguson. Harry, je vous présente le commissaire divisionnaire Carver de la Brigade spéciale, délégué par les huiles de Scotland Yard comme observateur officiel ce matin. Méfiez-vous, commissaire : au bon vieux temps, les messagers apportant de mauvaises nouvelles étaient souvent passés au fil de

l'épée, lança Ferguson en servant une troisième tasse de thé à l'intention du nouveau venu.

— Allons donc ! répondit Carver aimablement. Votre homme n'a pas une seule chance et vous le savez. Comment a-t-il l'intention d'essayer d'entrer ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, lui dit Ferguson. Je ne m'intéresse jamais aux méthodes, commissaire, seulement aux résultats.

— Une minute, général, dit Fox. Je crois que nous avons de la visite. »

Les deux techniciens du téléphone qui travaillaient de l'autre côté de la place venaient de sortir du trou et se dirigeaient vers eux, cirés ruisselants de pluie. Fox ouvrit la boîte à gants et prit un Walther P.P.K.

« Quelle audace ! dit Ferguson en baissant la glace. Bonjour, Tony. Bonjour, sergent-chef.

— Mes respects ! » lança Jackson en claquant machinalement des talons.

Villiers se pencha et tendit la photographie Polaroid de la reine Elizabeth.

« Rien d'autre, général ? » demanda-t-il.

Ferguson étudia le cliché sans un mot, puis le tendit au commissaire divisionnaire. Carver se redressa brusquement.

« Bon Dieu ! »

Ferguson lui prit la photo, alluma son briquet et le rapprocha du cliché, qu'il tendit à Villiers.

« Inutile de laisser traîner un document pareil. Commencez par le pire. »

Villiers attendit que la photo ait fini de se consumer.

« Le faisceau du signal d'alarme qui contrôle l'intérieur du jardin se trouve à soixante centimètres seulement du mur. Aucun problème pour sauter par-dessus. Dans le palais même, le système d'alarme est désuet et se dérègle souvent. Et pour entrer, on n'a nul besoin d'être un acrobate. »

Il montra la photo en noir et blanc prise la veille.

« Les ouvriers laissent des échelles, les femmes de ménage oublient de refermer des fenêtres. C'est une vraie farce. »

Carver fixa la photo d'un air lugubre.

« Nous allons faire un tour, dit Villiers. Gardez-la. »

Il s'éloigna avec Jackson jusqu'au bec de gaz suivant, où ils

allumèrent des cigarettes.

« Qui est-ce, nom de Dieu ? demanda Carver. Il parle comme s'il appartenait au Club de la Cavalerie et il a l'air d'un truand de l'East End.

— En fait, il est commandant dans la Garde, détaché au S.A.S., répondit Ferguson.

— Avec ces cheveux-là ! Mais regardez donc !

— Dispense spéciale pour la coupe de cheveux, dans le S.A.S. Le camouflage personnel est très important, commissaire, quand on essaie de se faire passer pour un voyou à la petite semaine des quais de Belfast.

— Et on peut lui faire confiance ?

— Oh ! oui. Deux décorations. Military Cross pour son action contre les guérilleros marxistes dans le sultanat d'Oman, et une autre pour je ne sais quelle vétille en Irlande, détails classés secrets. »

Carver lui rendit la photo.

« C'est mauvais. La note va être salée.

— Nous vous enverrons un rapport circonstancié.

— Ça, je l'aurais parié ! »

Carver descendit de la voiture. Villiers s'avança vers lui, son visage semblait plus pâle dans la lumière du réverbère.

« J'ai oublié de vous signaler, commissaire... Votre homme de garde dans les jardins du palais, du côté de Grosvenor Place... J'ai dû le ceinturer. Vous le trouverez sous un arbre près de l'étang, avec ses propres menottes. Il va très bien, je l'ai vérifié sur le chemin du retour. Dites-lui que je regrette sincèrement, pour le chien.

— Salaud ! » lança Carver.

Il se hâta vers la Granada, claqua la portière et s'en fut.

« Montez, Tony ! dit Ferguson. Je suppose que nous pouvons compter sur vous pour rendre cette fourgonnette, sergent-chef ? lança-t-il à Jackson. Je ne vous demanderai pas d'où elle vient.

— Oui, mon général. »

Jackson claqua des talons et s'éloigna.

Villiers monta dans la Bentley à côté de Ferguson et Fox démarra.

« Vous avez encore une semaine de vacances, non ? lui demanda Ferguson.

— Officiellement. »

Ferguson baissa la glace pour regarder à l'extérieur. Ils firent le tour du monument à la reine Victoria, devant le palais, et s'engagèrent

sur Pall Mall.

« Avez-vous vu Gabrielle récemment ?

— Non, répondit Villiers, feignant l'indifférence.

— Est-elle toujours à l'appartement de Kensington Palace Gardens ?

— Parfois. Cet appartement m'appartient. Elle s'en sert avec mon accord. Elle a son appartement à Paris, bien entendu.

— J'ai eu beaucoup de peine en apprenant votre divorce.

— Sans raison, répondit Villiers doucement. C'est la meilleure chose qui pouvait nous arriver à tous les deux.

— Vous le pensez vraiment ?

— Oh ! oui. »

Ferguson frissonna et remonta de nouveau le col de sa capote – tout en baissant davantage la glace pour faire entrer l'air froid du matin.

« Parfois je me demande à quoi rime la vie, dit-il.

— Ne me posez surtout pas la question, répondit Villiers. Je ne fais que la traverser. »

Il croisa les bras, s'enfonça dans le coin, ferma les yeux et s'endormit sur-le-champ.

II

Chaque fois qu'il en avait la possibilité, le général Charles Ferguson préférait travailler dans son appartement de Cavendish Square. Cela demeurait son plus grand plaisir. La cheminée d'Adam était authentique, ainsi que les bûches qui y flambaient. Le reste datait également de l'époque de George III. Un ensemble parfaitement assorti, y compris les rideaux. Le lendemain de l'exploit de Villiers à Buckingham Palace, à dix heures du matin, il s'était installé devant le feu pour lire le *Financial Times*, quand la porte s'ouvrit devant son valet de chambre, Kim, ancien *naik* des Gurkhas.

« Mlle Legrand, monsieur. »

Ferguson ôta ses lunettes de lecture, aux verres en demi-lune, les posa sur le journal et se leva.

« Faites-la entrer, Kim. Et du thé pour trois, je vous prie. »

Kim s'éloigna et, quelques instants plus tard, Gabrielle Legrand entra dans la pièce.

Elle était (comme toujours, se dit Ferguson) d'une beauté stupéfiante. La femme la plus splendide qu'il ait vue de sa vie. Elle portait une tenue de cheval : bottes, jodhpurs clairs, chemise blanche et une vieille veste de tweed de Donegal. Ses cheveux blonds, remontés sur le front par un bandeau rouge, étaient roulés en chignon sur la nuque. Elle regarda Ferguson d'un air grave. Ses grands yeux verts ne révélaient rien. La cravache, dans sa main gauche, ne cessait de claquer contre son genou. Elle n'était pas de petite taille, presque un mètre soixante-quinze en bottes. Ferguson se dirigea vers elle avec un sourire ravi, mains tendues.

« Mon adorable Gabrielle, dit-il en l'embrassant sur la joue. Vous n'êtes plus Mme Villiers, ai-je appris... »

— Non, répondit-elle d'un ton léger. Je suis de nouveau moi-même. »

Sa voix était anglaise, de la classe supérieure, mais avec un timbre particulier qui lui donnait une qualité unique. Elle laissa tomber sa cravache sur la table, se dirigea vers la fenêtre et regarda la place.

« Avez-vous vu Tony récemment ? »

— Je croyais que *vous* l'auriez vu, répondit Ferguson. Il est en ville. En permission, si je comprends bien. N'est-il pas passé à

l'appartement ?

— Non. Me sachant à Londres, il l'évitera. »

Elle resta à la fenêtre et Ferguson dit doucement :

« Qu'est-ce qui a mal tourné entre vous, chère amie ?

— Tout, répliqua-t-elle. Et rien. Nous nous sommes crus amoureux par un long été torride, il y a cinq ans. J'étais belle, et il était le plus splendide être humain en uniforme que j'avais jamais vu.

— Et ensuite ?

— Ça ne s'est pas cristallisé... Jamais. La chimie était mauvaise. »

Sa voix demeurait neutre, calme, mais l'on sentait cependant une certaine détresse.

« J'aimais bien Tony, et c'est encore vrai, mais je me mettais en colère trop souvent contre lui, sans savoir pourquoi. »

Elle haussa de nouveau les épaules.

« Trop de vides que nous ne pouvions combler.

— C'est dommage », dit Ferguson.

La porte s'ouvrit et Kim entra avec un plateau d'argent qu'il déposa près du feu. Ferguson s'assit en face et versa du thé dans une tasse de porcelaine, qu'il tendit à Gabrielle.

Elle en but une gorgée et sourit :

« Excellent. Ma moitié anglaise apprécie.

— Le café est un breuvage répugnant », dit-il.

Il lui offrit une cigarette mais elle secoua la tête.

« Non, merci, je préférerais passer tout de suite aux affaires. J'ai un rendez-vous à l'heure du déjeuner. Qu'attendez-vous de moi ? »

Harry Fox entra. Il portait un complet de flanelle gris clair avec la cravate des Gardes. Il posa un dossier sur le bureau.

« Gabrielle ! Comme c'est gentil... »

Son plaisir était sincère et il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

« Harry, lui dit-elle en posant affectueusement la main sur son bras. Qu'est-ce que votre patron est en train de mijoter ? »

Fox prit la tasse de thé que Ferguson lui offrait et leva vers lui un regard interrogateur. Ferguson hocha affirmativement la tête et le jeune capitaine se tourna le dos au feu et commença :

« Que savez-vous des îles Falkland, Gabrielle ?

— Dans l'Atlantique Sud. Découvertes par des pêcheurs de Saint-Malo, je crois. En France nous les appelons les Malouines. À cinq ou six cents kilomètres des côtes de l'Argentine. Le gouvernement

argentin les revendique depuis des années.

— C'est exact. Le territoire est placé sous la souveraineté britannique, bien entendu ; mais c'est un endroit difficile à défendre, à presque quinze mille kilomètres de distance.

— Je signale en passant, intervint Ferguson, que nous avons en ce moment soixante-huit fusiliers marins dans l'archipel, épaulés par la milice locale et un bateau de la Royal Navy, *HMS Endurance*, un patrouilleur brise-glace armé de deux canons de 20 mm et de deux hélicoptères Wasp. Nos seigneurs du Parlement ont signalé clairement dans un débat public qu'ils ont l'intention de le réformer pour économiser quelques sous.

— Et à juste quatre cents milles nautiques de là se trouvent une aviation magnifiquement équipée, une armée nombreuse et une marine efficace », dit Fox.

Gabrielle leva les yeux de sa tasse.

« Et alors ? Vous ne suggérez tout de même pas que le gouvernement argentin envahirait les Malouines ?

— Je crains que ce ne soit exactement ce que nous suggérons, répondit Ferguson. Tous les signes concordent dans ce sens depuis janvier, et la C.I.A. estime que l'opération est déjà en gestation. Cela paraît tout à fait logique en un sens. Le pays est gouverné par une junte de trois hommes. Le président, le général Galtieri, qui est aussi commandant en chef de l'armée de terre, a promis une reprise économique, mais malheureusement le pays est au bord de la faillite...

— Une invasion des Falkland, dit Fox, offrirait une diversion, qui tomberait à point. Elle détournerait la population des autres problèmes.

— Le principe des Romains, lança Ferguson. Du pain et les jeux du cirque. Pour contenter la populace. Une autre tasse de thé ? »

Il servit Gabrielle.

« Je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans.

— En fait, c'est très simple. »

Sur un signe de tête de Ferguson, Fox ouvrit le dossier posé sur le bureau et en sortit une carte d'invitation surchargée d'arabesques, qu'il tendit à la jeune femme. En anglais et en espagnol, Son Excellence Carlos Ortiz de Rozas, ambassadeur de la République Argentine à la cour de Saint-James, invitait Mlle Gabrielle Simone Legrand à un cocktail et buffet, sept heures trente pour huit heures, à l'ambassade d'Argentine, Wilton Crescent.

« À deux pas de Belgrave Square, précisa Fox.

— Ce soir, s'étonna-t-elle. Impossible. Je vais au théâtre.

— Ce cocktail est important, Gabrielle. »

Nouveau signe de tête de Ferguson, et Fox saisit le dossier, l'ouvrit et en sortit une photo en noir et blanc qu'il posa sur la table, devant la jeune femme.

Gabrielle la prit. L'homme qui la regardait portait un uniforme d'aviateur, plus précisément une tenue de pilote d'avion à réaction. Un casque de vol à la main droite et une écharpe autour du cou. Il n'était pas jeune, au moins quarante ans, et comme la plupart des pilotes il n'était pas particulièrement grand. Il avait des cheveux noirs ondulés, légèrement argentés sur les tempes, des yeux calmes et une cicatrice sur la joue droite qui remontait jusqu'à l'œil.

« Le colonel Raul Carlos Montera, dit Fox. Actuellement attaché militaire spécial à l'ambassade. »

Gabrielle fixa la photo. Elle n'avait jamais vu cet homme de sa vie et elle avait pourtant l'impression de regarder un vieil ami, un être qu'elle connaissait bien. Étrange...

« Parlez-moi de lui.

— Âge : quarante-cinq ans, dit Fox. Aristocrate. Sa mère, doña Elena, est une des grandes figures de la haute société de Buenos Aires. Son père est mort l'an dernier. Sa famille possède Dieu sait combien de terres et toutes les vaches de la planète. Très riche.

— Et il est pilote de chasse ?

— Oh ! oui. Une sorte d'obsession. Premier vol en solo à seize ans. Diplôme de langues à Harvard, puis il s'engage dans l'aviation argentine. Formé par la R.A.F. à Cranwell. Il a également suivi des stages avec les Sud-Africains et les Israéliens.

— Détail important, intervint Ferguson en se dirigeant vers la fenêtre, ce n'est pas le fasciste sud-américain classique. En 1967, il a rendu ses épaulettes pour piloter des Dakota dans le camp du Biafra, pendant la guerre civile du Nigeria. Vols de nuit de Fernando Pó à Port Harcourt. Assez coton.

— Ensuite, continua Fox, il a fait équipe avec un aristocrate suédois, le comte Carl Gustav von Rosen. Les Biafrais avaient acheté cinq petits avions d'entraînement suédois, des Minicon. Ils les équipèrent de mitrailleuses, etc. Montera fut l'un des pilotes assez fous pour attaquer, avec l'un d'eux, les chasseurs russes Mig pilotés par des Égyptiens et des Allemands de l'Est... Prise à Port Harcourt, juste avant la fin de la guerre », dit-il en tendant une autre photo à Gabrielle.

Montera portait un vieux blouson de cuir noir de la Seconde Guerre mondiale. Ses cheveux étaient en broussaille, ses yeux cernés, ses traits tirés par la fatigue. La cicatrice sur la joue semblait gonflée,

rageuse et récente. Gabrielle eut envie de tendre la main pour réconforter cet homme qu'elle ne connaissait même pas... Lorsqu'elle reposa la photo, sa main tremblait légèrement.

« Que suis-je censée faire au juste ? »

— Il sera là-bas ce soir, dit Ferguson. Disons les choses carrément, Gabrielle, peu d'hommes peuvent vous résister de toute façon, mais lorsque vous vous donnez un peu de peine... »

Il laissa sa phrase en suspens.

« Je vois, répondit-elle. Je dois l'emmener dans mon lit, me coucher sur le dos, penser à l'Angleterre et espérer qu'il me racontera quelque chose de précieux sur les îles Malouines.

— La forme est un peu dure, mais le fond est assez exact.

— Vous êtes vraiment un salopard, Charles ! »

Elle se leva et prit sa cravache.

« Vous le ferez ? demanda-t-il.

— Je crois. De toute façon, j'ai déjà vu la pièce ; et pour tout vous dire, votre Raul Montera me paraît beaucoup plus intéressant. »

La porte se referma derrière elle et Fox se resservit du thé.

« Vous croyez qu'elle le fera, général ? »

— Oh ! oui, répondit Ferguson. Notre Gabrielle adore participer au théâtre de la vie. Que savez-vous de son passé, Harry ?

— Mais... Tony et elle sont restés mariés au moins... cinq ans.

— C'est exact. Père français et mère anglaise. Divorcés quand elle était encore en bas âge. Études de sciences politiques et économiques à Paris. Ensuite une année à Oxford. À épousé Villiers après l'avoir rencontré au bal de mai de Cambridge. Aurait mieux fait d'éviter ce genre de sauterie. Surtout à Cambridge, ajouta-t-il avec mépris. Combien de fois a-t-elle travaillé pour nous, Harry ?

— Une fois seulement en liaison avec moi, général. Quatre autres fois directement avec vous.

— Oui. Une linguiste brillante. Mais pas du tout efficace dans les situations dures sur le plan physique ou moral. Notre Gabrielle a une conscience peu élastique. Sa famille ?

— Son père, à Marseille. Sa mère et son beau-père (qui est anglais) habitent dans l'île de Wight. Elle a un demi-frère, Richard, de vingt-deux ans, pilote d'hélicoptère dans la Royal Navy. »

Ferguson alluma un cigare et s'installa à son bureau.

« J'ai rencontré des femmes très belles et d'une distinction remarquable, Harry. Vous aussi ! Mais Gabrielle est un être spécial. Pour une femme comme celle-là, seul un homme spécial peut

convenir.

— Je crois que nous en sommes à court cette année, général, répondit Fox en souriant.

— C'est souvent le cas, Harry. Très souvent. Et maintenant, voyons un peu le courrier des Affaires étrangères. »

Il remit ses lunettes demi-lune.

III

Le décor de la salle de bal de l'ambassade de République Argentine était splendide : lustres de cristal répandant une belle lumière que réfléchissaient les immenses miroirs des murs ; femmes ravissantes en toilettes exquises ; beaux messieurs en grand uniforme ; ici et là un dignitaire de l'Église en rouge ou en violet. Cela faisait un peu vieillot, désuet, comme si les miroirs émettaient le reflet pâli d'un passé lointain tandis que les danseurs tournaient sans fin au rythme d'une musique en sourdine.

Les trois musiciens sur le podium couronné d'un dais, dans un angle de la salle, étaient excellents et jouaient exactement le genre de musique que Raul Montera aimait. Tous les vieux succès : Cole Porter, Rodgers et Hart, Irving Berlin. Et pourtant il s'ennuyait. Il quitta le petit groupe qui entourait l'ambassadeur, prit un verre de Perrier sur un plateau en passant, et alla s'appuyer nonchalamment contre un pilier, une cigarette aux lèvres.

Son visage était mat ; ses yeux, d'un bleu éclatant, constamment en mouvement malgré son calme apparent. Son uniforme élégant lui allait à merveille et les médailles faisaient beaucoup d'effet sur la gauche de sa poitrine. On sentait en lui une énergie, une agitation permanente, une sorte d'impatience : comme s'il trouvait ce genre de soirée insipide et aspirait à quelque chose de plus actif.

La voix du majordome avait du mal à dominer la musique et le brouhaha.

« Mademoiselle Gabrielle Legrand... »

Montera leva machinalement les yeux et la vit sur le seuil de la pièce, en reflet dans le miroir en face de lui.

Pendant un instant, il crut que le souffle allait lui manquer. Il était comme pétrifié. Puis il se retourna lentement pour regarder la plus belle femme qu'il ait rencontrée dans sa vie.

Ses cheveux constituaient l'un de ses attraits les plus surprenants : très blonds et coupés dans le style français mis à la mode sous le nom de « Coupe sauvage », ils tombaient sur ses omoplates tout en restant courts, semblait-il, sur le front et bouffants sur les côtés. Ils encadraient un visage d'une beauté insolente.

Ses yeux ? D'un vert brillant. Les pommettes hautes lui donnaient

un air scandinave. Sa bouche, large, était bien dessinée. Elle portait une robe du soir d'Yves Saint-Laurent en lamé d'argent, décorée de perles piquées, dont l'ourlet irrégulier tombait très au-dessus du genou car la mini-jupe était redevenue à la mode cette saison. Elle semblait en équilibre sur ses hauts talons argentés et s'avavançait avec un soupçon d'arrogance, d'un air de dire : « Prenez-moi ou laissez-moi, je m'en moque. »

Raul Montera n'avait jamais vu une femme qui semblait plus capable d'attaquer le monde entier si besoin était.

Elle le vit presque aussitôt et, ressentant une excitation étrange, tout à fait irrationnelle, elle se détourna comme si elle cherchait quelqu'un.

Un jeune capitaine de l'armée argentine l'aborda aussitôt. Il avait manifestement trop bu. Montera lui laissa le temps de se rendre odieux, puis s'avança vers la jeune femme.

« Ah ! vous voici, ma chérie, dit-il en un français excellent. Je vous ai cherchée partout. »

Elle avait de bons réflexes : elle se tourna lentement, se leva sur la pointe des pieds et lui embrassa la joue.

« Je commençais à me demander si je ne m'étais pas trompée de jour.

— À vos ordres, mon colonel ! » balbutia le capitaine en se retirant, honteux et confus.

Montera lança à Gabrielle un regard complice, et ils éclatèrent de rire en même temps.

Il lui prit la main et la serra légèrement.

« Ce n'est pas la première fois que cela vous arrive, je suppose ?

— Depuis l'âge de quatorze ans... »

Une ombre passa dans ses yeux verts.

« Ce qui ne vous a pas donné une très haute opinion des gens de mon sexe, sans doute ? dit-il.

— Vous voulez savoir si j'aime les hommes ? La réponse est : non, pas beaucoup... Les hommes en général, bien entendu », ajouta-t-elle en souriant.

Il regarda la main qu'il tenait.

« Très bien.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna-t-elle.

— Pas d'alliance. »

Il se raidit et claqua des talons.

« Colonel Raul Carlos Montera, tout à vos ordres. Je considérerais

comme un privilège et une joie que vous m'accordiez non seulement cette danse mais toutes celles qui suivront. »

Il l'entraîna vers la piste tandis que les musiciens se mettaient à jouer, sur un tempo de fox-trot lent, *Our Love is Here to Stay*.

« “Notre amour est ici pour rester” », traduisit-il littéralement. Cela tombe à merveille. »

Il l'attira contre lui. Qu'aurait-elle pu répondre ? Il dansait bien, un bras soutenant légèrement la taille de sa cavalière.

Elle posa le doigt sur la cicatrice de sa joue.

« Comment est-ce arrivé ?

— Éclat d'obus, répondit-il. En combat aérien. »

Elle se sentait très bien dans son rôle.

« Mais quand ? L'Argentine n'est pas entrée en guerre depuis que je suis née.

— La guerre d'un autre, répondit-il. Il y a mille ans. Une trop longue histoire. »

Elle effleura de nouveau la cicatrice et il se racla la gorge, puis il dit en espagnol entre ses dents :

« J'ai déjà entendu parler de coup de foudre, mais c'est ridicule.

— Pourquoi ? répondit-elle doucement dans la même langue. N'est-ce pas, à en croire ce que nous affirment les poètes depuis des siècles, le seul amour qui mérite d'être vécu ?

— L'espagnol, en plus ? Les merveilles de cette femme n'ont-elles pas de fin ?

— L'anglais, bien sûr, dit-elle. Et l'allemand. Mais mon russe n'est pas terrible. Seulement passable.

— Stupéfiant !

— Vous voulez dire, pour une belle blonde bien balancée ?... »

Il remarqua l'amertume dans sa voix et se recula légèrement pour scruter son visage. Il émanait de lui une tendresse sincère et une sorte d'autorité.

« Si je vous ai blessée, pardonnez-moi. Je n'en avais nul désir. Mais j'apprendrai à corriger mes manières. Vous devez m'en laisser le temps. »

La musique s'arrêta et il l'entraîna à l'écart des danseurs.

« Champagne ? dit-il. Vous êtes française, ce doit être votre boisson préférée.

— Bien entendu ! » répondit-elle en riant.

Il fit signe à un serveur, prit une coupe sur le plateau qu'on lui

présentait et la tendit à Gabrielle.

« Dom Pérignon – ce qu'il y a de mieux. Nous essayons de nous faire des amis et d'influencer nos invités ce soir.

— Vous en aurez sûrement besoin. »

Il se rembrunit.

« Je ne comprends pas.

— Oh ! j'ai vu un reportage à la télévision en début de soirée, pendant le journal. Des questions au Parlement anglais à propos des Falkland. Apparemment votre marine a lancé des manœuvres dans le secteur.

— Pas les Falkland. Pour nous, ce sont les Malvinas... Une vieille querelle, dit-il en haussant les épaules, mais qui ne mérite pas d'être relancée. Les politiciens s'en occupent. À mon avis, les Anglais concluront un marché avec nous un de ces jours. Probablement dans un proche avenir. »

Elle abandonna, passa la main sous son bras et l'entraîna vers une porte-fenêtre ouverte. Avant de sortir, il prit sur un plateau une autre coupe de champagne et la lui tendit.

« Vous ne buvez pas ? demanda-t-elle.

— Pas beaucoup et sûrement pas du champagne. Il ne n'aime pas du tout. Je me fais vieux, voyez-vous...

— Vous voulez rire !

— Quarante-cinq ans. Et vous ?

— Vingt-sept.

— Mon Dieu, comme j'aimerais redevenir aussi jeune !

— L'âge est un état d'esprit, dit-elle. Hermann Hesse a écrit quelque part qu'en réalité jeunesse et vieillesse n'existent que chez les gens ordinaires. Les hommes et les femmes exceptionnels sont tantôt jeunes et tantôt vieux, de même qu'ils sont parfois heureux et parfois tristes.

— Quelle sagesse ! dit-il. Peut-on savoir d'où elle vient ?

— J'ai fréquenté la Sorbonne et Oxford, répondit-elle. À St. Hugh, un établissement strictement réservé aux jeunes filles. Pas un homme en vue, Dieu merci. À présent je suis journaliste. *Free lance*, comme on dit. Je travaille surtout pour des magazines. »

Derrière eux, les musiciens se mirent à jouer *A Foggy Day in London Town*.

« "J'étais un étranger dans votre ville" », commença à fredonner Montera en anglais.

— Oh ! non, répondit-elle, ma ville, c'est Paris. Mais Fred Astaire

avait raison, quand il chantait cette chanson dans le film. Tout le monde devrait se promener au moins une fois sur les quais de la Tamise, de préférence après minuit. »

Il sourit doucement et lui prit les mains.

« Excellente idée, mais allons d'abord dîner. Vous avez l'air d'une personne de bon appétit. Un peu plus de champagne et ensuite... Qui sait ? »

*

Il pleuvait fort et le brouillard collait au coin des rues. L'imperméable qu'il lui avait trouvé était déjà trempé, de même que l'écharpe nouée sur ses cheveux. Montera était toujours en uniforme, dont la splendeur demeurerait anonyme sous une lourde capote d'officier. Il portait une casquette à visière.

Ils avaient parcouru plusieurs kilomètres sous la pluie battante, suivis discrètement par la voiture officielle du colonel – le chauffeur était patient. Gabrielle portait une paire de chaussures plates qu'il avait empruntée pour elle à une des domestiques de l'ambassade.

Birdcage Walk, Buckingham Palace, St. James Park... Jamais Montera ne s'était senti aussi bien en compagnie d'un autre être humain.

« Vous êtes sûre de vouloir continuer ? demanda-t-il lorsqu'ils arrivèrent près de Westminster Bridge.

— Encore un peu. Je vous ai promis quelque chose de spécial, vous vous souvenez ?

— Ah ! j'oubliais... »

Elle tourna sur l'Embankment, à la hauteur du pont.

« Nous y voici. L'endroit le plus romantique de Londres. Dans le vieux film, Fred Astaire m'aurait pris le bras et se serait mis à chanter tandis que nous nous serions promenés, suivis par la voiture longeant le trottoir.

— Mais la circulation a évolué depuis. Regardez : il y a trop de voitures garées le long du trottoir. »

Au-dessus d'eux, Big Ben carillonna le premier coup de minuit...

« L'heure magique, dit-elle. Votre visite guidée vous a plu ? »

Il alluma une cigarette et s'appuya au parapet.

« Oh ! oui. J'aime beaucoup Londres. Une ville merveilleuse.

— Mais vous aimez beaucoup moins les Anglais ? »

De nouveau, cette intuition extraordinaire. Il haussa les épaules.

« Ils sont parfaits. J'ai suivi la formation de la R.A.F. à Cranwell et

ils étaient très bien – les meilleurs. L'ennui, c'est que pour eux, les Sud-Américains sont tous des *dagos*. Et donc, si le *dago* est un bon pilote, c'est parce qu'ils lui ont donné de bonnes leçons.

— C'est une honte ! répondit-elle, prise d'une colère froide. Vous ne leur devez rien. Vous êtes un grand pilote. Le meilleur.

— Ah bon ? dit-il d'un ton curieux. Et comment pouvez-vous le savoir ? »

La pluie redoubla soudain, une véritable giboulée ; Montera se retourna et siffla le chauffeur.

« Je ferais bien de vous raccompagner.

— Oui, répondit-elle. Cela vaut mieux. »

Elle le prit par la main et ils coururent vers la voiture.

*

Le Pissarro au mur du salon, dans l'appartement de Kensington Palace Gardens, était magnifique. Montera, debout devant lui, un cognac à la main, l'examina attentivement.

Gabrielle sortit de la chambre en se brossant les cheveux. Elle portait un vieux peignoir, manifestement d'homme, trop grand pour elle de plusieurs tailles.

« Est-ce que mes yeux me trompent, ou bien ce Pissarro est-il authentique ? demanda Montera.

— Mon père possède une fortune écœurante, dit-elle. L'électronique, les armes, des choses comme ça. Son quartier général se trouve à Marseille, et il a tendance à me gêner. »

Il remarqua le peignoir et dit d'un ton sombre :

« C'était trop espérer de croire qu'une femme comme vous ait pu atteindre l'âge mûr de vingt-sept ans sans complications. Vous êtes mariée, n'est-ce pas ? Je me trompe ?

— Divorcée, dit-elle.

— Je vois.

— Et vous ?

— Ma femme est morte il y a quatre ans. Leucémie. J'ai toujours été difficile à contenter, alors ma mère avait tout organisé. Elle est comme ça. C'était la fille d'un ami de la famille.

— Un parti convenable pour un Montera ?

— Exactement. J'ai une fille de dix ans, Linda, qui vit très heureuse avec sa grand-mère. Je ne suis pas un bon père. Trop impatient.

— Je n'arrive pas à le croire. »

Puis il fut tout près, elle se trouva dans ses bras et il effleura son visage des lèvres.

« Je vous aime. Ne m'en demandez pas la raison, mais c'est vrai. Jamais je n'ai connu une femme comme vous. »

Il l'embrassa et pendant un instant, elle répondit ; puis elle le repoussa et il vit dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à de la peur.

« Je vous en prie, Raul, non. Pas maintenant. »

Il lui prit les mains tendrement et inclina la tête.

« Bien entendu. Je comprends. Oui, je comprends, croyez-moi. Puis-je vous appeler demain matin ?

— Je vous en prie. »

Il la lâcha, prit sa capote, se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Il se retourna et sourit. Un sourire ambigu, inimitable, tellement charmant qu'elle traversa la pièce en courant et posa les deux mains sur ses épaules.

« Vous êtes si gentil pour moi. Je n'en ai pas l'habitude de la part des hommes. Laissez-moi du temps...

— Tout le temps que vous voudrez. »

De nouveau, il sourit.

« C'est vous qui m'inspirez cette gentillesse, dit-il. Je me surprends moi-même. »

La porte se referma doucement derrière lui. Elle s'y appuya, pleine d'une joie profonde qu'elle n'avait jamais ressentie dans sa vie.

*

Dehors, Montera entra dans la voiture de l'ambassade et le chauffeur démarra. Un instant plus tard, Tony Villiers sortit du porche voisin. Il alluma une cigarette, regarda la voiture s'éloigner puis leva la tête vers les fenêtres de l'appartement. Les lumières s'éteignirent. Il demeura immobile encore un moment puis s'en fut.

*

Le général Charles Ferguson, assis dans son lit au milieu des coussins, essayait de mettre de l'ordre dans la masse de papiers qui s'amoncelait devant lui. Le téléphone rouge sonna : la ligne qui le reliait directement à son bureau de la Direction générale des services de sécurité, dans l'immense immeuble de briques rouges et blanches voisin de l'hôtel Hilton, au centre de Londres.

« Ferguson à l'appareil.

— Message codé de la C.I.A. Washington, général, lui annonça Harry Fox. Ils ont l'air de croire que les Argentins attaqueront les Falkland d'ici à quelques jours.

— Ah bon ? Et qu'en pense le Foreign Office ?

— Ils estiment que c'est un tissu de blagues.

— Ah bon ? Vraiment ? Des nouvelles de Gabrielle ?

— Pas encore.

— Détail intéressant, Harry : Raul Montera est l'un des rares pilotes de l'aviation argentine ayant l'expérience directe des combats. S'ils étaient sur le point de lancer quoi que ce soit, ne pensez-vous pas qu'ils le rappelleraient ?

— Ce serait encore plus efficace de le laisser à Londres, général. Pour donner le change.

— Exact. De toute façon, je vous verrai dans la matinée. Si nous n'avons aucune nouvelle de Gabrielle avant midi, je lui téléphonerai. »

Il raccrocha, prit un dossier et se remit au travail.

IV

Quand elle fit entrer Montera le lendemain matin, Gabrielle sortait de son bain et portait le même peignoir. L'Argentin était en blue-jean, avec un vieux blouson de pilote en cuir noir. Il lui avait téléphoné dès huit heures, incapable de supporter l'attente.

« Vous m'avez dit "décontracté" », s'excusa-t-il.

Elle l'embrassa sur la joue et posa le doigt sur le crucifix d'or au bout d'une chaîne, autour de son cou.

« Vous êtes exquis. »

Elle avait parlé en français et il répliqua dans la même langue.

« Exquis ? Est-ce que ce mot s'applique à un homme ?

— Exquis ! insista-t-elle. Cessez donc de jouer un rôle. Je comptais sortir. Nous pourrions traverser le parc de Kensington et descendre au magasin Harrods. J'ai des achats à faire.

— Parfait pour moi. »

Il alluma une cigarette et s'installa avec le journal du matin pendant qu'elle allait s'habiller. Il y avait un compte rendu de la séance du Parlement de la veille, avec les questions posées au Premier Ministre au sujet des Malouines. Il lut l'article avec intérêt, ne levant les yeux qu'au moment où Gabrielle revint dans la pièce.

Elle offrait un spectacle étonnant : un maillot jaune qui dessinait clairement ses seins, une jupe blanche moulante s'arrêtant à mi-cuisses et une paire de bottes de cow-boy à talons hauts. Elle avait perché des lunettes de soleil sur ses cheveux blonds.

« Nous partons ?

— Bien sûr. »

Il se leva et lui ouvrit la porte, le sourire aux lèvres.

« Vous êtes une femme à surprises. Ne vous l'a-t-on jamais dit ?

— Souvent ! » lança-t-elle en passant devant lui.

*

La foule dans le parc de Kensington Gardens était remarquablement cosmopolite : des Arabes et des Asiatiques de toutes

nationalités se mêlaient sans contrainte aux Anglais. Des adultes s'étaient allongés sur l'herbe, des enfants jouaient au football sous le soleil éclatant, et Gabrielle attirait des regards admirateurs de toutes parts.

Elle prit le bras de l'Argentin.

« Dites-moi. Pourquoi êtes-vous pilote ?

— C'est ce que je suis.

— Vous avez probablement une fortune répugnante. Chacun sait que l'aviation de République Argentine est le refuge de l'aristocratie. Vous pourriez faire n'importe quoi d'autre.

— Peut-être existe-t-il une explication, dit-il. Quand j'étais enfant, mon oncle Juan, le frère de ma mère qui habitait Mexico, était fabuleusement riche. Membre d'une des plus anciennes familles du Mexique, il n'avait eu pourtant depuis sa jeunesse qu'une seule passion.

— Les femmes ?

— Non. Je ne plaisante pas. Les taureaux. Et il était devenu *torero*, *matador* professionnel. Une honte pour la famille parce que les toreros sont en général des Gitans ou des fils de pauvres, sortis du ruisseau.

— Et ensuite ?

— Je me suis trouvé près de lui pendant qu'on lui passait le costume de lumière pour une corrida spéciale à la Plaza Monumental de Mexico. J'ai compté les cicatrices de coups de corne sur son corps. Il avait été touché neuf fois. Je lui ai dit : « Oncle, vous avez tout. Les titres, l'argent, le pouvoir. Pourquoi descendez-vous dans l'arène ? Vous affrontez toutes les semaines des animaux sauvages qui ne songent qu'à vous tuer. Pourquoi ? »

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a dit : « C'est ce que je suis. Je n'ai envie de rien d'autre... Pour moi, voler représente la même chose. »

Elle toucha sa cicatrice.

« Même si cela doit vous tuer ?

— Oh ! j'étais plus jeune à l'époque. Plus stupide. J'avais foi dans les grandes causes. La justice. La liberté. De belles sornettes ! Je suis plus âgé. Plus usé.

— Nous verrons ça.

— Est-ce une promesse ?

— N'y songez pas. Qu'est-il arrivé à votre oncle ?

— Il a fini par affronter les cornes une fois de trop. »

Elle frissonna.

« Je n'aime pas du tout ça. »

Elle lui serra le bras plus fort, comme pour se rassurer. Ils sortirent du parc et s'engagèrent dans Kensington Road.

« J'ai réussi à me retenir jusqu'ici, dit-il, mais je me sens tout de même obligé de vous faire remarquer que dans cette tenue, vous avez un air magnifiquement pute. C'était votre intention, je suppose ?

— Espèce de porc ! dit-elle tendrement en s'accrochant davantage à son bras.

— A-t-on le droit d'en demander la raison ? »

Elle haussa les épaules.

« Est-ce important ? En fait, je n'en sais rien. C'est agréable de jouer la comédie de temps en temps, non ? »

Il s'arrêta et se tourna vers elle, sans lui lâcher le bras.

« Vous êtes la plus belle créature que j'aie vue de ma vie. Malgré cette tenue épouvantable.

— Très aimable.

— Vous n'en croyez rien. »

Il l'embrassa doucement sur la bouche.

« Oh ! ma belle, ma glorieuse pute. Ne voyez-vous donc pas à quel point je vous aime ? Je n'ai pas le choix dans cette affaire. C'est comme un impératif moral. »

Elle avait des larmes dans les yeux.

« Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle furieuse. Je déteste les hommes, et vous êtes tellement gentil. Jamais je n'ai rencontré un homme comme vous. »

Il fit signe à un taxi en maraude. Lorsque la voiture s'arrêta près du trottoir, elle demanda :

« Qu'est-ce que c'est ? Où allons-nous ?

— Nous rentrons à l'appartement. Kensington Palace Gardens. Une excellente adresse. Tout près de l'ambassade d'Union soviétique. »

*

Allongé sur le lit, un bras autour d'elle, il regardait les rideaux blancs se soulever et retomber sous la brise légère de la fenêtre entrouverte. Cela faisait des années qu'il ne s'était pas senti aussi heureux, aussi en paix avec lui-même.

Gabrielle se pencha vers le lecteur de cassettes, sur la table de chevet, et la voix unique et merveilleuse d'Ella Fitzgerald s'éleva : *Our Love is Here to Stay*.

« Pour vous, dit-elle.

— Merci... »

Il l'embrassa sur le front, paresseusement. Elle poussa un petit gémissement de bonheur, se blottit davantage contre lui et soupira.

« C'était splendide. Pourrions-nous recommencer ?

— M'accorderez-vous le temps de reprendre haleine ? »

Elle sourit et posa la main tendrement sur son ventre.

« Le pauvre vieux ! Écoutez-le donc... Poussez-vous, je veux vous regarder. »

Ils s'éloignèrent de quelques dizaines de centimètres, leurs deux têtes sur le même oreiller. Les grands yeux verts de Gabrielle le regardèrent comme pour le fixer dans sa mémoire.

« La cicatrice, dit-elle. Racontez-moi. »

Il haussa les épaules.

« Je volais de Fernando Pó à Port Harcourt, au Biafra, pendant la guerre civile du Nigeria. En général, la nuit. Surtout des Dakota. Ils avaient besoin de médicaments d'extrême urgence. »

Ses yeux parurent se tourner vers le passé.

« Il pleuvait. Une pluie d'enfer. Un orage équatorial. Un chasseur russe est arrivé derrière moi. Avec un pilote égyptien, ai-je découvert plus tard. Il s'est mis à tirer, tout simplement. Quelques secondes plus tard, les trois autres membres de mon équipage étaient morts ou mourants. Et j'avais ceci. »

Il posa le doigt sur la cicatrice.

« Qu'avez-vous fait ?

— Je suis descendu à trois cents mètres d'altitude. La deuxième fois que le Mig est arrivé derrière moi, j'ai abaissé les volets du Dakota. C'était comme si je freinais brusquement en plein vol. J'ai failli tomber en perte de vitesse.

— Et le Mig ?

— Aucun espace pour manœuvrer. Il m'a dépassé comme un trait et a plongé dans la jungle.

— Efficace ! »

Elle fit glisser le bout de l'index sur ses lèvres.

« Je veux être entièrement sincère avec vous, pouvez-vous le comprendre ? dit-il d'un ton somnolent. Je n'ai jamais éprouvé auprès d'une seule femme ce que je ressens pour vous. J'ai envie de vous donner tout ce qui peut être donné en moi. »

Elle eut mal soudain, à cause de son propre mensonge, mais elle

parvint à sourire.

« Ne vous inquiétez pas. Dormez. Nous avons toute la journée.

— Vous vous trompez, dit-il. Nous avons le reste de notre vie... J'ai toujours adoré les grandes villes la nuit, reprit-il en souriant. L'impression d'événements sur le point de survenir. Dans ma jeunesse, j'ai souvent marché dans Paris, à Londres, à Buenos Aires. Il y a toujours une sorte de magie, quelque chose de revigorant dans l'air de la nuit, l'impression qu'au bout de la rue quelque chose de merveilleux vous attend.

— Qu'essayez-vous de me dire ? demanda-t-elle.

— Quarante-cinq ans. Quarante-six en juillet. Vous avez mis beaucoup de temps pour venir. Dieu merci, vous avez réussi. Je ne vous ai pas demandé votre signe.

— Capricorne. »

Elle le prit dans ses bras et posa les lèvres sur son front.

« Capricorne et Lion, murmura-t-il, une combinaison effroyable. Aucun espoir.

— Est-ce bien vrai ? »

Elle l'embrassa et l'instant suivant, il s'endormit.

*

Debout près de la fenêtre, le regard perdu sur le parc, elle pensait à lui. Le téléphone sonna dans le salon. Elle courut décrocher.

« Ah ! vous êtes là, dit Ferguson. Rien à signaler ?

— Rien.

— Est-il avec vous en ce moment ? »

Elle respira à fond.

« Oui. Il dort dans la chambre.

— La situation se corse, dit-il. Tout indique qu'une invasion se prépare. Vous êtes sûre qu'il reste à Londres ?

— Oui. Tout à fait sûre.

— Parfait. Je garde le contact. »

Elle raccrocha ; et elle détesta soudain Ferguson plus qu'elle n'avait jamais détesté qui que ce fût dans la vie. Elle entendit un cri étouffé : Raul Montera appelait. Elle se glissa dans la chambre.

*

Le rêve était plus réel que tout ce qu'il avait vécu. L'avion

semblait dans un état lamentable et il devait l'être : des trous énormes, des morceaux du fuselage craquant dans les turbulences. Il sentit l'odeur de fumée et d'huile brûlée. La panique lui redonna des forces tandis qu'il luttait pour dégager le toit de plastique transparent qui fermait la cabine.

« Mon Dieu, ne me laissez pas brûler », songea-t-il.

Puis le toit s'arracha de ses mains.

Ses doigts, tièdes de son propre sang, cherchèrent la poignée du système d'éjection, puis une ombre passa au-dessus de sa tête. Il y eut un battement d'ailes, il leva les yeux : un grand aigle, serres ouvertes, fondait sur lui. Il hurla de frayeur. Il s'éveilla aussitôt et se retrouva dans les bras de Gabrielle.

*

Ils s'assirent face à face dans la grande baignoire, parfaitement à l'aise, et ils prirent le thé dans des tasses en porcelaine. Montera avait allumé une cigarette.

« Le thé est excellent, dit-il.

— Bien meilleur pour la santé que le café.

— Désormais, le café n'existe plus pour moi.

— Un aigle qui fondait sur vous... dit-elle. Il n'y a manifestement qu'une chose à faire.

— Et laquelle ?

— Vous me l'avez expliqué : baisser les volets. L'aigle aurait plongé dans la jungle.

— Formidable, dit-il. Vous auriez fait un grand pilote de chasse. »

Il se leva et prit une serviette.

« Et ensuite ?

— J'aimerais revoir *Cats*.

— Mais... Impossible de trouver des places, dit-il en commençant à s'habiller.

— Ce sera votre épreuve. Vous relevez le gant ?

— D'accord. Souper en sortant ?

— Chez Daphné. Je me sens très française aujourd'hui. Et demandez une table d'angle.

— À vos ordres, *señorita*. »

Lorsqu'il enfila son blouson d'aviateur, son portefeuille tomba sur le parquet. Parmi les objets qui se répandirent, une petite photo. Gabrielle la ramassa et l'examina. Une femme dans un fauteuil de

rotin ; belle toilette, cheveux coiffés à la perfection, toute l'arrogance de la véritable aristocratie sur son visage. La fillette à ses côtés, en robe blanche très habillée, était grande pour son âge, avec d'immenses yeux noirs.

« Elle est belle, dit Gabrielle. Elle vous ressemble beaucoup. Mais on dirait que votre mère peut se montrer difficile.

— Difficile, doña Elena Llorca de Montera ? répondit-il en riant. Seulement la plupart du temps !

— Filez ! lança-t-elle. J'ai beaucoup à faire. »

Il sourit, se dirigea vers la porte puis s'arrêta. Quand il se retourna, il ne souriait plus. Il avait l'air extraordinairement vulnérable avec sa chemise noire à col ouvert et son vieux blouson de pilote.

« Vous êtes vraiment exquis, lui dit-elle.

— Je suis resté longtemps sur la brèche.

— Maintenant vous m'avez, répondit-elle machinalement, sans réfléchir.

— Oui... »

Il l'embrassa tendrement, puis prit la photo qui était tombée par terre et la posa sur la table.

« Vous pouvez la garder. »

La porte se referma sur lui. Elle regarda le plafond, songeant à Ferguson : elle aurait aimé le voir mort.

*

Ferguson, cependant, se trouvait avec Fox dans son bureau de Cavendish Square en train d'étudier divers dossiers. La porte s'ouvrit et Villiers bouscula Kim sans laisser au Gurkha le temps de l'annoncer.

« Mon cher Tony, vous avez l'air très agité, lui dit Ferguson tandis que Kim se retirait.

— Que se passe-t-il entre Gabrielle et cet Argentin ? demanda Villiers. Je les ai filés hier soir, alors n'essayez pas de nier. Elle est en mission pour vous, n'est-ce pas ?

— L'affaire ne vous regarde pas, Tony, répliqua Ferguson. Et Gabrielle ne vous regarde plus. »

Villiers alluma une cigarette et se dirigea vers la fenêtre.

« D'accord. Je l'admets. Mais j'ai tout de même le droit de m'inquiéter, non ? La dernière mission qu'elle a remplie pour vous à Berlin... Elle a failli finir noyée dans un canal.

— Mais elle s'en est tirée, répondit Ferguson patiemment, parce

que vous êtes intervenu à point nommé, comme d'habitude, mon cher Tony. Cette affaire Montera n'est que de la petite bière. Elle doit simplement obtenir de lui tous les renseignements qu'elle pourra sur la question des Falkland.

— Comment ? En l'entraînant dans son lit ?

— Cela ne vous regarde pas, Tony. Et vous avez, si je puis me permettre, des chats beaucoup plus importants à fouetter. »

Harry Fox tendit une note à Villiers.

« Votre permission vient d'être annulée, Tony. On veut vous voir à Hereford dès que possible. »

Bradbury Lines, à Hereford, est le quartier général du 22^e régiment, le Special Air Service.

« Mais pour quelle raison, nom de Dieu ? » demanda Villiers.

Ferguson soupira et ôta ses lunettes.

« Très simple, en fait. Tony, je crois que vous risquez de partir en guerre plus tôt que vous ne le pensez. »

*

Dans son appartement proche de Belgrave Square, Raul Montera, les doigts crispés sur le téléphone, écoutait horrifié l'attaché militaire de l'ambassade.

« Vous avez un avion pour Paris dans deux heures, Raul. Il est essentiel que vous le preniez. Le vol Air France pour Buenos Aires décolle ce soir à dix heures et demie. On a besoin de vous là-bas, mon ami. C'est impératif. Je vous envoie une voiture. »

Les Malvinas. C'est forcé... Tout était parfaitement clair. Seulement, il y avait Gabrielle. Qu'allait-il faire à son sujet ? Ma seule chance de bonheur dans cette chienne de vie, songea-t-il, et les dieux sont en train de me la saboter !

Il fit ses bagages à la hâte – un sac de voyage avec l'indispensable. À peine avait-il terminé qu'on sonna à la porte. Le chauffeur attendait sur le seuil lorsque Montera sortit, encore en blue-jean et en blouson de pilote.

« Heathrow, mon colonel ? demanda le chauffeur quand Montera s'assit à l'avant près de lui.

— En passant par Kensington Palace Gardens, répondit-il. Et le pied au plancher ! Nous n'avons pas une minute à perdre. »

*

Gabrielle ne s'était pas changée. Quand on sonna à la porte, elle commençait à se maquiller devant sa coiffeuse, toujours dans son

vieux peignoir. Elle décrocha l'interphone.

« C'est moi, Raul. Vite ! »

Elle entrouvrit la porte d'entrée de l'appartement et attendit, en proie à un pressentiment désagréable. La porte de l'ascenseur claqua. Il apparut, les yeux fous, le visage décomposé de chagrin.

« Deux minutes. Je n'ai pas davantage. Un avion à prendre à Paris. On m'a rappelé à Buenos Aires.

— Mais pourquoi ? cria-t-elle.

— Qu'importe la raison ! »

Il la prit dans ses bras, l'embrassa avec passion comme pour lui transmettre sa colère et son dépit.

« Je n'ai plus le temps. La vie est un enfer. »

Il se retourna et disparut. De nouveau la porte de l'ascenseur claqua. Gabrielle demeura immobile, figée sur place, puis courut dans la chambre et commença à s'habiller.

*

À Heathrow, Montera était sur le point de passer dans le hall d'attente international. Elle cria son nom, très fort. Il se retourna et la vit, en survêtement de coton jaune clair, courir au milieu de la foule. Elle n'avait pas pris le temps de se coiffer, son visage était blême.

Elle se jeta dans ses bras. Il l'étreignit pendant un instant, puis s'écarta.

« Vous êtes merveilleuse.

— Ridicule ! Mes cheveux sont à faire peur, pas de maquillage et j'ai enfilé la première chose qui m'est tombée sous la main.

— Merveilleuse, répéta-t-il. Ai-je pris le temps de vous dire que je viens de découvrir, grâce à vous, le bonheur ?

— Raul, je vous aime. Je vous aime tant. »

Il sourit.

« Nous avons un proverbe : "L'amour est un présent qu'il faut rendre quatre fois." Quel fardeau pour moi ! Un merveilleux fardeau. »

Au-dessus de leur tête, les haut-parleurs appelèrent son nom.

« Écrivez-vous ? demanda-t-elle.

— Ce sera peut-être difficile. Mais ne vous inquiétez pas, même si le silence se prolonge quelque temps. Il y aura de bonnes raisons. Mais je reviendrai, je le jure. Et c'est la seule chose qui compte. »

Elle l'accompagna jusqu'à la porte. Une dernière fois il se retourna.

« Faisons un marché. Plus de séparations après celle-là. Plus d'adieux. C'est la dernière fois. La seule fois. »

Puis il disparut. Elle se tourna face à un pilier et pleura. Au bout d'un moment elle se dirigea vers les téléphones et appela Ferguson en P.C.V.

« Il est parti, dit-elle. Dans l'avion de Paris. Et correspondance avec Buenos Aires.

— Assez brusque, non ? dit Ferguson. A-t-il expliqué ?

— Non.

— Vous avez l'air bouleversée, Gabrielle. »

Elle lui répondit d'aller faire quelque chose de précis, dans un français que l'on n'enseigne dans aucun lycée et collège, expression brève, imagée et définitive, sur laquelle elle raccrocha sèchement.

*

Lorsqu'elle ouvrit la porte de l'appartement, Villiers apparut sur le seuil de la chambre.

« Désolé, dit-il, mais ma permission vient d'être annulée et il faut que je rentre à Hereford. J'avais besoin de deux ou trois choses. »

Il retourna dans la chambre et se remit à garnir le sac ouvert sur le lit. Elle le suivit. Sa rage et son dépit se concentrèrent sur lui.

« Quelques gorges de plus à trancher quelque part, sans doute ?

— Je suppose.

— Comment as-tu trouvé Belfast, cette fois ?

— Lamentable.

— Vous allez bien ensemble. »

Il referma son sac et répondit calmement :

« Je croyais que la phrase s'appliquait plutôt à *nous*.

— Non, Tony. Je ne sais pas ce que j'ai mérité dans cette vie, mais sûrement pas toi.

— Qu'ai-je fait ? demanda-t-il. Quelle horreur ai-je commise pour que tu me détestes ainsi ? Parce que tu me détestes, tu le sais ?

— J'ai épousé un inconnu. Oh ! tu avais l'air magnifique en uniforme, Tony. Ensuite, ça a commencé. À chaque petite guerre pourrie qui s'est présentée, tu t'es porté volontaire. Bornéo, Oman, l'Irlande. Même le Viêt-nam, bon Dieu ! Que ne pourrais-je raconter sur tout ça, sur toi et ton fameux S.A.S., si je ne craignais pas la loi sur les secrets de l'État ! » Il se rembrunit.

« Ce genre de remarque ne peut nous mener nulle part.

— Tu es excellent pour une chose, Tony. Une seule chose, mais vraiment excellent. Tuer des gens. »

Il montra le lit, les oreillers encore froissés sur lesquels elle s'était couchée avec Raul Montera, puis il ramassa la minijupe blanche et le maillot jaune qui gisaient encore sur la moquette à l'endroit où elle les avait jetés.

« J'ai entendu parler de faire son devoir, Gabrielle, mais j'ai l'impression que tu vas très loin dans la conscience professionnelle... »

Son visage se plissa comme celui d'une fillette accablée de chagrin et elle s'écroula sur le lit.

« Je l'aime tant, Tony ! Jamais je n'aurais cru pouvoir aimer ainsi. Et il est parti. Il est parti. »

Il prit son sac mais ne s'éloigna pas, conscient de la détresse dans la voix de la jeune femme. Que faire ? Il aurait aimé lui parler, mais pour lui dire quoi ? Il se détourna et la laissa à sa douleur.

*

Ferguson, encore à son bureau, s'étira d'un air las. Des paperasses, encore des paperasses. Cela semblait sans fin. Il se leva, s'avança vers la fenêtre et regarda la petite place. Derrière lui, la porte s'ouvrit et Harry Fox entra en coup de vent.

« Le télex vient d'arriver. Des unités de la flotte argentine se sont détachées du périmètre des manœuvres pour se diriger vers les Falkland. »

Il tendit la feuille à Ferguson.

« Que croyez-vous que cela signifie, général ?

— Jamais je n'aurais cru prononcer ces mots de nouveau dans ma vie, Harry, mais c'est la guerre. »

V

Un vent froid se leva sur la Seine et projeta la pluie contre les vitres du café ouvert toute la nuit, près du pont. C'était un endroit assez minable, en général très fréquenté par des prostituées, mais sûrement pas par une nuit comme celle-là – ou plutôt un matin, car il était déjà cinq heures.

Le barman, accoudé au comptoir de zinc, lisait un journal et Nikolai Belov buvait un café à la table de l'angle. Il n'y avait aucun autre client.

Belov avait tout juste cinquante ans, dont douze vécus à Paris, où il était attaché culturel de l'ambassade. Son complet noir de coupe anglaise et son pardessus bleu marine lui allaient à la perfection. C'était un bel homme bien en chair, avec une crinière de cheveux argentés qui lui donnait davantage l'air d'un acteur distingué que de ce qu'il était en réalité : un colonel du K.G.B.

Le café était bon et il le dit au barman :

« J'en prendrai un autre. Avec un cognac. C'est la première édition que vous lisez ? »

Le barman hocha la tête.

« Sortie des presses à quatre heures. Jetez un coup d'œil si vous voulez. Les nouvelles sont mauvaises pour les Anglais, là-bas, aux Malouines. »

Belov prit une gorgée de cognac et lut la première page. Les Skyhawk de la République Argentine avaient continué de bombarder le détachement britannique à San Carlos et dans le Falkland Sound.

« À mon avis, la clef de tout, ce sont ces missiles Exocet, dit le barman. Quelle arme ! Et entièrement française. On le tire à soixante-dix kilomètres de distance, il tombe sur la surface et glisse à trois mètres au-dessus des vagues, juste au-dessous de la vitesse du son – il y avait un article hier dans *Paris-Match*. Et il ne manque jamais son but. »

Ce qui n'était pas tout à fait exact, mais Belov n'avait aucune envie de discuter.

« Un triomphe de la technique française ! » dit-il.

Il leva son verre et le barman acquiesça.

La porte s'ouvrit et un homme entra au milieu d'une tornade de vent et de pluie. De petite taille, cheveux noirs, traits fins, une moustache. Son imperméable était trempé et il tenait un parapluie qu'il eut visiblement beaucoup de mal à refermer. Son nom ? Juan Garcia, premier secrétaire des Services commerciaux à l'ambassade d'Argentine à Paris – en réalité, commandant dans les services de renseignements de l'armée.

« Nikolai ! Quel plaisir de vous voir ! »

Il parlait un français excellent. Il tendit la main avec une sympathie sincère.

« Je suis enchanté moi aussi, dit Belov. Essayez le café. Il est délicieux ; et le cognac nettoie bien la tuyauterie. »

Il fit un signe de tête au barman et alluma une cigarette, tandis que Garcia ôtait son imperméable. Le barman apporta le café et le cognac, puis disparut dans la plonge.

« Vous m'avez dit que c'était urgent, reprit Belov. Je l'espère bien. Quelle heure épouvantable pour un rendez-vous !

— C'est très urgent, répondit l'Argentin. D'une importance extrême pour mon pays ! Vous avez vu le journal du matin ?

— Certes. On dirait que vous faites passer un mauvais quart d'heure à nos amis anglais. Leurs pertes ne cessent d'augmenter.

— Malheureusement, il y a le revers de la médaille, dit Garcia. Jusqu'ici la moitié de nos chasseurs bombardiers Skyhawk n'ont pas pu regagner leur base. Un pourcentage de pertes inadmissible.

— En d'autres termes, vous manquerez de pilotes dans très peu de temps. D'un autre côté, la flotte anglaise est bloquée dans le Falkland Sound et dans la baie de San Carlos, et il vous reste encore des Exocet.

— Justement, cela pose un problème. Nous n'en avons plus assez, dit Garcia. Nous en avons utilisé deux contre le *Sheffield*, et l'un a complètement manqué la cible. Dans d'autres attaques, nous en avons lancé sans succès. Il faut du temps pour apprendre à utiliser au mieux une arme pareille. Nous croyons avoir maîtrisé la question, à présent. Et nous avons eu l'assistance technique nécessaire.

— Des spécialistes français ?

— Le président Mitterrand le démentirait, mais c'est un fait : des Français nous ont aidés pour les lance-missiles et les systèmes de radioguidage. Bien entendu, nous disposons d'une escadrille de bombardiers Super-Étendard, indispensables pour l'opération. Je ne suis pas technicien, mais apparemment leur radar est compatible avec l'Exocet ; inutilisable avec un Mirage, par exemple. »

Il ne disait manifestement pas tout. Belov insista : « Racontez-moi le reste, Juan. »

Garcia remua son café. Il semblait très nerveux. « Il y a quelques jours, un commando anglais, des hommes du S.A.S., a attaqué notre base de Rio Gallegos. Ils ont réussi à détruire six Super-Étendard au sol. »

Belov, qui connaissait l'incident dans ses moindres détails depuis la veille, hocha la tête d'un air désolé.

« Cela doit réduire sérieusement vos forces.

— Bien entendu, nous avons réparti les autres Étendard dans des bases secrètes. Et il nous en reste encore assez pour faire le travail.

— Quel travail ?

— Les Anglais ont deux porte-avions, l'*Hermès* et l'*Invincible*. Si nous coulons l'un d'eux, l'effet sur leur couverture aérienne sera spectaculaire. Ils seront forcés de rappeler la flotte.

— Et vous croyez que c'est réalisable ?

— Nos experts l'affirment. Uniquement une question de temps, mais il nous faut davantage d'Exocet. »

Il donna un coup de poing sur la table.

« Que les Français, à la suite des pressions exercées par la Communauté européenne, ne vous donneront jamais, murmura le Russe.

— Exactement.

— Je me suis laissé dire que les Libyens vous aideraient.

— Vous connaissez Kadhafi. Beaucoup de gueule... Oh ! il fera peut-être quelque chose, mais ce sera trop tard. »

Le silence se prolongea. Belov alluma une cigarette américaine.

« Et qu'attendez-vous donc de moi, mon ami ? demanda-t-il à mi-voix.

— Votre gouvernement nous a déjà aidés. Discrètement, bien entendu. Renseignements recueillis par satellites, etc. Toujours très utile. Nous savons que vous êtes de notre côté dans cette affaire.

— Non, Juan, répliqua Belov. Dans cette affaire, nous ne prenons pas parti. »

Garcia ne dissimula pas son exaspération.

« Bon Dieu ! Ne me racontez pas d'histoires, vous avez envie que les Anglais soient battus. Cela conviendrait parfaitement à vos desseins. L'effet psychologique d'une défaite britannique sur l'Alliance Atlantique serait désastreux.

— Et que voulez-vous au juste ?

— Des Exocet. J'ai les fonds pour payer. Tout ce qu'il faudra. À Genève, en or ou dans la monnaie de votre choix. Tout ce que je vous demande, c'est un nom, un contact. Ne me dites pas que vous ne pouvez rien pour nous. »

Nikolaï Belov le regarda longuement, puis jeta un coup d'œil à sa montre.

« D'accord. Laissez-moi faire. Je prendrai contact plus tard dans la matinée. Pas à l'ambassade. Restez à votre appartement.

— Vous avez quelqu'un, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Partez maintenant. Je suivrai plus tard. »

Garcia s'en fut. La porte se referma derrière lui. Un petit vent tourbillonna dans la salle, soulevant un papier gras, par terre dans un coin. Belov frissonna, parcourut d'un œil dégoûté le décor sordide et se leva.

Le barman sortit de la cuisine.

« Rien d'autre, monsieur ?

— Je ne crois pas. »

Il posa un billet sur le comptoir et boutonna son manteau.

« Je me demande si Dieu savait ce qu'il faisait lorsqu'il a créé des matins comme celui-ci. »

Il ouvrit la porte et disparut.

*

Belov habitait un appartement de luxe au dernier étage d'un immeuble de grand standing du boulevard Saint-Germain. Après son rendez-vous avec Garcia, il s'y dirigea directement. Il était fatigué et glacé ; la perspective de retrouver Irina Vronsky en train de l'attendre l'emplit de plaisir. C'était une belle femme de trente-cinq ans, bien en chair, incontestablement charmante. Elle était la secrétaire de Belov depuis plus de dix ans, et il l'avait séduite dans le mois qui avait suivi l'affectation de la jeune Russe à Paris. Elle lui était totalement dévouée.

Elle lui ouvrit la porte. Sa magnifique robe de chambre de soie noire bâilla lorsqu'elle s'avança, révélant des bas noirs et un soupçon de porte-jarretelles.

Belov la prit dans ses bras.

« Vous avez un parfum merveilleux. »

Elle parut inquiète.

« Nikolaï, vous êtes gelé ! Je vais vous faire un café. De quoi s'agissait-il ?

— D'abord le café, répondit-il. Nous nous mettrons au lit et vous me réchaufferez. Ensuite, je vous raconterai ce que voulait Garcia et vous aurez l'occasion de faire travailler votre bon sens légendaire. »

*

Plus tard, accoudée sur le lit tandis que Belov allumait une cigarette, elle dit :

« Pourquoi vous donner tout ce mal, Nikolai ? Ces Argentins ne sont jamais qu'un ramassis de fascistes. Des milliers de personnes ont disparu depuis que les généraux ont pris le pouvoir. Je préfère les Anglais – et de très loin.

— Continuez sur ce ton, et vous allez me convaincre de passer à l'Ouest, pour pouvoir vous installer à Kensington et faire vos courses chaque matin au grand magasin Harrods. »

Il sourit puis devint sérieux.

« Nous avons plus d'une raison de nous intéresser à cette affaire. Une mini-guerre dans laquelle nous ne sommes pas directement impliqués est toujours utile, surtout quand elle oppose deux pays anticomunistes. Nous pouvons recueillir de nombreux renseignements techniques sur la façon dont ils utilisent leurs armes, par exemple.

— C'est juste.

— Et il y a mieux, Irina. Exocet ou pas, les Anglais vont gagner cette guerre. Oh ! l'aviation argentine s'est magnifiquement comportée, mais la marine est restée dans les ports, et l'armée d'occupation dans les Malouines ne se compose que de jeunes recrues ! Je frémis à la pensée de ce que leur feront subir les fusiliers marins et les parachutistes anglais quand ils se mettront en branle.

— Où voulez-vous en venir ? Vous n'aiderez pas Garcia ?

— Au contraire. Je suis partisan de lui donner exactement ce qu'il désire, mais de telle manière que cela discrédite complètement la junte au pouvoir à Buenos Aires. Si seulement nous pouvions renverser le gouvernement des généraux, Irina, ce serait un pas en avant vers l'instauration d'un gouvernement du peuple.

— Mon Dieu ! dit-elle. Vous voyez loin... Mais ce serait logique. Vous vous rendez compte ? Une flotte russe installée à Rio Gallegos et contrôlant l'Atlantique Sud !

— Je sais... C'est beau, non ? »

Il resta allongé quelques instants de plus et elle posa la main sur sa cuisse pour remonter vers son ventre. Il lui prit la main et l'écarta brusquement. Son visage s'éclaira.

« Félix Donner ! s'écria-t-il. Parfait. Cela devrait lui convenir dans les moindres détails. Où est-il ?

— À Londres, je crois. Toute la semaine.

— Appelez-le tout de suite. Dites-lui de prendre la navette d'Heathrow. Je veux le voir ici avant midi. »

Elle se leva pour aller téléphoner pendant que Belov allumait une autre cigarette, fort content de lui.

*

Félix Donner avait une carcasse magnifique. Au moins un mètre quatre-vingt-dix et très large d'épaules. Ses cheveux bruns tombaient sur ses oreilles. En tant que président de la Donner Development Corporation, il était bien connu et très respecté dans les milieux financiers de Londres.

Tout le monde connaissait son histoire. Australien d'origine, né à Rum Jungle, au sud de Darwin dans le Territoire du Nord, il avait fait partie du contingent australien en Corée. Prisonnier des Chinois pendant deux ans, puis arrivé à Londres où il avait réussi à « faire » son premier million de livres sterling au moment de l'essor de l'immobilier des années 60. Depuis lors, il n'avait jamais cessé de grimper et il possédait des intérêts dans des domaines variés, de la marine marchande à l'électronique.

C'était un personnage populaire auprès des médias et on le photographiait souvent avec des vedettes à la première d'un film, en train de jouer au polo, de tirer la bécasse ou même de serrer la main aux princes et aux duchesses lors d'un dîner de bienfaisance.

Cela ne manquait pas d'ironie si l'on savait que ce bourgeois inoffensif et populaire était en réalité un certain Viktor Marchuk, Ukrainien n'ayant pas revu son pays natal depuis trente ans.

Les Russes avaient plusieurs écoles d'espions en Union soviétique, chacune ayant un « programme national » particulier. Glacyna, où les agents étaient formés pour travailler dans les pays de langue anglaise, était la réplique d'une petite ville d'Angleterre et tout le monde y vivait exactement comme à l'Ouest.

Le Félix Donner original, orphelin sans autres parents, avait été spécialement choisi dans un camp de prisonniers, en Chine, et conduit à Glacyna où Marchuk avait pu l'observer d'aussi près qu'un spécimen rare dans un laboratoire. Ensuite, Marchuk avait pris la place de Donner dans une mine de charbon de Mandchourie. On s'arrangea pour qu'il fût le seul survivant des six membres de son unité faits prisonniers sur le front, et plus personne n'aurait pu identifier l'épouvantail décharné, amaigri de trente kilos, que les Chinois

libérèrent l'année suivante.

Mais il avait l'air en parfaite santé ce matin-là juste avant midi, lorsqu'il se leva de toute sa taille, et se rendit à la fenêtre de l'appartement de Belov.

« Intéressant. Des possibilités.

— Vous croyez pouvoir faire quelque chose ? » demanda Belov.

Donner haussa les épaules.

« Je ne sais pas. Discutons d'abord avec cet Argentin, Garcia. Dites-lui de venir avec tout ce qu'il possède sur ces Exocet. Nous verrons ensuite.

— Parfait. Je savais que je pouvais compter sur vous. Excusez-moi, je lui téléphone depuis mon bureau. »

Il sortit. Irina Vronsky entra aussitôt avec du café. Elle avait les cheveux retenus en arrière par un diadème noir. La jupe grise, la blouse blanche et les bas noirs accentuaient ses charmes.

Donner lui passa le bras autour de la taille, l'attira vers lui et la caressa effrontément.

« Est-ce que Nikolaï s'occupe bien de vous ? dit-il en russe. Sinon, faites-le-moi savoir. Toujours ravi de rendre service.

— Salopard ! lança-t-elle.

— On me l'a déjà dit. »

Il rit. Elle quitta la pièce.

*

Juan Garcia, près de la fenêtre avec Nikolaï Belov, buvait son café en silence pendant qu'à l'autre bout de la pièce Félix Donner, enfoncé dans un grand fauteuil près du feu, étudiait le volumineux dossier apporté par l'Argentin.

Au bout d'un moment, l'Australien referma le classeur et prit une cigarette.

« Extraordinaire. L'Étendard est fabriqué par Dassault, qui vient d'être nationalisé, je crois.

— Exact, dit Garcia.

— Et les Exocet sont fabriqués par l'Aérospatiale dont le président n'est autre que le général Jacques Mitterrand, frère du président de la République. Situation curieuse si l'on songe que le gouvernement français a suspendu toute aide militaire à l'Argentine.

— D'un autre côté, dit Garcia, nous avons eu de la chance : une équipe de techniciens français se trouvait déjà dans notre pays avant l'ouverture des hostilités, à la base de Bahia Blanca. Ils nous ont fourni

une assistance précieuse pour les essais, le réglage des lance-missiles et les systèmes de guidage.

— Et vous avez bénéficié d'une autre assistance, si j'en crois le dossier. Ce Bernard, le professeur Paul Bernard, semble avoir fourni des éléments indispensables au succès de l'opération.

— Un ingénieur électronicien brillant, dit Garcia. Professeur à la Sorbonne mais ancien directeur des services de recherche de l'Aérospatiale.

— Ses motifs m'intéressent, dit Donner. Quels sont-ils au juste ? L'argent ?

— Non, j'ai l'impression qu'il n'aime pas les Anglais. Il a téléphoné à l'ambassade dès le début des événements, quand le président Mitterrand a annoncé l'embargo. Il a offert son aide sans réserve.

— Intéressant, remarqua Donner.

— Nous suscitons énormément de sympathie dans tous les milieux en France, ajouta Garcia. Traditionnellement, la France et l'Angleterre n'ont jamais entretenu des relations extrêmement chaleureuses. »

Donner ouvrit de nouveau le dossier et le consulta, sourcils froncés. Belov attendit, admirant le talent d'acteur de son complice.

« Pouvez-vous nous aider ? demanda Garcia.

— Je crois. Je ne peux rien dire de plus à ce stade. Sur un plan purement commercial, bien entendu. En toute franchise, peu m'importe qui a raison et qui a tort dans cette affaire. Si je peux mettre quelque chose au point et vous trouver quelques Exocet, je pense que cela vous coûtera entre deux et trois millions.

— De dollars ? demanda Garcia.

— Mon quartier général se trouve dans la City de Londres, señor Garcia, répliqua Donner. Je ne compte qu'en livres sterling. Et ne touche que de l'or. Aurez-vous cette somme disponible ? »

Garcia, non sans mal, avala sa salive.

« Pas de problème. Les fonds nécessaires sont déjà à Genève.

— Bien ! J'aimerais parler à ce professeur Bernard, dit Donner en se levant.

— Quand ? demanda Garcia.

— Le plus tôt possible. Disons à deux heures cet après-midi. Un endroit tranquille et ouvert. »

Garcia regarda sa montre d'un air traqué.

« Deux heures ? Je ne sais pas. Il est un peu tard pour le prévenir... Peut-être cela ne lui conviendra-t-il pas.

— Mieux vaudrait vous débrouiller pour que cela lui convienne, répondit Donner. Après tout, le temps est le facteur clef de cette opération. Si nous devons faire quoi que ce soit, il faut que ce soit dans la semaine, dix jours au plus tard. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Évidemment, balbutia Garcia affolé. Puis-je téléphoner ?, demanda-t-il à Belov.

— Dans le bureau. »

Garcia sortit.

« Vous avez une idée n'est-ce pas ? dit Belov.

— C'est possible. Il y a dans ce dossier quelque chose qui risque de convenir admirablement à notre propos.

— Vous allez vous installer dans votre appartement de la rue de Rivoli, je suppose ?

— Oui. Wanda m'a précédé pour s'assurer que tout est en ordre parfait.

— Comment va-t-elle ? Toujours aussi belle ?

— Ai-je jamais accepté de compromis lorsqu'il s'agit de beauté ? »

Belov éclata de rire.

« Je me demande ce que vous feriez si l'on décidait en haut lieu de vous rappeler dans vos foyers, à Moscou, après toutes ces années...

— Mes foyers ? Où sont mes foyers ? Et on ne me rappellera pas. Je suis trop précieux ici. Je suis le meilleur du monde, et vous le savez. »

Belov secoua la tête.

« Je ne vous comprends pas, Félix. Pourquoi faites-vous ça ? Vous n'êtes sûrement pas patriote et vous considérez que la politique est une amusette de gamins... Vous me l'avez assez souvent répété.

— C'est le seul jeu qui vaille la peine d'être joué, Nikolaï, répondit Donner. Et j'y prends plaisir à chaque seconde. Il s'agit de battre l'adversaire, quel qu'il soit. Aussi simple que ça. »

Belov acquiesça.

« Je vous crois. Sincèrement. Stavrou vous a accompagné ?

— Dans la voiture, en bas. »

La porte du bureau s'ouvrit et Garcia parut.

« Parfait, dit-il. Tout est organisé. »

*

La rencontre avec Bernard eut lieu sur un bateau-mouche au milieu de la Seine. Sous la pluie battante, le nombre de touristes était

restreint. Donner et Bernard s'installèrent à une table abritée, à l'arrière, et commandèrent une bouteille de sancerre. Accoudé au bastingage à quelques mètres d'eux, un homme encore plus grand que Donner regardait défilier les quais. Il portait un imperméable par-dessus un complet bleu nuit ; chemise blanche et cravate noire. Ses cheveux gris étaient coupés au ras du crâne et son visage plat, osseux, ses yeux en amande et ses narines rondes lui donnaient un air vaguement mongoloïde.

Il s'agissait de Yanni Stavrou, à moitié Turc, l'autre moitié à la discrétion de chacun. Nationalité française à la suite de ses exploits à Alger dans les rangs des paras de la Légion étrangère. Un homme extrêmement dangereux. Il était le chauffeur, le garde du corps et le bras droit de Donner depuis dix ans.

« Je croyais que Garcia devait venir, fit observer le professeur Bernard.

— Inutile. Je sais déjà tout ce qu'il peut m'apprendre. Ils ont besoin de davantage d'Exocet. Un besoin impérieux.

— Je m'en doute. Et... Quel intérêt avez-vous dans cette affaire ?

— Ils m'ont demandé de leur en trouver. Vous les avez déjà beaucoup aidés, dans des conditions très dangereuses pour un homme dans votre position. Pourquoi avez-vous pris ce risque ?

— Parce que j'estime que l'embargo sur les armes est une erreur. Le gouvernement a tort. Nous ne devrions pas prendre parti.

— Mais *vous* avez pris parti. Pourquoi ? »

Bernard haussa les épaules.

« Je n'aime pas les Anglais.

— Ça ne suffit pas.

— Ça ne suffit pas ? »

Bernard, furieux, éleva si brusquement la voix que Stavrou se retourna, aux aguets.

« Laissez-moi vous parler un peu des Anglais. En 1940, à Dunkerque, ils ont filé. En nous laissant les Allemands sur le dos. Quand les Chleuhs sont arrivés dans notre village, mon père et quelques amis ont essayé de leur barrer la route. Une poignée de paysans armés de fusils de la guerre de 14. Ils ont été fusillés sur la place de la mairie. Ma mère et les autres femmes, traînées sous le marché couvert, ont servi d'amusement aux soldats. J'avais dix ans. Cela ne date pas d'hier, mais j'entends encore ma mère hurler. »

Il cracha par terre.

« Alors qu'on ne me parle plus des Anglais », conclut-il avec une logique bizarre.

Donner parut enchanté.

« Odieux ! dit-il. Je vous comprends parfaitement.

— Mais vous, demanda Bernard. Vous êtes Anglais, non ? Votre intervention me dépasse.

— Australien, dit Donner. Cela fait une énorme différence. Et surtout citoyen du monde et homme d'affaires. Alors venons-en aux affaires. Parlez-moi de l'île de Roc.

— L'île de Roc ? répéta Bernard stupéfait.

— C'est là qu'ont eu lieu les essais des derniers Exocet, non ? Vous l'avez signalé à Garcia. C'est dans vos notes.

— Oui, bien sûr... Il s'agit d'un îlot. En fait un énorme rocher à environ quinze milles nautiques de la côte de Vendée, au sud de Saint-Nazaire^[1] Quand on se tourne vers l'ouest, on ne voit que l'Atlantique jusqu'à Terre-Neuve.

— Combien d'hommes en permanence ?

— Pas plus de trente-cinq. Un mélange de techniciens de l'Aérospatiale et de militaires des régiments équipés de missiles. En fait, c'est officiellement une base militaire.

— Vous y êtes allé ?

— Bien entendu. À maintes reprises.

— Et comment accède-t-on à l'île ? Par air ?

— Oh ! non. Impossible. Aucun endroit où atterrir. En fait, ce n'est pas tout à fait exact. Des pilotes de l'armée ont réussi à poser des avions légers sur une des plages, à marée basse. Mais ce n'était pas une solution pratique. Même les hélicoptères ont du mal en raison de turbulences créées par les falaises. Il y fait souvent un temps de chien, mais bien entendu il fallait absolument un endroit isolé de tout. En général, les communications avec la terre sont assurées par bateau. À partir du port de pêche de Saint-Martin. »

Donner hocha la tête.

« Si j'avais besoin de savoir ce qui se passe à l'île de Roc, par exemple dans les huit ou dix jours à venir, pourriez-vous le découvrir ? Vos contacts sont encore bons ?

— Excellents. Vous aurez tous les renseignements que vous pourrez désirer dans les plus brefs délais. »

Donner remplit son verre.

« Ce sancerre est vraiment délicieux, dit-il en regardant Stavrou. Prenons-en une autre bouteille. »

Il alluma une cigarette, se pencha en arrière sur son fauteuil et dit à Bernard :

« D'accord. Parlez-moi de l'île. Par exemple, racontez-moi en détail votre dernier séjour là-bas. »

*

Wanda Jones ne manquait pas de charme. Son corsage de soie blanche et sa jupe de velours noir mettaient en valeur les lignes douces de son corps, mais elle demeurait de petite taille malgré ses hauts talons. Elle avait les cheveux noirs, de grands yeux en amande et une petite bouche libertine. Elle avait une allure d'extrême élégance, car elle avait appris, par la méthode dure, la règle cardinale de Donner : en matière de toilette moins est toujours mieux.

Elle avait un quart de sang nègre, ce qui se voyait à sa peau, et dès qu'elle ouvrait la bouche, on reconnaissait son origine : les faubourgs populaires de Londres.

Donner l'avait ramassée dans le quartier de Soho une nuit – son petit ami du moment tentait de la lancer de force dans une existence de prostitution. Stavrou avait laissé le jeune homme sous un porche avec deux côtes et le bras gauche cassés, et Wanda avait aussitôt plongé la tête la première dans un univers de luxe et de délices.

Elle avait juste seize ans à l'époque, mais Donner avait toujours aimé les femmes jeunes. La seule crainte de la jeune femme était qu'il se débarrasse d'elle, maintenant qu'elle avait atteint l'âge magique de vingt ans – perspective épouvantable, car elle aimait Donner de toute son âme.

Quand elle entra dans le bureau de l'appartement somptueux de la rue de Rivoli, le fauteuil pivotant de Donner tournait le dos au bureau et il étudiait, bras croisés, une carte à grande échelle de l'île de Roc et des côtes aux environs de Saint-Martin. Stavrou la lui avait procurée dans l'après-midi. Il avait déjà discuté du problème avec Wanda après lui avoir fait l'amour, quelques heures plus tôt. Il n'avait aucun secret pour elle, et elle était persuadée que cela constituait une marque de confiance.

Elle posa le café et prit Donner par le cou. Il glissa la main sous sa jupe d'un geste distrait et lui caressa les cuisses.

« Tu crois qu'il y a un moyen ? dit-elle.

— Oh ! oui. Il y a toujours un moyen quand on y regarde de près.

— Nikolaï et ce Garcia sont arrivés.

— Bien. »

Il se retourna, l'embrassa dans le cou et l'attira sur ses genoux.

« J'ai demandé à Stavrou de louer un avion. Je veux que tu partes là-bas, dit-il en montrant la carte, dès demain matin. Pour nous

trouver une maison dans les environs de Saint-Martin. Une belle demeure, assez vaste et immédiatement disponible. Il y a toujours de grandes baraques vides dans ces campagnes.

— Rien d'autre ?

— Plus tard, peut-être. Fais entrer Nikolaï et Garcia. »

Elle sortit. Donner se leva à l'arrivée des deux hommes et se dirigea vers la baie en s'étirant. Il avait sur Paris une vue magnifique qui l'enchantait à chacun de ses séjours.

« Dieu merci, la pluie a cessé.

— Je vous en prie, señor Donner, dit Garcia d'un ton impatient. Vous avez des nouvelles pour moi ? »

Donner se retourna.

« Certainement. Tout est prêt, mon ami. Je crois pouvoir vous garantir, disons dix missiles Exocet dernier modèle, lundi prochain. »

Garcia le regarda sans y croire.

« Est-ce possible, señor ?

— Absolument. Vous pouvez compter sur moi. Je ne vous demanderai qu'une chose : j'ai besoin d'un officier de l'aviation argentine pour assurer la liaison dans cette opération. Pas un homme de bureau. De préférence un pilote de premier ordre. Après tout, Paris n'est qu'à quinze heures de vol de Buenos Aires. Envoyez un message ce soir, il pourra être ici demain ou après-demain.

— Bien entendu, señor. Je vais lancer un télex tout de suite. Et les arrangements financiers ?

— Rien ne presse. »

Garcia sortit. Donner se dirigea vers le bar et servit deux verres de whisky.

« Qu'avez-vous en tête ? » demanda Belov.

Donner lui tendit un des verres.

« Ne serez-vous pas ravi si, en m'emparant de ces Exocet, je laisse les Argentins nager en pleine merde, et les Français contraints de rompre leurs relations diplomatiques – un vrai scandale international ? Qu'en dites-vous ?

— Je serais aux anges, répondit Belov. Racontez-moi. »

Ce que fit Donner. Dans les moindres détails.

VI

Ferguson travailla tard ce soir-là à son bureau de la Direction générale, car le Groupe IV avait eu plus que sa part d'aventures depuis le début des affrontements. Non seulement il avait exercé ses activités antiterroristes normales contre l'éventualité d'infiltration clandestine à Londres de commandos argentins, mais le directeur général en personne avait chargé Ferguson de coordonner toutes les opérations en relation avec Exocet.

Harry Fox entra, manches de chemise roulées au-dessus du coude, visiblement épuisé.

« Je viens de recevoir une bonne nouvelle du Pérou. Nos hommes là-bas, en liaison avec des guérilleros de l'opposition, ont détruit ce matin un convoi militaire transportant cinq Exocet à une base aérienne proche de Lima, d'où ils allaient être envoyés en Argentine.

— Dieu en soit loué. Et les Libyens ?

— Kadhafi semble reculer. Le roi Hussein et le gouvernement égyptien lui ont demandé de ne pas intervenir.

— Ce qui nous laisse en fait les fabricants des missiles, Harry. D'accord nous savons que la France a fourni une certaine assistance technique, mais c'était après tout le produit de circonstances particulières. Les spécialistes des systèmes se trouvaient déjà sur place.

— Une question me vient à l'esprit, général. Que ferions-nous si nous avions des ennuis avec nos propres missiles Exocet ? Pourrions-nous compter sur l'assistance technique des Français ?

— Je ne veux pas y songer, Harry. Remettez-vous au travail. »

La pluie crépitait sur les vitres. Il regarda dehors et frissonna en songeant à la flotte, au milieu de l'Atlantique Sud, avec l'hiver qui approchait.

« Dieu aide les marins en mer par une nuit pareille... » dit-il doucement.

*

Un silence régnait dans le petit bureau de la Residencia del Presidente, à Olivos, non loin de Buenos Aires. Le président Leopoldo

Fortunato Galtieri était en uniforme de général mais avait ôté sa tunique pour travailler sur la masse de documents qui envahissait son bureau.

C'était une espèce de taureau, soldat dans l'âme et fier de son franc-parler. On le comparait souvent au plus pittoresque de tous les généraux américains de la Seconde Guerre mondiale : George S. Patton.

On frappa à la porte et un jeune capitaine d'infanterie en grande tenue passa la tête.

Le président leva les yeux.

« Qu'y a-t-il, Martinez ? »

— Le général Lami Dozo vient d'arriver, général.

— Bien. Faites-le entrer. Et qu'on ne nous dérange pas. Pas de téléphone pendant une demi-heure. »

Il sourit, détendu et charmant soudain.

« Bien entendu, si vous apprenez que l'*Hermès* ou l'*Invincible* ont été coulés, dérangez-moi tant que vous voudrez.

— À vos ordres. »

Martinez se retira et un instant plus tard le général de brigade Basilio Lami Dozo, commandant en chef de l'armée de l'air argentine, entra dans le bureau du président. C'était un bel homme élégant, à qui l'uniforme allait à merveille, un aristocrate raffiné, l'antithèse du général Galtieri, né dans une famille de la classe ouvrière et condamné à gravir les échelons à la force du poignet. Ce qui était peut-être aussi bien, car ils étaient, qu'ils le veuillent ou non, contraints de travailler ensemble et avec le commandant en chef de la marine, l'amiral Jorge Anaya. Ces trois hommes constituaient la junte qui gouvernait le pays.

Lami Dozo ôta sa casquette et alluma une cigarette.

« Anaya ne vient pas ? »

Galtieri était en train de servir deux verres de cognac.

« Pour quoi faire ? Étant donné ce que fait la marine, nous pourrions aussi bien ne pas posséder un seul bateau. Dieu merci, nous avons l'aviation. Vos hommes sont de vrais héros. À leur santé ! dit-il en tendant un verre à Lami Dozo.

— À ce qu'il en reste, répondit Dozo d'un ton amer avant de toucher au cognac. Les choses vont si mal à Gallegos que tout homme capable de voler est dans le ciel. Raul Montera, bon Dieu ! Quarante-six ans bientôt, et il pilote un Skyhawk au-dessus de la baie de San Carlos... Je me demande parfois si je ne devrais pas reprendre le manche à balai moi aussi, conclut-il en secouant la tête.

— Ne soyez pas ridicule, lança Galtieri. Raul Montera est un idiot

romantique. Il l'a toujours été.

— C'est aussi un vrai héros.

— Oh ! Je vous l'accorde. Magnifique. Je n'ai que de l'admiration pour lui.

— C'est ainsi que les jeunes l'appellent : *El Magnifico*. Bien entendu, il ne tiendra plus bien longtemps. À ma connaissance, il a participé à onze missions la semaine dernière... Dieu sait ce que je trouverai à raconter à sa mère, le jour où il ne reviendra pas.

— Doña Elena ? dit Galtieri en frissonnant. Quoi que vous fassiez, éloignez-la de moi. Cette femme me donne toujours l'impression que je devrais être en train de garder les vaches, pieds nus... Comment s'est passée la journée ?

— Nous avons touché une frégate, *HMS Antelope*. Aux dernières nouvelles, il s'était produit une explosion et l'incendie s'était déclaré. Nous croyons avoir également atteint un contre-torpilleur, le *Glasgow*, mais aucune certitude. Six de nos Mirage et deux de nos Skyhawk ont été touchés. Plusieurs ont pu tout de même rejoindre leur base. »

Il hocha la tête, plein d'admiration.

« Et malgré tout cela, le moral de ces garçons demeure fantastique. Mais cela ne saurait durer. Nous allons être à court de pilotes.

— Exactement, dit Galtieri. C'est la raison pour laquelle nous avons besoin de davantage d'Exocet, et selon ce rapport, venant de notre ambassade à Paris, nous recevrons sans doute tout ce qu'il nous faut dans quelques jours. Lisez. »

Il se dirigea vers la fenêtre et regarda les jardins baignés de soleil. Tandis qu'il finissait son cognac, Lami Dozo lui dit :

« Vous avez peut-être raison. Mais Garcia a l'air de ne rien savoir sur l'endroit où cet homme a l'intention de se procurer ces missiles, ni sur les méthodes qu'il utilisera.

— C'est exact, mais il estime que Donner est capable de nous les livrer, et cela mérite un essai. Vous avez remarqué qu'ils demandent un officier de l'aviation pour assurer la liaison, et de préférence un pilote.

— Oui.

— Un nom ne vous est-il pas venu automatiquement à l'esprit en lisant ? »

Lami Dozo sourit.

« Ce serait un bon moyen de lui éviter la mort, n'est-ce pas ? Et comme par hasard, il parle un français excellent.

— Pas de temps à perdre. Il doit partir pour Paris dès demain.

— Aucun problème, répondit Lami Dozo en reprenant sa casquette. Je descendrai moi-même à Gallegos avec le Lear et je le ramènerai.

— Bien. J'aimerais lui parler avant son départ. »

Lami Dozo posa la main sur la poignée de la porte, Galtieri lui lança :

« Vous savez quel jour, nous serons après-demain ?

— Bien entendu. »

Ce serait le mardi 25 mai, fête nationale de la République Argentine.

« Vous avez prévu quelque chose de spécial, j'imagine ?

— Nous ferons de notre mieux. »

Lami Dozo sortit. Le président soupira, se remit à son bureau et reprit son travail.

*

À Londres, Gabrielle Legrand, en faisant des emplettes chez Harrods, traversa par hasard le rayon des téléviseurs. Un petit attroupement s'était formé devant un récepteur pour regarder le journal de la chaîne privée. Plusieurs photos de la baie de San Carlos se succédèrent sur l'écran : des bateaux au mouillage dans un nuage de fumée. On ne disposait encore d'aucune image filmée. Un commentateur anonyme décrivait un raid, pendant l'action elle-même, sans doute au milieu de la matinée : des Skyhawk argentins se hâtant de lâcher leurs bombes.

Sa voix s'anima soudain tandis qu'il suivait des yeux la trajectoire d'un missile Rapière. On entendit une explosion violente. Le Skyhawk s'était désintégré.

Plusieurs personnes applaudirent et une voix d'homme s'écria :

« Ils l'ont eu, ce salopard ! »

C'était compréhensible : il s'agissait des ennemis, d'avions qui s'efforçaient de détruire des soldats anglais. Et l'un de ces soldats était le demi-frère de Gabrielle – Richard. Elle le savait à bord de l'un des deux porte-avions, à deux cents milles nautiques à l'ouest de la base de San Carlos, mais ce n'était tout de même pas la sécurité. Des pilotes d'hélicoptères comme Richard volaient vers la zone de danger chaque jour et leurs porte-avions étaient les cibles constantes des missiles argentins. Gabrielle pria pour que Dieu protège les jeunes de vingt-deux ans.

Elle se détourna, saisie de nausée en songeant à Raul.

« Dieu merci, il n'a plus l'âge de piloter ces appareils », se dit-elle, et elle pressa le pas.

*

À cet instant-là, Raul Montera se trouvait à quatre-vingts kilomètres de l'extrême pointe méridionale de l'Argentine et à cent cinquante mètres d'altitude au-dessus de la mer, essayant d'escorter à bon port un Skyhawk auquel il manquait une bonne partie de la queue. Un panache de fumée dérivait doucement derrière l'appareil.

Le jeune pilote dans le cockpit était grièvement blessé. Montera le savait et avait abandonné depuis longtemps les noms de code et les procédures régulières.

« Accroche-toi, José. Il n'y en a plus pour longtemps.

— À quoi bon, colonel ? répondit la voix épuisée dans le casque. Le zinc va plonger. Je ne peux plus le tenir. »

À l'instant où le Skyhawk commença à piquer du nez, Montera cria :

« Éjecte-toi, petit.

— Pour crever de froid ? Pas la peine, répondit le gamin avec un rire douloureux.

— Lieutenant Ortega, cria Montera. Éjectez-vous tout de suite. C'est un ordre. »

Une seconde plus tard le capot de plastique vola dans les airs et le pilote fut catapulté loin de l'appareil. Montera suivit sa chute des yeux, tout en signalant déjà ses coordonnées à la base. Il regarda le parachute dériver et pria que la vedette de sauvetage air-mer arrive à temps.

Il vira sur l'aile au-dessus d'Ortega lorsque celui-ci toucha l'eau. Il le vit se libérer du parachute. Le petit canot jaune se gonfla automatiquement et l'adolescent essaya d'y monter.

Un signal sonore du tableau de bord l'avertit qu'il allait manquer de carburant. Il tourna une dernière fois, battit des ailes et s'éloigna vers la côte.

*

Quand Montera sortit du poste de pilotage de son Skyhawk, à la base de Gallegos, le sergent Salterra, chef de l'équipe technique, examinait déjà l'appareil en secouant la tête.

« Regardez la queue, colonel ! Des obus de canon. Au moins quatre. Une vraie passoire.

— Je sais. Deux Harrier se sont mis à nos trousses quand nous sommes rentrés de San Carlos. Ils ont eu Santini. Le jeune Ortega a failli réussir, mais il a dû plonger à quatre-vingts kilomètres d'ici.

— Vous avez de la chance, colonel. Stupéfiant. Je n'y comprends rien. Il y a des jours et des jours que vous devriez être mort.

— De la chance ? Je l'attribue à l'amour d'une femme, répondit Raul Montera en tendant le bras pour caresser le mot *Gabrielle* peint sur le côté du cockpit. Merci, mon amour... »

*

À son arrivée dans le bâtiment des opérations, la salle des renseignements était vide à l'exception de l'officier supérieur, le commandant Pedro Munro, Argentin d'origine écossaise.

« Ah ! vous voilà, Raul ! Un de ces jours, vous ne franchirez pas cette porte, dit-il d'un ton joyeux.

— Merci beaucoup, répliqua Montera. Des nouvelles d'Ortega ?

— Pas encore. Qu'avez-vous à me raconter ? »

Montera prit une cigarette dans le paquet qui trainait sur le bureau.

« Que c'est l'enfer là-bas. Exactement comme dans un vieux film de guerre à la télévision, sauf qu'il s'agit de la réalité. Les hommes meurent pour de vrai.

— Très drôle, dit Munro. Et maintenant, pourrais-je avoir des éléments concrets ? Vous avez coulé quelque chose ?

— Je ne crois pas, lui avoua Montera. Pour l'excellente raison qu'une fois de plus mes bombes n'ont pas explosé. Pourriez-vous demander à l'intendance de monter ces maudits détonateurs de façon efficace ? Est-ce trop exiger ? »

Munro cessa de plaisanter.

« Je suis vraiment désolé, Raul. En toute sincérité.

— Et moi donc ! » lui lança Montera en sortant.

Il se dirigea d'un pas pesant vers le mess des officiers. Ses bottes résonnaient sur le tarmac. Il se sentait déprimé, vidé, au bout du rouleau. Il n'avait plus l'âge de ce genre de sport, c'était un fait. Puis il se souvint des paroles de Gabrielle : « L'âge n'est qu'un état d'esprit. » Il sourit.

Il pensait beaucoup à elle. À vrai dire tout le temps. Elle emplissait son cœur et sa tête, elle volait avec lui, dormait avec lui. Chaque soir avant de sombrer dans le sommeil il lui parlait tout fort.

Il entra dans le foyer. La première personne qu'il vit était Lami

Dozo, debout près du feu, au milieu d'un cercle de jeunes officiers.

Le général s'excusa et vint à la rencontre de Montera, le visage illuminé d'un plaisir sincère. Il lui donna l'*abrazo*, l'accolade officielle.

« J'ai vu votre mère hier après-midi lors d'une vente de charité. Collecte de fonds pour l'armée. Elle avait une mine splendide.

— Linda l'accompagnait ?

— Non, elle était sans doute au lycée. Comme je vous le disais, votre mère avait une mine splendide. Vous, en revanche... Il faut cesser, Raul. Onze missions en une semaine !

— Douze, dit Montera. Vous oubliez aujourd'hui. Ne pourriez-vous demander à l'intendance de faire quelque chose, au sujet des bombes ? La plupart du temps elles n'explorent pas. C'est très agaçant quand on s'est donné un mal fou pour les amener sur place.

— Prenez un verre, lui répondit Lami Dozo.

— Excellente idée... Du thé, comme d'habitude, lança Montera au serveur du mess. Vous prenez la même chose ? demanda-t-il au général.

— Du thé ? Bonté divine, que vous est-il arrivé ? »

Montera fit un signe de tête au serveur, qui s'éloigna.

« Rien, dit-il. Une amie, à Londres, m'a convaincu que le café était mauvais pour moi.

— Qui est cette Gabrielle dont le nom est peint, m'a-t-on dit, sur le nez de votre Skyhawk ?

— La femme que j'aime, répondit simplement Montera.

— Ai-je eu le plaisir de lui être présenté ?

— Non. Quand elle n'est pas à Londres, elle habite Paris. Question suivante ?

— Paris ! Comme c'est intéressant ! Si vous avez le temps, vous pourrez lui faire la surprise.

— Je ne comprends pas.

— Vous partez pour Paris demain, Raul. Je vous ramène à Buenos Aires tout de suite. Oh !... Galtieri veut vous parler avant votre départ.

— Je crois que vous devriez m'expliquer, général », dit Montera.

Ce que fit Lami Dozo, le plus brièvement possible.

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? s'écria-t-il quand il eut terminé.

— Je crois que le monde est devenu fou, lui répondit Raul Montera. Mais qui suis-je, pour discuter des ordres ?

— Cela nous permettra peut-être de gagner la guerre, Raul.

— Gagner la guerre ! lança Montera avec un rire triste. Nous voici

revenus aux vieux films de la télévision... Nous avons déjà perdu cette guerre, général. Nous n'aurions jamais dû l'entreprendre. Mais je vous en prie, envoyez-moi à Paris jouer les aventuriers pendant que ces gamins continuent de se sacrifier ! »

Le serveur apporta le plateau et Montera se versa du thé. Ses mains tremblaient légèrement.

Il porta la tasse à ses lèvres.

« Meilleur pour la santé que le café », dit-il en souriant, se souvenant de cette matinée à Kensington, mille ans plus tôt, dans la baignoire avec Gabrielle.

Lami Dozo avait l'air inquiet.

« Vous en avez trop fait, mon vieux. Vous avez besoin de repos. Partons.

— Vous me croyez au bord de la crise, hein ? dit Montera en finissant son thé. Vous vous trompez. J'y suis déjà en plein. »

Au moment où ils se levèrent, le commandant Munro entra. Il parcourut le mess des yeux, repéra Montera et sourit.

« Bonne nouvelle, Raul. Le petit Ortega... Nous l'avons recueilli. Une mauvaise blessure, mais il survivra. Il paraît que c'est le froid de la mer qui l'a sauvé. Sinon il aurait perdu tout son sang. »

Il reconnut le général au même instant et salua.

« Il a eu de la chance, lança Lami Dozo.

— Espérons que j'en aurai autant », murmura Raul Montera.

*

Moins de quatre heures plus tard, il entra avec Lami Dozo dans le bureau privé de Galtieri à la Residencia del Presidente.

Galtieri fit le tour du bureau pour l'accueillir, bras tendus.

« Mon cher Montera, c'est un grand plaisir. Vos efforts pour la cause ont été héroïques.

— Je n'ai rien fait de plus que les autres pilotes de mon escadrille, général.

— Très modeste, mais c'est faux. Je pense que le général Lami Dozo vous a mis au courant de l'importance de votre nouvelle mission. Nous comptons tous sur vous.

— Je ferai de mon mieux, général. Aurai-je la permission de passer voir ma mère avant de partir ?

— Mais bien entendu. Présentez mes humbles hommages à doña Elena. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps. »

Ils échangèrent une nouvelle poignée de main ; puis Montera et Lami Dozo ressortirent. Aussitôt, Galtieri appuya sur l'interphone et demanda à Martinez de venir.

Galtieri remit au jeune capitaine le rapport de Paris.

« Ce dossier est extrêmement délicat, Martinez. Prenez votre bloc, je vais vous dicter un bref compte rendu de l'affaire à ce jour, ainsi qu'un résumé de ma conversation avec le général Dozo et de l'action que nous avons entreprise.

— Copies au général Lami Dozo et à l'amiral Anaya, mon général, comme d'habitude ? »

Galtieri secoua la tête.

« Le général Lami Dozo est déjà au courant, et l'amiral ne mérite pas de l'être. Un seul exemplaire pour mon dossier personnel.

— À vos ordres. »

*

Carmela Balbuena était une maîtresse femme de cinquante ans passés. Son mari, capitaine d'infanterie, avait trouvé la mort sept ans auparavant au cours de la « guerre sale » entre les forces du gouvernement et les guérilleros de l'arrière-pays. Elle faisait partie du personnel du palais présidentiel depuis cette époque et en était devenue l'une des secrétaires les plus appréciées.

Martinez lui remit personnellement le rapport sur l'affaire Exocet.

« Je crois que vous feriez bien de vous en occuper vous-même. Ensuite, directement dans le dossier personnel du général. Aucune copie. »

Elle était fière de la qualité de son travail. Elle tapa le rapport méticuleusement sur trois feuilles, en faisant une copie au carbone malgré les recommandations de Martinez. Elle alla lui montrer le rapport.

« Excellent, señora. Vous vous êtes surpassée. Vous pourrez le classer quand il sortira.

— Je crois qu'il vaut mieux le laisser dans le coffre du bureau jusqu'à demain matin, dit-elle. Puis-je m'en aller s'il n'y a rien d'autre ?

— Bien entendu. À demain. »

Elle revint dans la pièce voisine, rangea son bureau, prit les copies des trois feuillets, les plia avec soin et les glissa dans son sac. Elle partit et referma la porte derrière elle.

*

Carmela Balbuena n'avait jamais pu avoir d'enfants et elle déversait son trop-plein d'affection sur son neveu, le fils de son unique frère. D'opinion socialiste, sans être communiste, elle détestait Galtieri et le régime militaire qui l'avait porté au pouvoir. Elle méprisait le gouvernement qui avait présidé à tant de répressions et fait disparaître des milliers de citoyens ordinaires – comme son neveu, par exemple, effacé de la surface de la terre depuis son arrestation pendant une manifestation d'étudiants, trois ans auparavant.

Quelques semaines après la disparition du jeune homme, elle s'était rendue par hasard à une soirée culturelle de l'ambassade de France. Elle y avait fait la connaissance de Jack Daley, jeune Américain au visage ouvert qui lui rappela beaucoup son neveu. Daley s'était montré plus que prévenant : il l'avait invitée au concert, au théâtre, et avait triomphé peu à peu de sa méfiance. Il l'encourageait souvent à parler de son travail au palais.

Quand elle découvrit qu'il était attaché commercial à l'ambassade des États-Unis et probablement beaucoup plus, elle ne s'en offusqua pas. Tout ce qu'il désirait, elle le lui accorda – y compris des renseignements précieux sur son travail au bureau.

En quittant la Residencia ce soir-là, elle lui téléphona à l'ambassade depuis la première cabine publique, et le rencontra une heure plus tard sur la Plaza de Mayo, où Juan Perón aimait tant prononcer ses discours, au bon vieux temps.

Ils s'installèrent sur un banc dans le jardin public, et elle lui remit un journal contenant la copie du rapport.

« Je ne vous retiendrai pas, dit-elle. J'ai lu ce document, c'est de la dynamite. À bientôt. »

Jack Daley, en réalité un agent de la C.I.A. se hâta de retourner à l'ambassade pour lire le rapport en paix. Il ne perdit pas de temps. Vingt minutes plus tard, le texte était codé et envoyé à Washington. Deux heures après réception, le directeur de la C.I.A. lui-même donnait l'ordre de le communiquer au général de brigade Charles Ferguson, à Londres.

VII

Raul Montera sortit sur la terrasse de la maison, rue Vincente Lopez Floreda, et descendit dans les jardins avec un plaisir manifeste. Les grands arbres s'agitaient sous la brise, l'eau bruissait dans les conduites et les fontaines, le parfum des fleurs noyait les odeurs de terre mouillée. Au-delà du mur de clôture, le Rio de la Plata scintillait comme de l'argent sous le soleil couchant.

Sa mère et Linda étaient assises près d'un jet d'eau, sur la terrasse inférieure. Ce fut la fillette qui le vit la première.

Elle poussa un cri de joie et s'élança vers lui en courant, bras tendus. Elle était en tenue de cheval : jodhpurs et chandail jaune, cheveux tirés vers l'arrière et queue de cheval.

« Papa, nous ne le savions pas ! Nous ne le savions pas. »

Elle se jeta dans ses bras et le serra très fort, puis s'écarta en souriant, pleine de fierté et de flamme.

« Tu es passé à la télévision à Rio Gallegos avec le général Lami Dozo. Je t'ai vu. Et toutes mes camarades de classe t'ont vu. »

— Ah ! bon.

— Et les Skyhawk de la Vallée de la Mort, nous les avons vus aussi et je savais que tu devais piloter l'un d'eux.

— La vallée de la Mort ? dit-il stupéfait. Comment sais-tu ça ?

— N'est-ce pas ainsi que les pilotes appellent l'endroit où ils descendent en piqué sur la flotte anglaise ? Deux filles de ma classe y ont perdu des frères. »

Elle se blottit contre lui.

« Je suis tellement contente de te voir sain et sauf ! Vas-tu repartir ? »

— Non, pas à Gallegos. Mais je prends l'avion pour Paris demain matin. »

Ils se dirigèrent vers la table. La mère de Raul le regardait. Calme, élégante, parfaitement maquillée et coiffée comme de coutume, elle paraissait quinze ans de moins que ses soixante-dix ans.

« Je devais aller au manège, dit Linda, mais je vais annuler. »

— Sottises, lui dit doña Elena. Dépêche-toi, au contraire. Ton père

sera encore ici à ton retour. »

Linda se tourna vers lui.

« C'est promis ?

— Sur l'honneur. »

Elle monta l'escalier quatre à quatre, puis Montera se retourna vers doña Elena et lui prit les mains.

« Mère, dit-il en lui baisant les mains en un geste guindé. Quel plaisir de vous voir ! »

Elle examina attentivement son visage, les traits tirés, les yeux hantés.

« Mon Dieu, murmura-t-elle. Mon cher enfant, que vous ont-ils fait ? »

Elle était de nature renfermée, toujours très maîtresse d'elle-même, et elle avait appris depuis de nombreuses années à ne jamais révéler trop ses pensées. Ses relations avec son fils étaient toujours demeurées très distantes.

Elle oublia tout cela soudain pour se lever d'un bond et se jeter dans les bras de Raul.

« C'est si bon de te savoir sain et sauf... Si bon...

— Maman... »

C'était la première fois qu'il prononçait ce mot depuis sa tendre enfance, et il sentit des larmes brûlantes embuer ses yeux.

« Viens t'asseoir. Parle-moi. »

Il alluma une cigarette, s'enfonça dans le fauteuil de jardin et se détendit.

« C'est merveilleux.

— Et tu n'y retournes pas ?

— Non.

— Il faudra que je remercie la Vierge comme il convient. Un homme de ton âge, aux commandes d'un avion à réaction ! Quelle folie, Raul ! C'est un miracle que tu sois ici.

— Sans doute, quand on y réfléchit, dit Montera. Je ferais bien d'allumer quelques cierges à quelqu'un, moi aussi.

— À la Vierge ou à Gabrielle ? »

Il se rembrunit, troublé, et elle lui dit :

« Allons, donne-moi une cigarette. Je ne suis pas idiote, tu sais. Cela fait trois fois que je te vois à la télévision avec ton Skyhawk. On ne peut pas éviter de lire le nom, juste au-dessous du cockpit. Qui est-ce, Raul ?

— La femme que j'aime, dit-il simplement, comme à Lami Dozo.

— Parle-moi d'elle. »

Il le fit, en arpentant nerveusement la terrasse près d'elle. Quand il se tut, elle murmura :

« Une jeune femme remarquable, on dirait.

— Vous êtes en dessous de la vérité, maman. C'est l'être le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré. Extraordinaire pour moi en tout cas. J'ai plongé dans l'amour la tête la première dès l'instant de notre rencontre. Ce n'est pas seulement sa beauté étonnante ; il y a en elle une joie qui va beaucoup plus loin que la passion physique. »

Il éclata de rire soudain et les rides parurent s'effacer sur son visage. Il n'avait plus l'air fatigué.

« Elle est tellement merveilleuse à tous égards, maman. J'ai toujours cru qu'il existait dans la vie quelque chose de spécial – eh bien, c'est ce qu'elle est. »

Doña Elena Llorca de Montera respira à fond.

« Il n'y a donc rien à ajouter, n'est-ce pas ? Je suppose que tu me la présenteras quand tu le jugeras opportun... Maintenant, dis-moi pourquoi tu pars en France.

— Je regrette, lui répondit-il. Secret militaire. Je ne peux t'indiquer qu'une chose : c'est pour ce que notre président aime appeler « la cause ». Il croit aussi que si je réussis, cela nous permettra de gagner la guerre.

— Est-ce le cas ?

— Si Galtieri le croit, c'est qu'il peut croire n'importe quoi. La cause !... »

Il s'éloigna jusqu'au bord de la terrasse et regarda le fleuve.

« À ce jour, maman, nous avons perdu la moitié de nos pilotes. La moitié. Les journaux ne vous l'ont pas dit, n'est-ce pas ? La foule hurle des slogans et agite des drapeaux. Galtieri fait des discours, mais la réalité, c'est la boucherie de la baie de San Carlos. »

Elle se leva et lui prit le bras.

« Viens Raul. Rentrons », dit-elle, impassible.

Ils remontèrent l'escalier ensemble.

*

Cavendish Square, Ferguson, penché sur son bureau, relisait le télex décodé de la C.I.A. pour la énième fois quand Harry Fox entra avec deux dossiers.

« Tout est là, général. Tout sur Félix Donner.

— Dites-moi... Gabrielle est-elle restée ici ou se trouve-t-elle à Paris ?

— Toujours à Kensington Palace Gardens. J'ai dîné hier soir au Langans et elle y était avec des amis. Pourquoi ?

— Cela me semble évident, Harry. Elle a été très sensible au charme de Raul Montera, et réciproquement. Nous pouvons sans doute en faire bon usage. »

Il regarda Fox dans les yeux et leva la main.

« Ne commencez pas à me faire la morale, Harry. Nous jouons à la guerre en ce moment, non au chat perché.

— Peut-être, mon général, mais il y a des jours où je préférerais vraiment faire un autre métier.

— Ce n'est pas le moment... Ce Donner. Parlez-moi de lui. Les faits saillants.

— Multimillionnaire en livres sterling. La Donner Development Corporation possède un vaste éventail d'intérêts. Construction, transports maritimes, électronique, tout ce qui peut vous venir à l'esprit.

— Et l'homme lui-même ?

— Très populaire dans la presse – il suffit de voir l'épaisseur des dossiers. Il a commencé dans la spéculation immobilière de façon très modeste, puis s'est envolé avec l'essor des années 60.

— Et toujours de l'avant ?

— Toujours. Étant donné les circonstances et le volume de son compte en banque, il semble fort étrange qu'il se lance personnellement dans une affaire comme celle-là, même pour deux ou trois millions de livres.

— Exactement, répondit Ferguson en regardant longuement le dossier, sourcils froncés. Harry, je sens le poisson pourri à une lieue. Et du gros poisson. Avant tout : l'intermédiaire russe. Comment Nikolai Belov, après sa conversation avec Garcia, pouvait-il savoir que Donner serait en mesure de régler la question ?

— C'est juste. Où cela nous mène-t-il, général ?

— Le fait que Félix Donner était orphelin me paraît bien commode. Et tous ses compagnons d'armes de Corée semblent morts en captivité. Très commode également, non ? »

Le silence se prolongea.

« Suggérez-vous ce que je crois, mon général ? » demanda Fox.

Ferguson se leva, se dirigea vers la cheminée et baissa les yeux vers les flammes.

« C'est un homme d'affaires très respecté, dit Fox. Cela n'a aucun sens.

— L'affaire Gordon Lonsdale n'avait aucun sens, vous vous souvenez ? Un homme d'affaires très respecté, lui aussi. Un Canadien, en tout cas aux yeux de tous. Même aujourd'hui, après tant d'années, des doutes demeurent sur son identité réelle.

— Sauf qu'il était russe. Et un agent de métier.

— Exactement.

— Croyez-vous que Donner puisse être un autre Lonsdale ?

— C'est une éventualité, dirons-nous pour le moment. Dans l'autre hypothèse, ce ne serait qu'un homme d'affaires sans le moindre scrupule, qui cherche à "se faire un peu de pognon" comme diraient nos amis français. Nous verrons bien.

— Que faisons-nous ? Nous l'arrêtons ? »

Ferguson retourna à son bureau.

« Difficile tant qu'il est en France. Oh ! je pourrais tirer des sonnettes en haut lieu. Mais si nous étalons notre jeu sur la table, cela va créer de sacrés remous et nous risquons de perdre plus d'un avantage à long terme. Il faut le coincer en beauté, Harry. Je suis sûr que cela nous permettrait d'abattre un drôle de château de cartes. Tous ses contacts K.G.B. dans ce pays. À supposer bien sûr qu'il soit ce que je crois.

— Exact.

— Et nous ne savons même pas ce qu'il mijote. Même Garcia a visiblement été tenu dans le noir à ce sujet. Tout ce qu'il peut dire, c'est que Donner lui a garanti des Exocet la semaine prochaine. Non, il faut que nous mettions tout de suite à ses trousses quelqu'un qui nous tiendra au courant de ses faits et gestes heure par heure.

— Comment y parvenir ? demanda Fox.

— Cela me paraît évident. La clef de cette affaire est le colonel Raul Montera, et notre lien avec Montera s'appelle Gabrielle Legrand. »

Après un temps de silence anormalement long, Fox fit observer :

« D'un autre côté, Gabrielle ne nous aime pas beaucoup, général.

— Il faut faire avec ce que l'on a. Appelez-la. »

Le téléphone rouge sonna doucement et Ferguson décrocha aussitôt.

« Ferguson à l'appareil. »

Il écouta, le visage grave, puis dit simplement :

« Bien entendu. »

Il raccrocha.

« Des ennuis ? demanda Fox.

— Le directeur général. Le Premier Ministre veut me voir. »

*

Donner, par principe, n'aimait pas les petits avions qui sont bruyants, peu sûrs et manquent du confort le plus élémentaire, mais il ne put trouver aucun défaut à l'appareil que Stavrou avait retenu. Il s'agissait d'un Chieftain Navajo, avec une excellente cabine et des tables permettant de s'asseoir de façon civilisée.

Ils décollèrent d'un petit aérodrome privé de la banlieue parisienne, non loin de Brie-Comte-Robert. Rabier, le pilote, un brun au visage mince qui venait de dépasser la trentaine, avait (selon les renseignements de Stavrou) quitté l'aviation française dans des circonstances obscures. Il dirigeait une petite entreprise d'avions-taxis et ne posait jamais de questions au-dessus d'une certaine somme d'argent. Exactement l'homme dont ils avaient besoin, sauf qu'il buvait.

Ils survolèrent la Vendée en direction de la côte, au sud de Saint-Nazaire. Donner s'avança vers le pilote et Rabier lui dit :

« Nous allons atterrir ici, à Lancy. Une base de chasseurs de la Luftwaffe, pendant l'occupation allemande. Un type a essayé de lancer un aéro-club, mais sans succès. Pas un chat depuis. »

Donner montra un carré rouge sur la carte.

« Qu'est-ce que cela signifie ?

— Espace aérien interdit. À cause d'un îlot au large, l'île de Roc. Une sorte de champ de tir militaire. Le secteur est à éviter mais ne vous en faites pas, je suis bon navigateur. »

Ils atterrirent à Lancy vingt minutes plus tard. Il y avait quatre hangars et la tour de contrôle était intacte, mais entre les pistes l'herbe montait jusqu'à la taille et tout avait un air de désolation.

Une Citroën noire était garée devant l'ancien baraquement. Wanda Jones en sortit dès que le Navajo toucha la piste. Elle était en blue-jean avec une veste de chasse en cuir. Un foulard de soie retenait ses cheveux noirs en arrière.

Donner descendit de l'avion, passa le bras autour des épaules de la jeune femme et l'embrassa.

« Où as-tu trouvé la voiture ?

— Louée dans un garage de Saint-Martin. Et je crois avoir déniché ce que tu cherches. À huit kilomètres d'ici et à peu près à la même

distance de la côte. »

Elle prit un trousseau de clefs dans sa poche.

« L'agent immobilier me les a confiées. Je lui ai expliqué que mon patron ne voulait pas qu'on l'ennuie avec toutes ces complications. Je suis sûre qu'il me croit en train d'installer un nid d'amour pour les week-ends.

— À quoi pourrait-il songer d'autre en te regardant ? lui demanda Donner. Eh bien, allons-y. Prends le volant, Yanni. »

Stavrou s'installa et Wanda monta à l'arrière. Donner se tourna vers Rabier, au pied du Navajo :

« Dans deux heures au plus tard, ensuite retour à Paris.

— Parfait pour moi, monsieur. »

Donner monta à côté de Wanda et la voiture démarra.

*

La propriété s'appelait *Maison Blanche*. Les bâtiments, nichés dans un vallon près d'un bosquet de hêtres, semblaient immenses. Ils avaient dû être imposants mais tombaient presque en décrépitude.

Donner descendit de la Citroën, s'avança vers le perron et leva les yeux vers la porte d'entrée, dont la peinture verte s'écaillait par plaques.

« Quatorze chambres et des écuries à l'arrière, lui dit Wanda. Chauffage central relativement moderne et les réservoirs de fuel sont pleins. Je crois que pour quelques jours...

— Pourquoi est-ce vide ?

— Le propriétaire travaille pour le ministère de la Coopération, dans le Pacifique. Sa mère est morte il y a deux ans et il a l'intention de prendre sa retraite ici, plus tard. Il ne veut donc pas vendre. C'est entièrement meublé. L'agent loue pendant les mois d'été à des vacanciers, le reste du temps, la maison est vide. »

Elle ouvrit la porte et entra. Il régnait un léger remugle, typique d'une maison inhabitée depuis des mois, mais tout conservait une sorte de magnificence passée : lambris et meubles d'acajou, beaux tapis de Perse.

Ils entrèrent dans un salon. Immense cheminée et lustre au plafond. Wanda ouvrit les portes-fenêtres, puis les volets. La lumière entra à flots.

« Tous les comforts du foyer. Imagine le décor avec le chauffage central en marche et un bon feu de bûches. N'ai-je pas bien travaillé ?

— À merveille, dit Donner. Donne-leur mon accord.

— Je l'ai déjà donné. »

Il la prit dans ses bras.

« Tu es une rusée petite garce, n'est-ce pas ?

— Parfois. Mais je n'ai qu'un seul but : te plaire. »

Comme toujours, elle l'excitait physiquement, mais ce n'était ni le moment ni l'endroit. Il l'embrassa vite et s'écarta.

« Parfait. Montre-moi Saint-Martin, à présent. Peut-on voir l'île de Roc ?

— À l'horizon et uniquement par temps clair.

— Ne perdons pas une minute. »

Il sortit. Lorsqu'elle se retourna pour le suivre, elle s'aperçut que Stavrou la regardait fixement – comme chaque fois : visage énigmatique et yeux cruels qui semblaient exprimer quelque chose de spécial pour elle. Elle le croisa d'un pas vif, et il la suivit dehors.

*

Saint-Martin était un village tout simple. Pas plus de cinq ou six cents habitants, d'étroites rues pavées, des maisons aux toits de tuiles rouges, un petit port limité par une seule jetée où accostaient trente ou quarante petits bateaux de pêche.

Il y avait également, amarrée à la jetée, une péniche de débarquement de l'armée, couleur vert olive ; une simple coquille d'acier avec deux grandes portes basculantes de débarquement. À l'intérieur de la péniche, un camion militaire. Sous leurs yeux, l'embarcation quitta la jetée et s'éloigna vers la haute mer.

« Tel est donc leur moyen de transport vers l'île, dit Donner.

— Apparemment.

— D'après Paul Bernard, l'officier qui commande la base a également une belle vedette à moteur qui fait sa fierté et sa joie.

— C'est vrai. Elle est restée amarrée ici quelque temps hier après-midi.

— Bien. Vraiment excellent. »

Ils continuèrent leur chemin vers la sortie du village puis suivirent une petite route le long de la côte, jusqu'au moment où Stavrou, sur les indications de Wanda, tourna entre deux pierres levées et s'engagea sur un chemin de terre au milieu des champs.

Donner et Wanda descendirent et tandis qu'il s'avancait vers le rebord de la falaise, la jeune femme lui tendit des jumelles Zeiss. En contrebas, la baie. Il fallait avoir le cœur bien accroché pour s'engager sur le sentier zigzaguant sur la paroi de granit. Partout des cris

d'oiseaux de mer, tournoyant en grands nuages : sternes, goélands, puffins, mouettes et fous de Bassan. Des fous de Bassan en masse.

L'île de Roc n'était qu'une tache trouble sur l'horizon mais elle prit vie soudain lorsqu'il mit les jumelles au point. Elle portait bien son nom : des falaises massives s'élevaient de la mer à la verticale, avec à peine un soupçon de vert au-dessus. On ne voyait aucune installation, mais Donner savait déjà qu'elles se trouvaient dans la partie occidentale de l'île.

Il baissa les jumelles.

« Très bien. Repartons. »

Ils retournèrent à la Citroën et montèrent. Stavrou engagea la marche arrière et ils s'en furent.

*

Ils repassèrent devant *Maison Blanche*. Quelques centaines de mètres plus loin, quand ils tournèrent sur la route conduisant à Lancy, Donner se pencha en avant et posa la main sur l'épaule de Stavrou.

« Arrête-toi un instant. Qu'y a-t-il par là ? »

Dans un pré à l'orée des bois, trois roulottes autour d'un feu. Elles étaient vieilles, branlantes, avec des auvents de toile rapiécés. Il s'en dégageait une impression de pauvreté déprimante, corroborée par les robes déchirées de quatre femmes accroupies près du feu, qui buvaient du café dans de vieilles boîtes de conserve, et par les haillons des enfants jouant près du ruisseau avec trois chevaux osseux.

« Des Gitans ? demanda Donner.

— Oui, l'agent immobilier m'a prévenue de leur présence dans le voisinage. Il affirme qu'ils ne font de tort à personne.

— Pourquoi dirait-il le contraire ?... Viens, Yanni, lança-t-il à Stavrou. Cela nous arrange très bien. »

Ils descendirent vers le camp. Les femmes levèrent les yeux, curieuses, mais ne dirent rien. Donner s'arrêta, mains dans les poches, puis dit en français :

« Où est le chef ?

— Ici, monsieur. »

L'homme qui apparut sous les arbres était vieux, au moins soixante-dix ans. Il avait un fusil de chasse posé sur son bras droit. Son costume de tweed avait été rapiécé plus d'une fois et son béret bleu marine laissait échapper des mèches blanches. Son visage, ridé et mal rasé, avait la couleur et la patine d'une statue de chêne.

« Et qui êtes-vous donc ? demanda Donner.

— Maurice Gaubert. Est-il permis de vous poser la même question ?

— Je m'appelle Donner. Je suis le nouveau locataire de *Maison Blanche*. Je ne me trompe pas en disant que vous campez sur mes terres ?

— Mais, monsieur, nous venons ici chaque année à cette époque. Jamais nous n'avons eu de problème. »

Le jeune homme à ses côtés était de taille moyenne. Son visage exprimait la faiblesse et une certaine veulerie. Il avait besoin d'un bon coup de rasoir et ses vêtements étaient aussi minables que ceux de Gaubert. Sous sa casquette de tweed, ses cheveux noirs semblaient gras. Non seulement il portait un fusil de chasse à la main droite, mais une paire de lièvres à la main gauche.

Donner le regarda de pied en cap et Gaubert balbutia :

« Mon fils Paul.

— Avec mes lièvres, on dirait. Je me demande ce qu'en penseraient les gendarmes de Saint-Martin. »

Le vieux Gaubert écarta les bras.

« Je vous en supplie, monsieur. Partout où nous allons, c'est la même histoire. "Sales romanichels", les gens disent. Ils nous crachent dessus, mais nos enfants ont faim.

— D'accord, répondit Donner en sortant son portefeuille. Épargnez-moi vos jérémiades. Vous pouvez rester. »

Il prit plusieurs billets de dix francs et les fourra dans la poche de chemise de Gaubert.

« Pour sceller notre bonne entente. Je n'aime pas les inconnus, les rôdeurs... Vous me suivez ? »

Le vieux Gitan prit les billets, les examina et adressa à Donner un large sourire.

« Je crois, monsieur.

— Jetez un œil ici et là jusqu'à mon retour ou celui de mon ami.

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur », répondit le vieux Gaubert, et il lança un coup de pied dans les jambes de son fils qui regardait Wanda bouche bée.

Donner et Stavrou remontèrent dans la Citroën et lorsqu'ils démarrèrent, la jeune femme demanda :

« Et maintenant ?

— Paris. Il faut que je prenne mes dispositions au sujet du pilote argentin, Montera. Garcia m'a appris qu'il a effectué douze missions aux Malouines et qu'il y a survécu.

— Un authentique héros, dit-elle. Je croyais que c'était passé de mode.

— Moi aussi. Mais ce type est réel, et il convient admirablement à mon plan. Quand j'en aurai terminé avec lui, il sera célèbre dans le monde entier. »

Il posa le bras sur les épaules de Wanda et s'adossa à la banquette arrière.

VIII

En raison de la situation aux Malouines, des attroupements exceptionnels se formaient dans Downing Street et la police avait dû intervenir. La majeure partie de la rue était bloquée.

Quand Ferguson montra son laissez-passer spécial, on permit à sa voiture de traverser le barrage pour le déposer devant le numéro 10, cinq minutes avant l'heure de son rendez-vous avec le Premier Ministre. L'agent de service le salua, la porte s'ouvrit avant que Ferguson l'atteigne et il entra.

Un jeune assistant l'accueillit.

« Par ici, général, le Premier Ministre vous attend. »

Ferguson remonta le grand escalier à ses côtés et passa pour la énième fois de sa carrière devant les portraits des anciens grands Premiers Ministres : Peel, Wellington, Disraeli, Gladstone. Cela l'emplissait toujours d'un sentiment très vif de l'Histoire et il se demanda si la femme qui occupait en ce moment la plus haute fonction publique du pays éprouvait la même impression. Probablement. N'avait-elle pas, mieux que quiconque, le sens de l'Histoire et du destin ? Il se demanda si l'aventure des Falkland aurait été engagée sans la force, l'acharnement et le courage de Margaret Thatcher.

Dans le corridor du premier, le jeune homme frappa à une porte, l'ouvrit et fit entrer Ferguson.

« Le général Ferguson, madame. »

Il sortit et referma la porte.

Le bureau était aussi élégant que lors de la précédente visite de Ferguson. Murs vert pâle, rideaux vieil or, meubles confortables et d'un goût excellent. Mais comme toujours, rien ne pouvait être plus élégant que la femme derrière le bureau : tailleur bleu impeccable et corsage blanc ; cheveux blonds coiffés à la perfection.

Elle leva vers lui un regard calme.

« La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, général, c'était à propos d'un attentat éventuel dirigé contre moi.

— Oui, madame.

— Vos efforts en cette occasion n'avaient pas été brillamment couronnés de succès. Si l'assassin en puissance n'était pas revenu sur sa décision, dans cette pièce même... »

Elle laissa sa phrase en suspens un instant, puis reprit :

« J'ai remarqué que le directeur général des Services de renseignement a jugé bon, dans sa sagesse, de vous confier toutes les opérations relatives à la question Exocet.

— Oui, madame.

— J'ai noté également que les Libyens avaient l'intention de fournir à l'Argentine un supplément de missiles, mais qu'ils ont renoncé à la suite de pressions exercées par nos amis du monde arabe.

— C'est exact.

— Y a-t-il une chance que le Pérou essaie d'aider ?

— Nous nous sommes déjà occupés des missiles péruviens. Nous avons...

— Je vous en prie, général, épargnez-moi les détails. Reste donc uniquement la France. Et j'ai reçu du président Mitterrand l'assurance personnelle que l'embargo sur les armes restera en vigueur.

— Je suis enchanté de l'apprendre, madame. »

Elle se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda dehors.

« Général, si un Exocet touche soit l'*Hermès* soit l'*Invincible*, toute l'évolution de ce conflit en sera affectée. Nous serons presque certainement obligés de nous retirer. »

Elle se retourna avant de poursuivre :

« Pouvez-vous m'assurer qu'aucun Exocet ne parviendra en Argentine, de quelque origine que ce soit ?

— Non, madame. Je ne peux rien garantir.

— Alors, je vous suggère de faire en sorte que cela n'arrive pas, général, dit-elle calmement. Le Groupe IV a pleins pouvoirs – il les détient directement de ce bureau. Utilisez-les, général, utilisez tous les moyens possibles pour la sauvegarde de nos hommes dans l'Atlantique Sud, pour la sauvegarde de nous tous.

— Merci, madame. Je ferai de mon mieux, vous pouvez en être certaine. »

Ferguson ouvrit la porte et sortit. Les yeux des Premiers Ministres précédents parurent le suivre jusqu'en bas de l'escalier. Il se demanda s'il venait de s'assurer une petite place dans l'Histoire... Probablement pas. Même si tout marche à merveille, se dit-il, c'est le genre de choses que tout le monde dément par la suite. Il sourit. L'assistant s'inclina devant lui et lui ouvrit la porte.

Dans l'ascenseur de l'immeuble de Kensington Palace Gardens, Harry Fox se tourna vers Ferguson.

« Nous perdons notre temps. Quand j'ai essayé de lui parler au téléphone, elle m'a envoyé me faire pendre.

— Nous verrons », grommela le général.

L'ascenseur s'ouvrit, Ferguson se dirigea vers l'appartement de Gabrielle et frappa. Au bout d'un instant, la porte s'entrouvrit. La chaîne de sécurité se tendit et la jeune femme jeta un coup d'œil.

« Que voulez-vous ?

— Vous parler.

— Je n'ai pas envie de vous entendre. Partez ! »

Elle voulut refermer la porte mais il glissa le pied dans l'intervalle.

« Il s'agit de Raul Montera... »

Elle lui lança un regard vide, puis enleva la chaîne et tourna le dos. Ferguson la suivit et Fox referma la porte derrière eux.

Elle s'arrêta devant le feu et alluma une cigarette – elle fumait très peu.

« Ne traînez pas », dit-elle.

Elle avait une allure magnifique dans sa colère. Ses yeux brillaient de haine. Ferguson décida d'attaquer sans préambule.

« Raul Montera arrive à Paris demain pour prendre contact avec un certain Félix Donner que le gouvernement argentin croit capable de lui procurer une livraison supplémentaire de missiles Exocet. J'ai besoin de découvrir ce qu'ils manigancent et de leur faire obstacle. Je désire que vous partiez pour Paris, que vous repreniez contact avec Montera et fassiez ce qu'il faudra pour nous aider à les empêcher d'obtenir ces engins.

— Vous êtes devenu fou ? Je ne retravaillerai jamais pour vous. Jamais.

— Il ne s'agit pas de travailler pour moi mais de faire votre devoir. Vous êtes sujet britannique.

— Je suis également citoyenne française. Cela me rend neutre.

— Impossible, dit-il sans élever la voix. Votre demi-frère, le sous-lieutenant Richard Brindsley, est pilote d'hélicoptère à bord de l'*Invincible*, comme vous ne l'ignorez pas.

— Cessez ! cria-t-elle, au désespoir. Je refuse d'écouter.

— Il appartient à la 820^e escadrille, continua Ferguson sans merci. La même que le prince Andrew. Permettez-moi de vous parler de l'une

des missions les plus désagréables de cette unité. Les Sea King servent fréquemment de leurre pour attirer les missiles Exocet. Le prince Andrew, votre frère et leurs camarades interviennent en fonction du principe qu'un Exocet ne peut pas voler au-dessus de dix mètres. Ils planent au ras de l'eau, en offrant une cible séduisante au radar, pour protéger leur porte-avions. L'idée est de prendre de l'altitude rapidement au dernier moment, pour que le missile passe au-dessous d'eux. Malheureusement, certains Exocet vicieux dépassent l'altitude prévue. Je vous épargnerai la description de ce qui se produit dans ce cas. »

Elle était presque hors d'elle, et la peur redoublait sa rage.

« Je refuse d'entendre. Laissez-moi tranquille.

— Parlons donc de votre ami Montera. Un galant homme s'il en fût jamais mais notre ennemi dans cette guerre, Gabrielle, ne vous y trompez pas. Un homme qui douze fois en une semaine a pris les commandes d'un Skyhawk chargé de trois tonnes de bombes à l'intention de la flotte anglaise, dans la baie de San Carlos. Je me demande quels bâtiments il a contribué à couler... »

Elle se détourna. Ferguson fit un signe de tête à Fox et sortit. Fox referma la porte et retrouva le général, le visage défait, dans l'angle de l'ascenseur.

« Je vous avais dit que c'était une perte de temps.

— Sottises ! répliqua Ferguson. Elle ira. »

L'ascenseur se mit à descendre.

« Harry, il lui faut quelqu'un pour l'épauler, reprit le général. Un agent de confiance, un homme impitoyable. Vous savez où se trouve Tony en ce moment ?

— Derrière les lignes des Argentins avec le S.A.S. quelque part aux Falkland.

— Exactement. J'ai songé que nous pourrions avoir besoin de lui, alors j'ai envoyé un message hier soir. Priorité numéro un. J'ai demandé qu'on le retire du front. Un sous-marin le prendra et le déposera en Uruguay. Montevideo n'est qu'à quatorze heures d'avion de Paris. Nos hommes de l'ambassade de Montevideo lui fourniront les papiers nécessaires. »

Ils descendirent le perron et se dirigèrent vers la voiture.

« Je sais ce que vous pensez, Harry ; alors ne prenez pas la peine de me le dire. Je suis le plus beau salaud que la terre ait porté. »

ce dernier et attendirent que Wanda ait fini de servir le café.

« Très bien, dit Donner à la jeune femme. Prends toutes les communications d'affaires concernant la société de Londres et dis à Yanni de ne pas bouger. J'aurai peut-être besoin de lui. »

Elle sortit et Donner se tourna vers Garcia.

« Le colonel Montera arrive donc demain ? Vous m'avez apporté, je suppose, le dossier sur lui que je vous ai demandé ? J'aime savoir avec qui je travaille.

— Bien entendu. »

Garcia sortit de son porte-documents un petit classeur, qu'il tendit à Donner. Celui-ci l'ouvrit, examina la photo de Montera qu'il contenait et parcourut rapidement les divers feuillets.

« Excellent, dit-il enfin. Quelles dispositions avez-vous prises pour son logement ?

— Nous avons préféré éviter l'hôtel, et il n'était évidemment pas question de l'ambassade, répondit Garcia. Je lui ai loué un petit appartement meublé dans un immeuble résidentiel de Neuilly, près du bois de Boulogne. Voici l'adresse et le numéro de téléphone. »

Il lui remit une carte de visite.

« Je prendrai contact avec lui dès son arrivée.

— Quand consentirez-vous enfin à nous donner de plus amples précisions sur ce que vous comptez faire ? reprit Garcia, d'un ton visiblement exaspéré. Vous ne nous avez pas encore fourni le moindre éclaircissement sur l'endroit où vous espérez obtenir les Exocet.

— Et je n'ai pas l'intention de le faire, répondit Donner. En tout cas pas avant le dernier moment. L'affaire est d'une délicatesse extrême ; moins de personnes connaîtront l'origine des missiles, mieux ce sera. Je regrette, mais ce sont mes méthodes de travail. Bien entendu, si elles ne vous conviennent pas, vous avez encore la possibilité de rompre le marché.

— Grands dieux, non ! se hâta de répliquer Garcia. Je n'y songeais pas. Pas un seul instant.

— Vous m'en voyez ravi. Voudriez-vous nous laisser seuls quelques instants ? Wanda va vous servir un café au salon. »

Garcia sortit.

« Des amateurs ! laissa tomber Belov. Que peut-on faire avec des gens comme ça ?

— En tout cas, les empêcher de nuire, répondit Donner. J'ai déjà prévenu Paul Bernard de ne communiquer en aucune circonstance à Garcia la teneur de ses conversations avec moi.

— Garcia ne doit pas savoir que vous vous intéressez à l'île de Roc ?

— Exactement.

— Vous pouvez compter sur Bernard ?

— Oh ! oui. Le bon professeur a pris le mors aux dents. Il considère toute l'affaire comme une sorte de croisade. Je n'ai pas été très explicite, mais il est persuadé que je compte m'emparer d'un des camions de l'Aérospatiale qui transportent les Exocet de temps en temps vers l'île. S'il connaissait mes intentions précises, il serait sûrement moins ravi. Mais il m'a été très utile.

— Que lui arrivera-t-il ensuite ?

— Sans doute un drame de conscience. Je pense qu'on le retrouvera mort avec un revolver à la main et une lettre justifiant son suicide par ses remords d'avoir participé à un complot contre son propre pays pour fournir des Exocet au gouvernement argentin. Les services de renseignements français auront peu de difficulté à démontrer qu'il a apporté une assistance technique importante dès le début de la campagne. D'après Garcia, il est resté au téléphone avec Buenos Aires pendant de très longues heures, pour répondre à des questions. Tout devrait se passer à merveille. Après tout, la France est une démocratie. Bravo pour la presse libre.

— Vous pensez vraiment à tout, n'est-ce pas ?

— J'essaie. Ah !... Un point sur lequel vous pouvez m'aider. J'ai besoin d'une adresse où je puisse engager des gros bras.

— Combien d'hommes ?

— Disons... Sept ou huit. Cela fera dix avec Stavrou et moi. Des truands de métier. Du genre qui préfère ne pas se servir de sa tête. Et qui tue si le prix offert est honnête.

— Il y a toujours l'*Union Corse*, » dit Belov.

L'Union Corse est la plus importante des organisations criminelles existant en France, une mafia extrêmement redoutable dont les tentacules s'étendent pour ainsi dire partout, du système judiciaire jusqu'au gouvernement lui-même.

Donner secoua la tête.

« Je ne crois pas que cela conviendra. Ce sont peut-être des gangsters, mais ils ont la fibre patriotique. C'est la maladie des Français, Nikolai. Vous n'avez pas remarqué ? Même les communistes se considèrent comme Français avant tout.

— Entendu, répondit Belov. Mais nous avons d'autres contacts avec la pègre. En fait, vous avez plutôt besoin de mercenaires que de truands ordinaires, non ?

— Ou des truands ayant fait une carrière militaire. Dieu sait qu'il doit y en avoir des quantités en France, après toutes ces années de guerre en Algérie.

— Je vais m'en occuper. »

Donner ouvrit un tiroir, prit une feuille de papier et la remit à Belov.

« J'ai également besoin des objets de cette liste. »

Belov examina la feuille et haussa les sourcils.

« Vous avez l'intention de partir en guerre ou quoi ? »

À cet instant, la porte s'ouvrit et Juan Garcia entra. Il tremblait d'enthousiasme et ses yeux brillaient.

« Qu'y a-t-il, bon Dieu ? lança Belov.

— Nous sommes le 25 mai, messieurs. Et savez-vous ce que cela signifie en Argentine ?

— Aucune idée.

— C'est notre fête nationale. Et ce jour restera dans l'Histoire celui où nous avons porté à la marine britannique le coup le plus terrible de la guerre. Venez voir. Il y a un reportage à la télévision. »

Il se hâta de retourner devant le poste.

*

Dans son bureau de Cavendish Square, Ferguson raccrocha le téléphone rouge, le visage grave.

« Mauvaise nouvelle, général ? demanda Harry Fox.

— Vous pouvez le dire. Le contre-torpilleur *HMS Coventry* a été attaqué par des Skyhawk pendant qu'il protégeait des péniches de débarquement de matériel à San Carlos. Il a peut-être été touché par un Exocet mais nous n'en sommes pas sûrs. Au moins vingt morts et de nombreux blessés. Il a coulé.

— Mon Dieu ! dit Fox.

— Et il y a pire. Le porte-conteneurs de quinze mille tonnes, *Atlantic Conveyor* a également été éliminé. Deux Exocet, définitivement confirmé. »

Il secoua la tête.

« À cause de sa taille sur l'écran radar, ils ont dû le prendre pour un des porte-avions. »

Il se tut. Seuls les bruits assourdis de la circulation sur la place troublèrent le silence.

« Qu'allons-nous faire, général ? demanda Fox.

— Cela saute aux yeux, non ? »

*

Lorsqu'il frappa à la porte de l'appartement de Kensington Palace Gardens pour la deuxième fois ce jour-là, il se passa un certain temps avant que des pas lents s'avancent dans le couloir puis que la porte s'ouvre, retenue par la chaîne.

Gabrielle apparut. Elle les regarda un long moment, puis ouvrit la porte et les précéda dans le salon. Elle portait le vieux peignoir d'homme. Ses cheveux n'étaient pas coiffés, elle avait les yeux gonflés, les traits tirés.

« Vous avez écouté les informations ? demanda Ferguson à mi-voix.

— Oui.

— Et ? »

Elle respira à fond, et serra les bras autour de son corps comme pour se réchauffer.

« Quand voulez-vous que je parte pour Paris ?

— Demain, je pense. Vous avez toujours votre appartement de l'avenue Victor-Hugo ?

— Oui.

— Bien. Allez vous y installer. Notre homme à Paris vous donnera vos instructions, et Harry fera un saut en avion pour vous voir, si c'est nécessaire. Autre chose... »

Elle avait l'air incroyablement fatiguée.

« Quoi encore ?

— Vous avez besoin de quelqu'un pour vous épauler. Un homme absolument sûr, qui puisse intervenir si vous avez des ennuis. »

Elle comprit ce qui allait suivre et ses yeux s'agrandirent, comme si elle était saisie d'horreur.

« Vous avez rappelé Tony ?

— C'est exact. Il arrivera dans trente-six heures au plus tard. »

Elle secoua la tête, les lèvres pincées de rage impuissante.

« J'aimerais vous tuer, Ferguson. Sincèrement, j'aimerais vous voir mort, et jamais je n'ai souhaité la mort d'un être humain de toute ma vie. Regardez ce que vous avez fait de moi. Vous et vos pareils corrompent tout ce qu'ils touchent...

— Harry s'occupera d'organiser votre voyage, répondit Ferguson, et il assurera la liaison. Prenez quelques cachets et essayez de dormir.

Vous vous sentirez mieux après. »

Lorsqu'ils ressortirent, il se mit à pleuvoir. Ferguson s'arrêta en haut du perron pour boutonner son manteau et Fox lui demanda :

« Sera-t-elle à la hauteur de cette mission, général ? C'est espérer beaucoup... Je veux dire : n'avez-vous pas eu l'impression qu'elle était follement amoureuse de Raul Montera ? »

— Si. La situation ne manque pas de piquant, répondit Ferguson. Mais nous n'avons guère le choix, n'est-ce pas ? »

Il leva les yeux vers la pluie, releva son col et descendit les marches.

« Je me sens vieux tout à coup, Harry. Vous vous rendez compte ? Très très vieux. »

*

À Buenos Aires, la place de l'Assemblée nationale était couverte de milliers de citoyens excités agitant au-dessus de leurs têtes des centaines de drapeaux argentins bleu et blanc.

Dominant le vacarme des klaxons, la foule rugissait : *Argentina ! Argentina !* Sur un balcon, en grand uniforme, cheveux d'argent tirés en arrière, bras tendu en un salut d'empereur romain, Galtieri recevait les vivats de la foule.

Puis les voix changèrent, formèrent un chœur pareil à un raz de marée emportant tout sur son passage, et le mot qu'elles répétaient sans fin comme une litanie était : EXOCET.

*

À l'entrée de Fox, un télex à la main, Ferguson était en train de faire griller des tartines devant la cheminée.

« Je voulais justement vous voir, Harry. Qui avons-nous à l'ambassade de Paris qui ne soit pas complètement idiot ? »

Fox réfléchit.

« George Corwin est sans doute une possibilité, dit-il enfin. Capitaine dans les Green Howards quand nous l'avons recruté. Il s'est très bien comporté en Irlande. Sa mère est française, ce qui explique son affectation à Paris.

— Excellent. Il pourra filer Montera à son arrivée de Buenos Aires. Découvrir où il s'installe et assurer la liaison avec Gabrielle jusqu'au retour de Tony. À propos de Tony, que se passe-t-il de ce côté-là ?

— Je vous apportais justement ce message, général. Il vient du Q.G. de San Carlos, via la centrale du S.A.S. à Hereford.

— Que raconte-t-il ?

— Confirmons major Villiers et sergent-major Jackson en route selon ordres.

— Je me demande comment Tony a pris la chose. Retiré de la zone de combat au beau milieu de l'action !

— Cela n'a pas dû lui plaire.

— Réaction bien naturelle, connaissant notre Tony, répondit Ferguson. Après tout, c'est l'unique guerre qu'il ait jamais faite. »

IX

La veille, au point du jour, tout était silencieux dans les montagnes des Falkland-Nord. À peine un aboiement de chien dans une ferme, très loin en contrebas, au fond d'une vallée.

Les quatre hommes de la patrouille de reconnaissance du S.A.S. se trouvaient derrière les lignes argentines depuis dix jours. Un sous-marin les avait déposés sur la côte le 21 mai, avant les débarquements britanniques à San Carlos.

La patrouille se composait de Villiers, d'Harvey Jackson, de l'opérateur radio, le caporal Elliot des Transmissions, et du soldat Jack Korda, ancien grenadier de la Garde comme Villiers et Jackson, engagé volontaire dans le S.A.S.

Il faisait un froid mordant. À son réveil, Villiers avait trouvé le poncho dans lequel il dormait entièrement raidi par le gel. Il s'avança vers l'entrée de la petite grotte – une simple fissure des rochers, en fait – dans laquelle Korda faisait chauffer du thé sur un petit réchaud chimique.

Villiers, comme les autres, portait un passe-montagne de laine noire, davantage pour se protéger du froid que pour dissimuler ses traits. Son uniforme léopard était trempé, et ses doigts engourdis par le froid. Il mangeait à la petite cuillère le contenu d'une boîte de conserve. Jackson, sous-officier de la Garde jusqu'au bout, était en train de gratter la mousse blanche de son menton avec un rasoir de plastique. Il s'était assis en tailleur sur les rochers glacés.

La cuillère de Villiers racla le fond de la boîte de conserve. Il la rangea dans son packaging et accepta le quart de thé que Korda lui tendait.

« J'ai bouffé assez de poulet à la sauce blanche pour le restant de mes jours. Et vous, Harvey ? »

— Oh !... Ça me soutient aussi bien qu'autre chose, répondit Jackson. Ce qu'on mange n'est pas tellement important du moment qu'on mange. Quand j'avais dix-sept ans, la bouffe du réfectoire des Gardes, au dépôt, était si dégueulasse que je n'ai jamais pu prendre la cuisine au sérieux depuis. »

Villiers se dirigea vers Elliot, accroupi au-dessus de la radio.

« Tout va bien ? »

Elliot leva les yeux et hocha la tête.

« J'ai terminé dans une minute. »

La mission de la patrouille était assez simple : recueillir le plus de renseignements possible sur les mouvements des troupes ennemies dans le secteur. Ces éléments seraient d'une importance cruciale quand les forces britanniques s'élanceraient de la tête de plage de San Carlos.

Le matériel d'Elliot était du dernier modèle. Un petit clavier semblable à celui d'une machine à écrire permettait de mettre en mémoire des messages sous forme codée. Quand Elliot était prêt, il lui suffisait d'appuyer sur un bouton pour transmettre plusieurs centaines de mots en quelques secondes. Le temps d'émission était si court que l'ennemi n'avait aucune chance de repérer le signal.

Elliot leva les yeux, souriant.

« Ça y est. »

Il se mit à ranger son matériel. Korda rampa hors de la fissure avec davantage de thé.

« Quand vont-ils attaquer enfin ? demanda-t-il. Combien de temps allons-nous encore poireauter ici ?

— Il nous reste des rations pour quatre jours, lui rappela Villiers.

— Ce qui signifie que nous pourrions durer une semaine, dit Harvey Jackson. Plus longtemps si votre religion ne vous interdit pas le mouton cru. Il y a des brebis partout. Les Argentins s'en sortent très bien avec ce régime. »

Avant que Korda ne puisse répondre, Villiers lança :

« Une minute. Nous avons de la visite. »

Ce n'était qu'un murmure lointain, mais il se rapprochait vite. Les quatre hommes rampèrent avec précaution jusqu'au bord du rocher en saillie qui les protégeait et regardèrent. Ils portaient tous la même arme : une version pourvue d'un silencieux du pistolet mitrailleur Sterling.

À une centaine de mètres, un camion argentin s'avavançait sur la piste grossière. Ses roues avant patinaient sur le sol glacé ; seules les chenillettes, à l'arrière, lui permettaient de continuer sa route.

Le chauffeur et l'homme à ses côtés dans la cabine, un fusil posé sur les genoux, étaient emmitouflés jusqu'aux oreilles pour se protéger du froid intense. Leurs visages disparaissaient sous les cache-nez.

« Des cibles parfaites, dit Elliot. Comme au pas de tir. Même s'il y a d'autres hommes à l'arrière. »

Mais la patrouille avait pour mission de recueillir des renseignements et non de chercher le combat.

« Laissez-les passer », ordonna Villiers.

Soudain le camion s'arrêta en travers de la piste, juste au-dessous d'eux.

« Faites gaffe », murmura Villiers.

Ils se tassèrent contre le rocher. Le chauffeur sauta de la cabine et Villiers l'entendit dire en espagnol :

« C'est encore ce putain de moteur, avec cette putain d'huile. Basse température, qu'ils disent ! Ah ! elle ne se fige pas : elle fait des blocs de beurre ! Qu'est-ce qu'on va foutre dans ce bled ? »

Il souleva le capot pour examiner le moteur. Son camarade descendit, le fusil à la main, et alluma une cigarette.

« Allez, on dégage ! » chuchota Villiers.

Au moment où ils quittèrent le rebord de l'épaulement rocheux, Korda prit appui sur une pierre, qui roula soudain sur la pente.

Les deux soldats argentins se retournèrent brusquement. Celui qui était armé braqua son fusil d'un geste instinctif. Harvey Jackson, n'ayant pas d'autre choix, se releva et le faucha avec sa Sterling silencieuse. On n'entendit que le cliquetis de la culasse mobile. L'Argentin lâcha son fusil et tomba à la renverse contre le camion.

Le chauffeur leva aussitôt les mains en l'air et attendit, figé, que les quatre hommes aient descendu la pente. Korda le plaqua contre le capot, jambes écartées et Jackson le fouilla sans ménagement.

« Rien », dit-il à Villiers en faisant pivoter l'Argentin vers lui.

Ce n'était qu'un gamin. Dix-sept ou dix-huit ans, et mort de peur.

« Qu'y a-t-il à l'arrière ? demanda Villiers en espagnol.

— Du matériel, répondit le chauffeur, soucieux de plaire. Rien d'autre, señor. Je le jure. Ne me tuez pas.

— D'accord... Allez jeter un coup d'œil », lança Villiers à Jackson.

Il alluma une cigarette et en offrit une au gamin, dont les mains tremblèrent lorsque le briquet se rapprocha. Sa frayeur était si intense qu'on pouvait presque la sentir.

Jackson revint.

« Sans doute des sapeurs. Beaucoup de mines terrestres, des explosifs, etc. »

— Tu appartenais à une unité du génie ? demanda Villiers à l'Argentin.

— Non. Au train des équipages. Mais les hommes que j'ai conduits à l'anse du Taureau hier soir étaient du génie, je crois. »

Villiers et sa patrouille connaissaient bien l'anse du Taureau. L'une de leurs premières missions dans l'île consistait justement à étudier le secteur pour déterminer un éventuel site de débarquement permettant de faire intervenir des troupes derrière les lignes argentines quand on lancerait l'attaque à partir de San Carlos. L'anse du Taureau offrait des possibilités remarquables. Elle était bien protégée du côté de la mer et possédait un chenal d'eau profonde dans un goulet assez étroit, dominé par un phare désaffecté. Villiers avait envoyé un rapport favorable.

« Combien d'hommes ? »

— Un chauffeur et deux soldats, señor. Le capitaine Lopez. Ils ont déchargé beaucoup de matériel puis le capitaine a décidé qu'il lui fallait des détonateurs spéciaux. »

Il sortit de sa poche une liste froissée.

« Tenez. Regardez, señor. Il m'a renvoyé à la base les chercher. »

Jackson regarda par-dessus l'épaule de Villiers.

« Des crayons Kaden. C'est du gros matériel. Et pourquoi a-t-il besoin de ce genre d'artillerie ? »

— Pour faire sauter le phare, señor, répondit le jeune chauffeur. Et aussi des rochers.

— Faire sauter le phare ? » répéta Jackson.

L'Argentin acquiesça.

« Oh ! oui, señor, je les ai entendus en discuter. »

— Ridicule, dit Jackson. Pourquoi se donner tout ce mal ? Il n'a pas servi depuis trente ans. Cela n'a pas de sens.

— Oh ! si, Harvey, lui répondit Villiers, si l'on considère sa position sur les rochers qui surplombent le goulet. Il suffit de les faire sauter pour bloquer efficacement le seul chenal en eau profonde permettant d'accéder à l'anse.

— Bon Dieu ! s'écria Jackson. Il faut que nous fassions quelque chose, et vite... À combien sommes-nous de l'anse par cette piste ? demanda-t-il au chauffeur en mauvais espagnol.

— Quinze ou seize kilomètres, en contournant la montagne.

— Mais nous ne pourrions pas utiliser ça ! » lança Villiers en donnant un coup de pied dans l'aile de l'autochenille.

L'odeur d'essence était de plus en plus forte. En tombant du réservoir sur le sol glacé, elle le dégelait.

« Vous l'avez immobilisée définitivement, Harvey. »

Jackson jura entre ses dents.

« Que pouvons-nous faire ? »

Villiers se tourna vers la montagne qui s'élevait presque à la verticale au milieu des brumes.

« L'anse du Taureau est juste de l'autre côté. Disons neuf kilomètres. Nous prendrons le chemin des chèvres. Vous, Korda et moi. Nous laisserons tout le matériel ici. Sauf les Sterling. Vous allez comprendre aujourd'hui l'utilité des épreuves d'endurance que vous avez subies dans les Brecon. »

Ils remontèrent jusqu'à leur campement clandestin, Jackson poussant le jeune Argentin devant lui, et Villiers commençant à se débarrasser de son équipement superflu.

« Vous nous suivrez avec le prisonnier, dit-il à Elliot. Ne vous embarrassez pas de tout ça. N'emportez que la radio et votre équipement personnel.

— Très bien.

— Quant au prisonnier, reprit Villiers, je veux qu'il arrive avec vous. Ne me racontez pas qu'il a essayé de fuir et que vous avez été contraint de le descendre. Compris ?

— Ai-je l'air capable d'une chose pareille, mon commandant ? demanda Elliot.

— Oui, répondit Jackson sèchement. Alors ne le faites pas. Je vous accorde deux heures et demie pour nous rejoindre, et je vous laisse choisir une route plus facile à cause de l'Argentin. Cinq minutes de retard et je me ferai des fixe-chaussettes avec vos tripes.

— Parfait, dit Villiers. En route. »

Il s'élança au pas de gymnastique sur la pente.

*

On a écrit que sur cinquante soldats qui se portent volontaires pour une mutation au régiment du Spécial Air Service, un seul passe les épreuves. Le point culminant des procédures de sélection, extrêmement cruelles, est la marche d'endurance à travers les solitudes désolées des Brecon Beacons.

La future recrue doit effectuer une marche forcée d'environ soixante-dix kilomètres à travers le terrain le plus dur de toute la Grande-Bretagne, chargée d'un paquetage de près de quarante kilos et d'un équipement de ceinture pesant six kilos de plus. Il lui faut tenir son fusil de neuf kilos à la main, car aucune arme du S.A.S. n'a de bretelle, pour être utilisable à tout instant.

Tout en grim pant dans le brouillard, Villiers se rappela le calvaire de sa propre sélection, lors de son premier engagement. Jackson arriva à sa hauteur.

« Exactement comme ces foutues Brecon. Dès qu'il se met à pleuvoir on se sent chez soi, hein ? Pourquoi cette hâte ? S'ils ont envoyé un camion chercher d'autre matériel, ils doivent prendre tout leur temps, non ?

— Un mauvais pressentiment, répondit Villiers. Au creux de l'estomac. Vous me connaissez. Mes intuitions ne me trompent jamais.

— Assez parlé », répondit Jackson.

Il se retourna pour appeler Korda qui traînait à une vingtaine de mètres.

« Allez, espèce de tire-au-cul ! Accélère ! »

*

Au lieu de monter vers la crête en diagonale, Villiers grimpa tout droit, et les autres le suivirent. La pente devint de plus en plus abrupte, puis presque verticale, avec de grosses touffes d'herbe gelée jaillissant du rocher nu.

Lorsqu'ils parvinrent au pied d'un cône d'éboulis, Villiers s'arrêta et se tourna vers ses deux compagnons :

« Ça se passe bien ?

— Non. Dégueulasse, dit Jackson.

— Ce que j'aurai fait pour la gloire de l'Angleterre ! haleta Korda. Ma vieille mère en sera très fière...

— Tu n'as jamais eu de mère ! » lui lança Jackson.

Lorsqu'ils repartirent il se remit à pleuvoir.

« Faites gaffe, leur dit Villiers. Le terrain devient traître. »

Il enfonça la Sterling dans le blouson de sa tenue léopard et remonta la fermeture Éclair. Peu pratique, mais cela lui libérait la main gauche. Un peu plus tard, lorsqu'il se hissa sur un gros rocher celui-ci se décrocha. Villiers se jeta de côté aussitôt en criant un avertissement. Le rocher dévala la pente à grand bruit puis disparut dans le brouillard.

« Ça va ?

— De justesse », cria Jackson.

Villiers se remit à grimper et quelques minutes plus tard se trouva sur le bord d'un vaste plateau. Jackson et Korda le rejoignirent.

« Et maintenant ? » demanda Jackson.

Villiers tendit le bras vers un grand mur rocheux qui s'élevait en face d'eux, de l'autre côté du plateau, couronné de brume. D'immenses fissures dessinaient sur la paroi de gros doigts noirs. Villiers traversa le plateau entre les rochers au pas de gymnastique. Lorsqu'ils arrivèrent

au pied du mur, ils s'aperçurent qu'en réalité il n'était pas vertical mais formé de vastes plaques en dévers.

« Juste Ciel ! dit Korda en levant les yeux vers la montagne en surplomb.

— Le Ciel aidera ceux qui s'aident, répondit Jackson. Alors aide-toi un peu. »

Villiers s'élança en tête. Il montait très vite en se concentrant sur le rocher devant lui, sans jamais regarder en arrière, car son secret le mieux gardé depuis des années était sa tendance au vertige. Si le bureau de sélection l'avait appris, jamais Villiers n'aurait servi dans le 22^e S.A.S., c'était certain.

Au bout d'un moment il s'arrêta, s'arc-bouta à la paroi et parut flotter dans le vide, comme si la main d'un géant l'attirait vers le bas.

« Ça va, commandant ? » lui lança Jackson.

Cela rompit le maléfice. Villiers hocha la tête et se remit à grimper, oubliant la douleur de ses membres, le vent glacé, ses mains engourdis ; il se hissa enfin au-dessus de la dernière plaque et se trouva sur une large corniche. Au-dessus de lui, le mur de rocher s'élevait encore sur une trentaine de mètres mais pas davantage. Et au-delà, il n'y avait que le ciel gris.

Il attendit que les autres le rejoignent, deux minutes plus tard.

« Seigneur ! Ce n'est pas encore fini ? » dit Jackson.

Villiers montra une cheminée noire qui s'élevait à la verticale dans la masse rocheuse.

« Elle a l'air redoutable, mais ce sera la partie la plus facile de l'ascension.

— Je vous crois sur parole... », assura Jackson qui n'en pensait rien.

Villiers se hissa dans le trou sombre puis se retourna et, selon une technique bien connue des alpinistes, cala son dos contre une paroi et ses pieds contre l'autre. Il monta ainsi en se reposant tous les cinq ou six mètres, le corps bien arc-bouté.

Il s'aperçut bientôt que les prises étaient bonnes et nombreuses. L'ascension serait rapide. Dix minutes plus tard, il était à plat ventre sur la crête. Le vent coupait comme un couteau, et à cette altitude la pluie s'était transformée en grésil. Il se releva, remit ses gants et sautilla sur place pour se réchauffer les pieds. Jackson le rejoignit bientôt, puis Korda. Ils avaient l'air épuisés, ils grelottaient et leurs passe-montagnes étaient couverts de givre.

La montagne dévalait en pente douce vers la mer, dissimulée pour l'instant dans une brume grise et des nuages bas. Soudain, le vent

déchira la nappe de vapeurs et pendant un bref instant, ils aperçurent l'Atlantique, et, à leurs pieds, la baie minuscule avec le doigt blanc du vieux phare dressé à l'entrée de la passe.

« La voilà : l'anse du Taureau », dit Villiers tandis que le rideau de nuées se refermait.

Il sortit la Sterling de son blouson, la prit à deux mains devant sa poitrine et se mit à courir vers la côte.

*

Le capitaine Carlos Lopez déroula avec soin le fil qu'il venait de fixer à la charge placée au deuxième étage, puis s'arrêta pour allumer une cigarette. Les cinq étages du phare étaient équipés. Restait le niveau du sol. Tout avait avancé plus vite qu'il ne l'avait escompté et il sifflotait joyeusement en descendant l'escalier tandis que le fil se déroulait derrière lui.

Au rez-de-chaussée, il tira le fil jusqu'au centre du bâtiment, où se trouvait une grosse boîte cylindrique bleue. Il en ôta le couvercle avec précaution. À l'intérieur, plusieurs bornes de dérivation et deux boutons, l'un jaune, l'autre rouge. Avec une minutie extrême, il brancha tous les fils, se recula d'un air satisfait, puis appuya doucement sur le bouton jaune.

Il leva les yeux et sourit.

« Dans une heure, bébé, le gros boum. »

Il entendit, tout près, le crépitement d'armes légères. À peine eut-il le temps de se retourner que le première classe Olivera apparut sur le seuil du phare.

« Des soldats anglais ! Venant de la montagne !

— Combien ?

— J'en ai compté trois. »

Aucun bruit, puis du sang gicla et Olivera se trouva projeté en avant, le corps agité comme par la danse de Saint-Guy. Il tomba le visage contre terre et sa parka molletonnée commença à se calciner.

Lopez saisit son pistolet mitrailleur Uzi, courut vers la porte, se plaqua au sol et attendit.

*

C'était par pure malchance que Carvallo, le troisième Argentin du détachement, se trouvait à l'abri d'une vieille bergerie, un peu plus haut sur la pente. Le toit de tôle ondulée rouillée le protégeait de la pluie, le temps de fumer une cigarette en écrivant une lettre à sa

petite amie, chez lui à Bahia Blanca.

Il s'étira, se leva, et se dirigea vers l'entrée. À sa stupéfaction totale, il vit les trois hommes du S.A.S. qui s'avançaient sur la piste sans bruit, à l'abri du mur de pierres sèches.

Ils prirent conscience de sa présence au même instant. Carvallo saisit son pistolet mitrailleur et lâcha une rafale sauvage qui partit vers le ciel, car Jackson et Korda avaient tiré ensemble, projetant le corps de l'Argentin dans le hangar à moutons.

« Tout de suite ! cria Villiers. Et vite ! »

Korda s'élança au milieu de la piste, Jackson sur la gauche, Villiers sur la droite. Ils quittèrent l'abri du mur juste à temps pour voir Olivera entrer dans le phare. Sa silhouette s'immobilisa quelques secondes dans l'embrasure de la porte. Villiers et Korda tirèrent, projetant Olivera dans le noir.

Villiers mit un genou à terre pour recharger, mais Korda continua sur son élan, à découvert au milieu de la piste.

« Non ! » lui hurla Villiers.

Lopez tira une longue rafale au juger, sans quitter l'abri du phare, bras tendus dans l'embrasure de la porte. Korda perdit l'équilibre et tomba à la renverse.

Le jeune Anglais demeura immobile sur le sol pendant un instant, puis se retourna à plat ventre et essaya de ramper. Lopez tira de nouveau, dans la même position, et les balles soulevèrent des jets de poussière autour de la tête de Korda.

Jackson courut porter secours à son ami, tout en lâchant une longue rafale qui ratissa le seuil du phare. Puis sa Sterling surchauffée s'enraya, ce qui arrive parfois quand on se sert trop longtemps de l'arme avec le silencieux.

Jackson saisit Korda par les épaules et le tira à l'abri précaire d'un vieil abreuvoir à moutons. Dans le phare, Lopez enclencha un nouveau chargeur dans son Uzi et le vida en plusieurs rafales sur l'auge de bois. L'eau jaillit par une douzaine de trous.

Villiers dévissa le silencieux de sa Sterling puis mit en place un chargeur plein et s'élança au pas de course, droit sur le phare, en vidant tout le chargeur en une seule rafale continue. Quand l'arme cliqueta à vide, il plongea la tête la première dans des fougères trempées et roula sur lui-même en saisissant le Magnum Smith & Wesson qui se trouvait dans la poche de sa jambe droite.

Lopez, entendant la Sterling se vider, tomba dans le panneau. Il jaillit du phare, l'Uzi prêt à faire feu. Villiers le toucha à l'épaule gauche. L'Argentin pivota sous l'impact, l'Uzi vola dans les airs.

Lopez se mit aussitôt à ramper vers le mur. Villiers écarta l'Uzi d'un coup de pied.

« Excellent ! murmura Lopez. Mes félicitations. »

Villiers ouvrit la poche de sa jambe gauche, en sortit un pansement d'urgence et l'ouvrit.

« Tenez, mettez-le sur votre blessure. »

Il se retourna vers l'abreuvoir. Korda était allongé contre l'auge de bois, le visage tordu de douleur tandis que Jackson appliquait un pansement d'urgence sur sa cuisse gauche.

« Il s'en sortira, dit Jackson. Mais il ne le mérite pas. Connard, ajouta-t-il en enfonçant une ampoule auto-injectable de morphine dans le bras de Korda, tu te prenais pour Audie Murphy ou quoi ?

— Qui est-ce ? murmura Korda.

— Peu importe... Toute ma jeunesse. »

Jackson lui offrit une cigarette puis rejoignit Villiers à l'entrée du phare, auprès de Lopez.

« Surveille-le », lui dit Villiers en se glissant dans le bâtiment.

Il repéra aussitôt la boîte cylindrique bleue et les fils qui remontaient dans l'escalier en spirale. Il se retourna.

« Une charge à chaque étage, reliées entre elles ?

— Bien entendu, mon ami. Si vos unités espèrent utiliser ce port naturel, elles vont être déçues. Quand mon petit bébé sautera, le phare tombera juste en travers de la passe. Je connais mon métier.

— Pourquoi avez-vous envoyé le camion chercher des crayons Kaden ?

— Je voulais faire tomber également un petit coin de falaise.

— Une chance que nous soyons arrivés au bon moment, dit Villiers.

— Touchez à cette boîte et vous le verrez. Le minuteur est en marche. »

Lopez regarda sa montre. La douleur tirait ses traits.

« Encore quarante-cinq minutes, mais le système de sécurité déclenche l'explosion dès qu'on touche à quoi que ce soit.

— Ah bon ? dit Villiers en retournant vers Jackson. Traînez-le ici, Harvey. »

Lui-même alla s'accroupir près de la boîte bleue. Jackson aida Lopez à se soulever puis le fit asseoir par terre à l'intérieur. Il continuait d'appuyer le pansement sur sa blessure.

« J'ai déjà vu ce genre d'engin, mais uniquement dans un manuel.

Russe, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Vous avez appuyé sur le bouton jaune qui déclenche le minuteur et, comme vous l'avez dit, cette saloperie est devenue mortelle si j'essaie de débrancher les fils. »

Il prit un paquet de cigarettes dans sa poche et en piqua une au coin de ses lèvres.

« Et ce bouton rouge, si je me souviens bien, coupe le circuit du minuteur.

— Vous savez votre leçon.

— Une fois le minuteur hors circuit, il ne nous reste plus que trois minutes pour filer, et boum. C'est bien ça ? »

Sans attendre la confirmation de Lopez, il appuya sur le bouton rouge.

« Sainte mère de Dieu ! s'écria Lopez.

— Tout dépend de vous, mon vieux, lui dit Villiers. Je suppose que vous savez comment l'arrêter... »

Il se tourna vers Jackson.

« D'un autre côté, sergent-chef, il serait de bonne politique que vous quittiez les lieux. »

Jackson sortit un briquet de sa poche et lui offrit du feu.

« Quand vous étiez subalterne à Caterham, mon commandant, dit-il d'un ton ampoulé, j'ai eu l'occasion de vous botter le cul, au sens figuré, un certain nombre de fois. Je suis prêt à recommencer au sens propre si vous vous entêtez à faire des suggestions pareilles.

— Mon Dieu ! dit Lopez. Ces maudits Anglais ! Tous cinglés. »

Il se tourna vers la boîte bleue et dit à Villiers :

« Très bien. Faites exactement ce que je vais vous dire. »

*

Quand Elliot apparut enfin sur la piste, une heure et demie plus tard, poussant le jeune prisonnier argentin devant lui, Korda et Lopez étaient à l'intérieur, à l'abri de la pluie, et Villiers, après avoir tout débranché étage par étage s'occupait de la dernière charge.

Ce fut Jackson qui se porta à la rencontre d'Elliot.

« Vous êtes en retard.

— J'ai reçu un appel. J'ai dû m'arrêter pour enregistrer un message urgent pour vous et pour le commandant. »

Villiers sortit sur le pas de la porte.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Le quartier général. Ils veulent absolument vous voir. On dirait qu'il y a le feu. »

*

Ce fut la vibration des moteurs qui éveilla Villiers, en sursaut. Il resta allongé un instant sur la couchette, les yeux posés sur la cloison de fer, les sourcils froncés le temps de se souvenir où il était. Puis cela lui revint : *HMS Clarion*, un sous-marin conventionnel, à moteur Diesel électrique et non pas nucléaire. Il était venu les prendre au large de l'anse du Taureau dans l'après-midi.

Jackson, assis sur une chaise dans le coin de la cabine, le regardait.

« Vous parlez en dormant. Vous le saviez ?

— Il ne manquait plus que ça ! Donnez-moi une cigarette.

— Je me demande si vous n'avez pas joué ce jeu-là trop longtemps.

— Nous sommes tous dans ce cas, non ? Pourquoi sommes-nous sur Diesel ?

— Parce que nous avons fait surface. Le commandant Doyle m'a envoyé vous dire d'être prêt à partir dans un quart d'heure. »

Jackson sortit et Villiers s'assit sur le bord de la couchette. Il enfila le blue-jean et le chandail qu'on lui avait donnés, en s'interrogeant de nouveau sur les raisons de toute cette histoire. Personne n'avait voulu ou pu lui dire quoi que ce fût de précis.

« Nos raisons sont des raisons que la raison ne connaît pas », murmura-t-il en enfilant les bottes de caoutchouc du costume.

Il prit un suroît. Sa cigarette avait un goût amer et il l'écrasa dans le cendrier. Il était fatigué – c'était ça, l'ennui. Beaucoup trop fatigué, et tout commençait à devenir brumeux sur les bords. Il avait besoin d'un long, d'un très long repos.

Il sortit de la cabine, traversa la salle des commandes et monta l'échelle de la tour de pilotage vers le pont supérieur. Au-dessus de lui, la calotte noire était piquetée d'étoiles. Il emplît ses poumons d'air salé et se sentit mieux.

Doyle regardait vers la côte, les jumelles de nuit vissées aux yeux. Jackson se tenait à près de lui.

« Tout va bien ? demanda Villiers.

— L'Uruguay vous attend. La Paloma se trouve à quelques milles par bâbord. Nous vous déposons aussi près de Montevideo que

possible. La mer est un peu agitée, mais vous devriez arriver sans encombre. Je suppose que vous avez déjà fait assez souvent ce genre d'opération ?

— De temps à autre. »

Doyle étudia attentivement la côte avec ses jumelles, puis se pencha pour parler brièvement dans son interphone.

Le sous-marin ralentit aussitôt et Doyle se tourna vers Villiers.

« Nous n'irons pas plus loin, je le crains. On apporte votre canot à l'écouille.

— Merci pour la balade », dit Villiers en lui serrant la main.

Il passa par-dessus le bastingage et descendit l'échelle, suivi par Jackson, jusqu'à la coque cylindrique. Le canot était déjà à la mer, maintenu par deux matelots. Jackson y sauta, puis Villiers. Il y avait une grosse houle et l'un des marins glissa sur les plaques d'acier couvertes d'algues.

« Prêts à larguer ? demanda le sous-officier de service.

— Aucune raison de traîner. »

Les matelots lancèrent les amarres de nylon et la houle entraîna aussitôt le canot à l'écart du sous-marin, vers la côte.

Le vent fraîchit et les vagues se couvrirent d'écume blanche. Quand Villiers saisit son aviron, de l'eau embarqua du côté où il s'était penché. Il rétablit l'équilibre du pneumatique et se mit à ramer.

À travers le rideau d'embruns, la côte parut soudain très proche. Jackson jura entre ses dents : ils embarquaient sans cesse des paquets de mer. Puis une vague les souleva très haut et Villiers aperçut la plage blanche au-delà.

Le ressac se brisait en gerbes d'écume. Ils pivotèrent brusquement et Jackson se jeta par-dessus bord, dans l'eau jusqu'à la taille, pour haler le canot sur la grève.

« La vie n'est-elle pas magnifique ? grogna-t-il tandis que Villiers patageait dans l'eau peu profonde.

— Cessez de ronchonner. Et filons d'ici. »

Ils traînèrent le canot pneumatique jusqu'à la dune la plus proche, où Jackson l'éventra avec son couteau. Ils l'enfouirent dans le sable. Ensuite, ils traversèrent les dunes jusqu'à un grand café de plage, sur la droite, sombre et barricadé.

« On dirait que nous y sommes. »

Il y avait une conduite intérieure noire garée près du mur, du côté de la mer. Quand ils s'avancèrent, la portière s'ouvrit, livrant passage à un homme en anorak.

« Belle nuit pour une promenade, señores », dit-il en espagnol.

Villiers lui répondit la réplique prévue, en anglais :

« Désolé, nous sommes étrangers et nous ne parlons pas la langue. »

L'autre sourit et lui tendit la main.

« Jimmy Nelson. Donc, tout s'est bien passé ?

— Nous sommes trempés jusqu'aux os, c'est tout, répondit Jackson.

— Ne vous en faites pas. Montez. Je vous conduis chez moi. »

Quand il démarra, Villiers lui demanda :

« Pouvez-vous me dire à quoi rime tout ceci ?

— Écoutez, mon vieux, je fais ce qu'on me dit et je ne cherche pas à comprendre. Ordre d'en haut, etc. J'ai des vêtements pour vous et tout ce qu'il vous faut. On m'a indiqué vos mesures exactes. Quelqu'un de très efficace. Et des passeports à votre nom réel – après tout pourquoi pas ? Profession : directeur commercial. L'un et l'autre.

— Et où allons-nous ?

— À Paris. Il y a tout de même eu un petit os. Un seul vol par semaine pour cette belle ville, et malheureusement le vendredi. Mais j'ai tiré quelques sonnettes et vous partirez sur un cargo d'Air France, qui quitte Montevideo dans... »

Il regarda sa montre.

« ... environ trois heures, donc tout s'arrange à merveille. Vous serez à Paris demain soir, si je ne me mélange pas dans les fuseaux.

— Et ensuite ?

— Je ne suis pas dans le secret des dieux, mon vieux. Je suppose que le général Ferguson vous expliquera de vive voix.

— Ferguson ? grogna Villiers. Vous voulez dire qu'il est derrière cette histoire ?

— Exact. Ça ne va pas, mon vieux ?

— Si... Si... Sauf que j'aimerais encore mieux retourner derrière les lignes, aux Falkland », lui répondit Villiers.

X

À l'aéroport Charles-de-Gaulle, le capitaine George Corwin, adossé à un pilier, lisait *Le Monde*. Il faisait déjà nuit dehors, à neuf heures passées. Garcia, qui attendait près du marchand de journaux essayait de paraître à son aise sans y parvenir. Raul Montera arriva enfin à la sortie des douanes. Blue-jean, son vieux blouson de cuir noir de pilote, écharpe autour du cou, grand sac de toile fourre-tout à la main. Corwin le reconnut sur-le-champ d'après la photo fournie par le Groupe IV.

Garcia se précipita à sa rencontre.

« Quel plaisir de vous voir, colonel ! C'est un honneur pour moi. Juan Garcia, à vos ordres.

— C'est moi qui suis à vos ordres, répondit Montera poliment. Mais ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux éviter de m'appeler colonel ?

— Bien entendu. Quelle stupidité de ma part. »

Il essaya de lui prendre son sac de voyage.

« Je peux le porter, lui lança Montera, légèrement agacé.

— Par ici, dit Garcia. Ma voiture attend dehors. Je vous ai retenu un bel appartement à Neuilly. »

Lorsqu'ils sortirent, George Corwin était déjà assis à l'arrière d'une Rover noire. Il posa la main sur l'épaule du chauffeur.

« Ce sont eux, Arthur... La Peugeot verte. Vous avez fait le plein ? »

*

L'appartement était assez agréable, moderne et luxueux mais sans caractère. On aurait pu trouver le même dans n'importe quelle capitale du monde. Son unique avantage était la vue magnifique sur le bois de Boulogne, de l'autre côté de la rue.

« J'espère qu'il vous satisfera pleinement, colonel.

— Il est très bien, dit Montera. Parfait. Après tout, je suppose que je n'y resterai pas très longtemps.

— Le señor Donner et Belov qui représente, lui, les intérêts russes

dans l'opération, aimeraient vous voir demain matin à onze heures, si cela vous convient.

— D'accord. Mais ensuite ?

— Je n'ai aucune idée de ce qui va se passer. Le señor Donner tient à conserver le secret absolu. Peut-être vous donnera-t-il davantage de précisions demain.

— Espérons-le. À demain donc », dit Montera en le raccompagnant à la porte.

Il referma derrière Garcia, revint dans le salon, ouvrit la porte-fenêtre et sortit sur la terrasse. Paris ! Une de ses villes préférées – et cela signifiait peut-être Gabrielle.

L'estomac noué d'impatience, il se dirigea vers les annuaires du téléphone, trouva la liste alphabétique et se mit à la feuilleter rapidement. Aucun espoir. Il y avait toute une page de Legrand mais pas la moindre Gabrielle.

Restait Londres, bien sûr, où elle se trouvait peut-être encore. Le numéro de l'appartement de Kensington était gravé dans son esprit. Et pourquoi pas ? Même s'il ne disait rien, il pourrait au moins entendre sa voix. Il vérifia l'indicatif international de Londres, décrocha et composa le numéro. Il laissa sonner très longtemps avant de raccrocher.

Il y avait du vin et du xérès dans le réfrigérateur de la cuisine ultra-moderne. Il se versa un verre de manzanilla glacée puis ressortit sur la terrasse pour le déguster lentement, en pensant à elle, plus seul qu'il ne l'avait jamais été de toute sa vie.

« Où es-tu Gabrielle ? murmura-t-il. Viens ! Viens ! Donne-moi ta présence... »

Parfois, cela marchait. Au cours des missions au-dessus de la baie de San Carlos, cela lui avait sauvé la vie à plusieurs reprises. Il pensait à elle et sa présence devenait tangible. Pas en ce moment. Ce soir, rien. Il finit son verre, fatigué soudain, rentra et alla se coucher aussitôt.

*

À moins de deux kilomètres de là, avenue Victor-Hugo, Gabrielle était accoudée au garde-fou du balcon de son appartement.

Toute cette affaire était tellement irréaliste ! Comme un rêve où les événements se produisent au ralenti, et où l'on se sent observateur plutôt que participant. Raul se trouvait quelque part dans la nuit de Paris, car Corwin avait prévenu Gabrielle par téléphone qu'on attendait l'Argentin ce soir-là.

Le téléphone sonna dans la chambre derrière elle, et elle courut décrocher.

« Il est arrivé, dit Corwin. Je l'ai suivi jusqu'à un immeuble résidentiel de Neuilly. Un pourboire judicieux m'a permis d'obtenir le numéro de l'appartement. Voici l'adresse. »

Elle l'inscrivit.

« Que suis-je censée faire ? Monter l'escalier et frapper à la porte ?

— Je ne crois pas que ce serait une bonne idée, répondit Corwin. Attendons l'arrivée du commandant Villiers pour prendre les décisions, voulez-vous ? Il sera là demain. »

Il raccrocha. Gabrielle demeura immobile devant l'adresse, qu'elle fixa dans sa mémoire, puis elle déchira la feuille de papier et alla la jeter dans le vide-ordures de la cuisine.

« Et les mensonges vont commencer ! murmura-t-elle. Les tromperies et les trahisons... »

Elle retourna à pas lents dans le salon.

*

L'adresse que Belov avait remise à Donner était celle d'une petite rue, à l'arrière d'une boîte de nuit de la butte Montmartre non loin du Sacré-Cœur.

Le patron de la boîte, un nommé Gaston Roux, portait des lunettes d'écaille et un complet gris de très bonne coupe, quoique très classique. Il avait l'air d'un avocat, d'un expert-comptable, ou même d'un homme d'affaires prospère – ce qui était le cas, sauf que ses affaires étaient criminelles. N'importe quoi, de la drogue à la prostitution. Même le « milieu » le jugeait cruel. Il était de petite taille.

« Des gros bras. J'ai besoin de muscles..., lui dit Donner en prenant une gorgée de l'excellent cognac de Roux. Mon contact m'a dit que vous pourriez me fournir des hommes.

— J'ai une certaine réputation, monsieur, c'est exact, lui répondit Roux. Combien vous en faudrait-il ?

— Huit.

— Et notre ami commun m'a signalé que vous préféreriez d'anciens soldats, avec parmi eux un opérateur radio qualifié...

— C'est juste.

— L'opération sera donc très importante... Pouvez-vous me fournir davantage d'éléments ?

— Je regrette... »

Roux insista :

« Sans doute faut-il prévoir quelques coups de feu ?

— Oui, c'est la raison pour laquelle j'ai offert vingt-cinq mille francs par bonhomme. »

Roux hocha la tête.

« Vous en aurez besoin pendant combien de temps ?

— Pendant deux ou trois jours, ils resteront planqués à la campagne et recevront leurs instructions sur ce que l'on attend d'eux. L'opération elle-même ne devrait pas prendre, en tout, plus de trois ou quatre heures. »

Roux respira à fond.

« Très bien. Mes conditions seront les suivantes : cent mille francs pour mes services d'intermédiaire, et je vous garantirai, pour trente mille francs chacun, huit hommes qui tireront sur leur grand-mère si vous leur en donnez l'ordre.

— Je savais que je frappais à la bonne porte. »

Donner fit claquer ses doigts en direction de Stavrou, debout près de la porte, et le Turc s'avança, posa une valise bleu marine sur la table et l'ouvrit. Elle était pleine de billets de banque.

Donner se mit à lancer les liasses l'une après l'autre sur la table.

« Deux cent quarante mille pour eux, cent mille pour vous. Disons, trois cent cinquante. Je préfère les chiffres ronds.

— D'avance ? s'étonna Roux. Toute la somme ?

— Pourquoi pas ? Disons que c'est un acte de foi de ma part. »

Roux sourit, révélant plusieurs couronnes d'or scintillantes.

« Monsieur, vous me plaisez. Vous me plaisez beaucoup. Escomptant une conclusion satisfaisante de notre transaction j'ai déjà réuni un certain nombre de candidats valables. Vous pourrez choisir. Si vous voulez bien m'accompagner, nous réglerons cette affaire sur-le-champ. »

*

L'enseigne au-dessus de la porte du magasin, à deux rues de la boîte de nuit, annonçait :

ROUX ET FILS,
POMPES FUNÈBRES GÉNÉRALES

« Une affaire légale, précisa Roux en ouvrant la porte. Je l'ai lancée pour donner un vernis de respectabilité à certaines de mes entreprises, mais mon fils unique, Paul, l'a vraiment prise au sérieux.

— Ma foi, chacun son goût », répondit Donner.

Roux le précéda le long d'un corridor sombre desservant des chapelles ardentes. Il y avait des cercueils dans plusieurs d'entre elles et il régnait partout une odeur lourde, écœurante, de fleurs et d'encens.

Un murmure de voix assourdies venait de la porte fermée au fond du couloir. Roux l'ouvrit et entra, suivi de Donner, dans un vaste garage contenant trois corbillards et deux camions. Une bonne douzaine d'hommes attendaient. Quatre jouaient aux cartes par terre, les autres allaient et venaient en fumant ou en discutant.

Donner n'avait pas vu depuis fort longtemps une bande de brutes de cette espèce, la plupart des vieux chevaux de retour, semblait-il, âgés de quarante ans et plus.

Roux se tourna vers son client.

« Si vous voulez bien attendre quelques minutes dans la cour, j'aimerais leur expliquer moi-même la situation, dit-il avec un sourire contraint. Je tiens à ce que les hommes que j'engage comprennent bien mes conditions. Un lien spécial entre eux et moi. Vous me suivez ?

— Bien entendu », répondit Donner d'un ton léger.

Stavrou et lui sortirent dans l'arrière-cour par une petite porte pourvue d'un judas. Donner prit une cigarette et le Turc lui offrit du feu.

« Vous croyez pouvoir les tenir en main ? Ils ont l'air coriace.

— Pas trop quand on y regarde de près, répondit Stavrou.

— Nous verrons. »

Roux ouvrit la porte.

« Entrez, messieurs. »

Les hommes s'étaient mis en rang et Donner les passa en revue.

« Je leur ai expliqué la situation. Tous les hommes mes présents acceptent d'y participer. Voici l'opérateur radio, dit-il en montrant un homme qui se tenait à l'écart. Pour le reste, à vous de choisir. »

Donner sélectionna simplement les huit hommes qui lui parurent le plus agressifs. Il indiqua son choix d'une claque légère sur la poitrine de l'homme, et quand il arriva au bout de la rangée, un grand rouquin au nez cassé, qui n'avait pas été choisi, cria « Merde ! » et cracha sur le soulier gauche de Donner.

Donner le gifla en plein visage. Le rouquin recula, surpris, puis poussa un cri de rage et s'élança pour tuer. Stavrou s'interposa. Saisissant le bras droit de l'homme, il le tordit brusquement vers le haut, en arrière. Les muscles se déchirèrent et le rouquin hurla. Sans lâcher sa prise douloureuse, Stavrou le projeta la tête la première contre une pile de caisses, dans un coin du garage. L'homme tomba sur les genoux, le visage en sang.

« Quelqu'un a-t-il envie de revenir sur sa décision ? demanda Donner. Je vous préviens, c'est mon ami, ici présent, qui prendra le commandement », ajouta-t-il avec un signe de tête en direction de Stavrou.

Personne ne bougea. Personne ne dit mot.

Roux poussa un profond soupir et offrit une cigarette à Donner.

« Quelle chose affreuse la puissance corruptrice de l'argent... Vous ne pensez pas, monsieur ? »

*

Ferguson s'était couché très tôt, non pour dormir mais pour travailler sur d'autres dossiers dans le confort de son lit. Il venait de décider que la journée était terminée quand le téléphone sonna. C'était Harry Fox.

« Je viens de recevoir des nouvelles de George Corwin à Paris, mon général. Raul Montera est arrivé comme prévu. Garcia l'attendait à l'aéroport et l'a accompagné à un appartement résidentiel de Neuilly, du côté du bois de Boulogne. Il a communiqué l'adresse à Gabrielle.

— Bien.

— Je suis toujours inquiet à son sujet, général. Nous lui avons demandé beaucoup.

— Je sais. Mais je la crois à la hauteur de cette mission.

— Mais enfin, mon général, vous lui demandez en réalité de se détruire elle-même pour atteindre vos objectifs.

— Peut-être. D'un autre côté, combien d'hommes sont-ils déjà morts dans l'Atlantique Sud, Harry ? Et je ne songe pas qu'à notre camp... Songez aux pertes énormes quand le *Belgrano* a coulé. Nous devons absolument faire cesser ce carnage, ne croyez-vous pas ?

— C'est évident, général, mais... »

Fox paraissait préoccupé.

« Quand Tony arrivera-t-il ?

— Demain soir vers cinq heures, heure française.

— Vous prendrez l'avion demain dans l'après-midi, Harry. Vous le rencontrerez avec Corwin. Il faut que vous lui exposiez l'affaire jusque dans ses moindres détails.

— Cela ne lui plaira pas, mon général. Surtout le rôle de Gabrielle.

— Vous voudriez me faire croire qu'il est encore amoureux d'elle ?

— Ce n'est pas si simple, répondit Fox. Ils sont restés mariés pendant cinq ans. D'accord, il y a eu sans doute beaucoup de mauvais moments, mais on ne peut pas jeter des relations de ce genre par la fenêtre et les oublier. Gabrielle compte beaucoup pour lui. Au risque de paraître démodé, je dirai qu'il se sent encore responsable d'elle.

— Tant mieux. Dans ce cas, il veillera à ce qu'il ne lui arrive aucun mal. Vous rentrerez demain soir, Harry. J'y tiens.

— Très bien, mon général.

— Rien d'autre avant que j'éteigne la lumière ?

— Nos amis français, mon général ? N'est-ce pas le moment de les mettre au courant ?

— Il n'en est pas question. En tout cas pas pour l'instant. Nous ne connaissons pas encore les intentions de Donner. Si les Français l'arrêtent maintenant, un bon avocat le remettra en liberté en moins d'une heure.

— Vous devriez tout de même parler à Pierre Guyon, mon général.

— Je vais y réfléchir, Harry. Allez vous coucher. »

Ferguson raccrocha, s'assit contre les oreillers et fit exactement ce qu'il avait promis à Fox : il réfléchit au problème.

Le S.D.E.C.E., Service de documentation extérieure et de contre-espionnage, se compose de cinq sections et de nombreux bureaux. La section la plus intéressante est sans doute la Section V, connue sous le nom de Service Action – c'est le groupe responsable de la destruction de l'O.A.S. Le colonel Pierre Guyon, à la tête de cette section, était non seulement l'homologue français de Ferguson, mais l'un de ses plus vieux amis.

Ferguson décrocha, composa l'indicatif international de la France, hésita un instant puis raccrocha. Il prenait sans doute un risque énorme, et toute sa carrière était en jeu. Mais son instinct, résultat d'années d'expérience dans le monde des renseignements, lui disait de laisser les choses ainsi – et il se fiait toujours à son instinct. Il éteignit la lampe, se tourna sur le côté et s'endormit aussitôt.

tension et la fatigue des semaines précédentes l'avaient terrassé. Il ne se leva pas avant dix heures. Depuis des années, il avait l'habitude de faire un peu de jogging chaque matin. C'était pour lui une règle absolue, à laquelle il avait dû renoncer à regret pendant les opérations, à Rio Gallegos.

Il dit bonjour à Gabrielle – c'était devenu un rituel – et se dirigea vers la fenêtre. Il tira les rideaux. Il pleuvait fort et le bois de Boulogne était enseveli sous la brume. Il se sentit radieux soudain. La veille au soir, il était si fatigué qu'il n'avait pas vidé son sac de voyage. Il le fit, en sortit son vieux survêtement noir et des sandales, prit un verre de jus d'orange dans le réfrigérateur, puis sortit.

Il aimait la pluie ; elle lui donnait un sentiment de sécurité, comme s'il se trouvait plongé dans un monde clos n'appartenant qu'à lui. Il courut sur les allées du Bois, trempé jusqu'aux os et ravi de l'être. Il n'était pas seul. Il rencontra un certain nombre d'amoureux de la pluie, certains en train de courir comme lui, d'autres promenant leur chien, et même un ou deux cavaliers...

George Corwin, caché à l'arrière d'une fourgonnette de laitier garée sur l'avenue, regarda Montera s'avancer rapidement, venant de la cascade. Il s'arrêta à quelques mètres et se mit à souffler. Corwin en profita pour prendre plusieurs photos de lui avec un appareil spécial, par un trou minuscule percé dans la paroi du fourgon.

Quand Montera traversa la rue, une Mercedes noire s'arrêta le long du trottoir, à la hauteur de l'appartement. Garcia en descendit, suivi de Donner, puis de Belov.

« Mes yeux ne me trompent-ils pas ? murmura Corwin à lui-même. Ce cher vieux Nikolai en personne ! »

L'appareil fonctionna à plusieurs reprises avant que les trois hommes tournent le dos pour entrer dans l'immeuble.

Stavrou descendit de la voiture pour régler les essuie-glaces et Corwin le photographia lui aussi, pour faire bonne mesure.

« Du sale travail en perspective, on dirait », murmura Corwin.

Stavrou se remit au volant et Corwin allongea les jambes, alluma une cigarette et attendit.

*

Donner déplut souverainement à Raul Montera. Il y avait dans cet homme une sorte de méchanceté qui le hérissa. En revanche, l'Argentin trouva Belov assez à son goût. Un homme raisonnable qui travaillait pour sa patrie, ce qui était bien normal, après tout, quoique Montera n'eût jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour la cause

communiste.

Il apporta un plateau de la cuisine et le posa.

« Du café, messieurs ? »

— Vous n'allez pas vous joindre à nous, colonel ? demanda Donner.

— Je n'y touche jamais. Mauvais pour les nerfs. »

Montera retourna à la cuisine et revint avec une tasse de porcelaine à la main.

« Thé », dit-il.

Donner éclata d'un rire acide : visiblement l'antipathie était réciproque.

« Plutôt inhabituel pour un Sud-Américain, non ? »

— Oh ! nous réservons parfois des surprises, lui dit Montera. La marine anglaise peut vous le confirmer.

— Je suis d'accord avec vous, colonel, dit Belov d'un ton d'apaisement. En Russie, le thé nous a permis de survivre pendant des années. »

Garcia prit la parole.

« Peut-être pourrions-nous en venir aux affaires. Le señor Donner est-il prêt à nous exposer son opération en détail ? »

— Bien entendu, répliqua Donner. Je n'attendais que l'arrivée du colonel Montera. Toute l'affaire, avec un peu de chance, devrait être enveloppée dans les quarante-huit heures qui viennent, ce qui est excellent, parce que si j'en crois les journaux de ce matin, les troupes anglaises de San Carlos se préparent à passer à l'action. »

Montera alluma une cigarette.

« Qu'avez-vous organisé au juste ? »

Donner s'était aperçu depuis longtemps qu'une base d'authenticité rendait beaucoup plus crédible n'importe quel mensonge.

« Comme vous le savez, les Libyens possèdent une réserve importante d'Exocet, mais à la suite des pressions exercées par le reste du monde arabe, le colonel Kadhafi a refusé d'en livrer à la République Argentine comme il en avait l'intention – en tout cas, pas de manière officielle. Mais il existe toujours un moyen de tourner les difficultés dans cette vie, ne pensez-vous pas ? »

— Ensuite ? demanda Montera.

— J'ai loué une maison en Vendée, près de la côte et non loin d'un vieil aérodrome datant de la guerre. Un endroit nommé Lancy. Désaffecté en ce moment, mais les pistes sont encore parfaitement utilisables. Dans deux jours, peut-être trois, un avion de transport

Hercules venant d'Italie pour un vol à destination de l'Irlande se posera à Lancy, discrètement bien entendu. Il y aura dix missiles Exocet du dernier modèle à son bord.

— Nom de Dieu ! s'écria Garcia.

— Le colonel Montera vérifiera la livraison. S'il en est satisfait, il téléphonera au señor Garcia, ici à Paris, pour que celui-ci mette immédiatement à ma disposition, à Genève, trois millions de livres sterling en lingots d'or, selon les indications que je lui fournirai.

— Je vous félicite, señor, dit Montera doucement. C'est vraiment une manière très efficace de faire la guerre.

— Je n'en ai jamais douté, dit Donner. À propos, je suppose que vous aurez envie de décoller avec l'Hercules lorsqu'il partira non en Irlande mais vers Dakar, au Sénégal. Les contrôleurs de l'aéroport de N'gor se montrent très coulants dès qu'on se met à parler affaires. L'Hercules refera le plein, traversera jusqu'à Rio de Janeiro où il pourra se réapprovisionner avant la dernière étape de son voyage – la base aérienne de votre choix en République Argentine. »

Après un instant de silence, Garcia murmura :

« Magnifique.

— Et vous, colonel ? demanda Donner en fixant Montera. Vous êtes du même avis ?

— Je suis un soldat de métier, répondit Montera. Je n'ai pas d'opinion. Je fais simplement ce qu'on me dit. Quand voulez-vous que je me présente là-bas ?

— Après-demain. Nous nous y rendrons avec un avion privé. D'ici là, amusez-vous. Profitez de Paris. Vous l'avez bien mérité après vos exploits dans l'Atlantique Sud. »

Il se leva. Montera le raccompagna jusqu'à la porte.

« Je reprendrai contact », lui dit Donner en sortant.

Il s'éloigna dans le couloir avec le Russe, mais Garcia s'attarda un instant.

« Qu'en pensez-vous ?

— Il ne me plaît pas, répondit Montera. Mais je ne suis pas venu ici pour me faire des amis.

— À bientôt. S'il se produit quoi que ce soit de nouveau, je vous téléphone. Sinon, colonel, faites donc ce que le señor Donner vous suggère : amusez-vous. »

Boulogne à midi. La pluie avait cessé et il y avait pas mal de monde. Après une mauvaise nuit, elle était restée au lit presque jusqu'à midi et n'avait pas encore repris le dessus. Elle se sentait fatiguée et morose, malade de peur à la perspective de ce qui l'attendait.

Dès que la pluie se remit à tomber, Corwin se glissa à l'abri d'un grand chêne. Il aperçut Gabrielle au petit trot sur l'allée venant de la cascade, la même qu'avait prise Montera le matin. La promenade avait fait monter des couleurs à ses joues, et elle avait une allure splendide.

Elle arrêta sa monture en apercevant Corwin au milieu de l'allée.

« Oh ! c'est vous ! »

Elle descendit de selle et Corwin lui remit plusieurs des photos qu'il avait prises dans la matinée.

« Jetez un coup d'œil. Je tiens le cheval. »

Gabrielle étudia la première.

« Le petit bonhomme est Juan Garcia. Le grand est Donner, l'autre Belov, l'agent du K.G.B. Vous connaissez déjà Montera, bien sûr. »

Elle regarda le visage aimé et son estomac se noua. Elle passa aussitôt au cliché suivant.

« Yanni Stavrou. Le garde du corps de Donner. Un sacré paroissien. »

Elle en vint enfin aux photos que Corwin avait prises pendant que Montera courait dans le Bois. Il y en avait une, en particulier, où il se trouvait au maximum de son effort ; tous ses traits exprimaient la joie pure de courir. Oui, un visage limpide sans aucune souffrance, et elle éprouva une telle bouffée d'amour pour lui que la sensation était presque insupportable.

Elle rendit les photos à Corwin et lui prit les rênes.

« Vous allez bien ? murmura-t-il.

— Pourquoi cette question ? Quand Tony arrive-t-il ?

— Vers cinq heures ce soir. Harry Fox sera ici avant. Le général veut qu'il expose l'ensemble de l'affaire à votre mari avant que celui-ci vous rencontre.

— Ce n'est pas mon mari, monsieur Corwin, répondit Gabrielle en remontant en selle. Une erreur très élémentaire de votre part. Les gens qui pratiquent notre sport ne peuvent pas se permettre d'erreurs, même insignifiantes. »

Elle avait raison, bien entendu, et Corwin le savait. Étrange qu'il n'éprouve ni regret ni colère en la regardant s'éloigner au petit galop.

Corwin, Jackson et Tony Villiers montèrent dans l'ascenseur de l'immeuble résidentiel de l'avenue Victor-Hugo, et Corwin appuya sur le bouton du dixième étage.

« C'est un appartement meublé assez agréable, mais j'ai dû le louer pour un mois. C'est le minimum...

— Je suis sûr que le Service en a les moyens, dit Villiers.

— Bien entendu. Je l'ai choisi parce que Gabrielle habite quelques immeubles plus loin. Très pratique. »

Les efforts qu'il fit pour sourire ne triomphèrent pas de l'hostilité implacable de Villiers.

« Je sais où se trouve son appartement, cela ne vous avait pas traversé l'esprit ? »

Sa propre colère le surprit ; après tout ce n'était qu'une question secondaire. Mais il était fatigué, malheureusement beaucoup trop fatigué. Et puis plein de rage impuissante et même parfois de haine lorsqu'il songeait à Charles Ferguson.

L'ascenseur s'immobilisa et ils sortirent. Corwin les précéda dans le corridor, prit une clef et ouvrit la porte. Il tendit la clef à Villiers.

« Elle est à vous. »

Il entra, Villiers et Jackson le suivirent. L'appartement n'était pas grand, mais propre et fonctionnel, l'équivalent d'une bonne suite dans un hôtel moderne.

Harry Fox, assis près de la fenêtre, lisait le journal. Villiers le regarda.

« Des nouvelles intéressantes ? »

— Pas vraiment, répondit Fox en baissant le journal. On s'attend à une attaque à partir de San Carlos d'un instant à l'autre. »

Villiers lança son sac sur le lit.

« Eh bien, Harry, de quoi s'agit-il ? La dernière fois que j'ai vu Ferguson, je lui ai dit de ne plus toucher à Gabrielle. À quoi joue-t-il ? »

— Ça ne va pas vous plaire, Tony. »

Villiers se tourna vers Jackson.

« Allez nous chercher un verre, Harvey, je sens que je vais en avoir besoin... Je vous écoute, Harry », lança-t-il à Fox.

*

À *Maison Blanche*, Maurice Gaubert, le vieux Gitan, et son fils Paul étaient en train de poser des collets à lapin dans les bois dominant le manoir lorsqu'un camion pénétra dans la cour des écuries et s'arrêta dans un grand bruit de freins. Sous les yeux des Gaubert, il en

débarqua un certain nombre d'hommes, puis deux d'entre eux, restés derrière les bâches, commencèrent à faire passer aux autres diverses caisses de matériel. Stavrou descendit de la cabine et ouvrit la porte principale des écuries.

« C'est l'homme de M. Donner, dit Paul Gaubert. Celui qui a un nom drôle.

— C'est bien la seule chose qu'il ait, répondit son père. Stavrou... »

Il rangea ses collets et mit son fusil à la bretelle.

« Descendons voir de quoi il s'agit. »

Stavrou ressortait des écuries lorsqu'ils arrivèrent dans la cour. Il alluma une cigarette, s'adossa au camion et les attendit.

« Bonjour, monsieur, lança Maurice Gaubert. Vous êtes plus nombreux cette fois ?

— Comme vous dites...

— Et M. Donner ? Il est avec vous ?

— Sans doute demain. »

Sous le regard sévère de Stavrou, Paul Gaubert avait du mal à tenir en place.

« Voulez-vous que nous fassions quelque chose, monsieur ? » demanda son père.

Stavrou prit deux billets de cent francs dans son portefeuille et les lui tendit.

« Ouvrez l'œil s'il vient des inconnus, dit-il. Vous me comprenez ?

— Parfaitement, monsieur, se hâta de répondre le Gitan en escamotant l'argent. Vos affaires ne regardent personne, pas vrai ? S'il se passe quoi que ce soit d'inhabituel, je vous préviendrai. »

Stavrou les suivit des yeux puis rentra dans les écuries où ses hommes faisaient le tri du matériel qu'ils avaient déchargé du camion.

« Rassemblement ! cria-t-il. Et que ça saute ! »

Ils coururent pour obéir à son ordre. Un instant plus tard, ils étaient en rang par deux, au garde-à-vous. Il les passa en revue.

« À partir de maintenant, vous êtes de nouveau dans l'armée. Et plus tôt vous vous y ferez, mieux ça vaudra. »

*

Corwin avait loué une Citroën sans chauffeur, et lorsqu'elle s'arrêta ce soir-là devant l'appartement de Gabrielle, avenue Victor-Hugo, Jackson se trouvait au volant, Harry Fox et Villiers à l'arrière.

« Je n'ai rien à ajouter, dit Fox. Vous savez maintenant exactement où en est l'affaire.

— On dirait..., grogna Villiers.

— Autre chose. Ce professeur Bernard dont je vous ai parlé... On continue de lui téléphoner de Buenos Aires pour des renseignements techniques sur les Exocet qu'il leur reste. Sans doute plus beaucoup. Nos hommes à Buenos Aires ont encore enregistré deux coups de fil la nuit dernière.

— C'est vraiment infect, dit Villiers.

— Oui. Le général Ferguson estime que ça ne doit plus durer. En l'occurrence, il aimerait que vous vous occupiez de la question, pendant que vous êtes ici.

— D'accord, répondit Villiers sans la moindre émotion.

— Très bien... Si le sergent-chef avait l'amabilité de me conduire à Roissy, je pourrais encore sauter dans un avion pour Londres. »

Villiers hocha la tête.

« Occupez-vous du capitaine Fox, Harvey. Et inutile de venir me chercher ici. Je rentrerai à pied. À plus tard. »

Il descendit. À peine avait-il fait deux pas que Fox entrouvrit la portière.

« Tony ? »

Villiers se retourna.

« Quoi encore ? »

— Tout doux avec elle. »

Villiers le fixa, le visage impassible, les poings dans les poches, puis se retourna sans un mot et partit à grands pas vers l'entrée de l'immeuble.

*

« Tu as l'air en pleine forme », dit-il.

Elle attendait debout près de la cheminée, un feu artificiel de bûches à gaz égayait l'âtre. Elle était en pantalon et blouson de soie noire, pieds nus, cheveux tirés en arrière.

« Toi aussi. Comment était-ce, là-bas ? »

— Un peu comme les Highlands d'Écosse par un jour pourri. s'écria-t-il avec un rire amer. En ce qui me concerne, les Argentins peuvent tout garder. Falkland-Nord a très peu d'attraits. Je préfère encore Armagh ou Oman n'importe quel jour de la semaine.

— Alors à quoi rime tout ça ? demanda-t-elle. À quoi jouons-nous,

Tony ? »

Soudain, une sorte d'intimité se rétablit entre eux, une chaleur. Non pas de l'amour, en tout cas au sens strict de ce mot, mais quelque chose de fort existait entre eux – et continuerait d'exister, elle le savait, jusqu'au jour de sa mort.

« Le grand jeu, ma chérie, lui répondit Villiers en se dirigeant vers la desserte pour se servir un cognac. Oui, il s'agit bien d'un jeu à tous les niveaux depuis le Premier Ministre, Galtieri et Reagan, jusqu'en bas de l'échelle.

— Et toi, Tony, quel jeu as-tu joué pendant toutes ces années ? Le jeu du désir de mort ? »

Il esquaissa un sourire.

« Que Dieu me pardonne, Gabrielle, mais ne crois-tu pas que j'ai cherché une réponse à cette question plus de mille fois ? »

Elle fronça les sourcils, comme si elle essayait de mettre de l'ordre dans ses propres pensées, puis elle s'assit.

« Vois-tu, Tony, en fin de compte, est-ce nous qui menons le jeu ou bien le jeu qui nous mène ? Pouvons-nous cesser de jouer si nous en avons envie, ou bien tout restera-t-il inévitablement ainsi ? »

Jamais il ne s'était senti aussi proche d'elle. Il s'assit en lace d'elle, lié de nouveau par leur intimité.

« Montera... Tu es amoureuse de lui, n'est-ce pas ?

— C'est le seul être propre que j'aie jamais rencontré, dit-elle simplement.

— Tu crois que tu pourras aller jusqu'au bout ?

— Je l'espère. Je n'ai vraiment pas le choix, Ferguson y a veillé.

— Un de ces jours, j'ai l'intention de lui passer sur le ventre avec un dix tonnes. »

Elle sourit, et il lui prit la main.

« C'est mieux, dit-il. Maintenant, discutons de la façon dont Montera et toi allez vous rencontrer.

— Comment vas-tu manigancer ça ?

— Simple. Corwin m'a dit qu'il a vu Montera faire du jogging au bois de Boulogne hier matin.

— Et ensuite ?

— Il court très bien, semble-t-il, ce qui tend à prouver qu'il s'entraîne régulièrement. D'ailleurs seuls les mordus sortent comme ça sous la pluie battante. Le genre qui refuse de sauter une journée.

— Et moi ?

— Tu iras te promener à cheval. Laisse-moi t'expliquer. »

Quand il eut terminé, elle ne put s'empêcher de sourire.

« Tu as toujours eu l'imagination fertile, Tony.

— Pour certaines choses, répondit-il en se levant. De toute façon, je garderai un œil sur toi... Ne te donne pas la peine de me raccompagner. »

Il hésita un instant, puis lui prit les deux mains. Elle lui résista, et lorsqu'elle leva les yeux, elle avait un visage tragique.

« Je t'aime, Tony. N'est-ce pas le plus étrange de tout ? Exactement comme ce que j'ai pu lire dans les poèmes et les contes de fées. Le coup de foudre. La possession totale. Je ne peux jamais cesser de penser à lui.

— Je comprends.

— Et maintenant, dit-elle, mes propres actes vont détruire cet amour aussi sûrement qu'un coup de poignard me tuerait, et je n'ai pas le choix... Quelle ironie du sort, non ? » demanda-t-elle, les larmes aux yeux.

Bien entendu, Tony n'avait pas de réponse. Pas la moindre. Uniquement une rage folle. Contre lui-même, contre Ferguson, contre le monde dans lequel ils vivaient. Il l'embrassa doucement sur le front, se retourna et s'en fut sans bruit.

XI

Il pleuvait encore, le lendemain matin, quand Gabrielle fit avancer le cheval vers l'orée du bois et attendit, ainsi que Villiers le lui avait indiqué. Tout était silencieux. Seul le crépitement doux de la pluie sur le feuillage. Le décor avait un caractère irréel et la jeune femme eut de nouveau l'étrange impression d'être un observateur en train de se regarder lui-même, comme dans un rêve.

Puis, très loin sous les arbres du côté de la cascade, apparut une silhouette en survêtement noir. *Raul*. Elle le reconnut instantanément. Elle l'observa pendant quelques secondes, comme Tony le lui avait conseillé, puis elle fit trébucher son cheval.

Elle sentit un mouvement quelque part sur sa droite, et deux hommes sortirent d'un fourré. L'un d'eux, barbu, était engoncé dans un ciré de marin. L'autre, blond, plus jeune, avait les cheveux longs et portait un blue-jean et un blouson de toile rapiécé. Et ils allaient lui faire des ennuis, elle le comprit aussitôt.

Le barbu s'élança en agitant les bras, et le cheval se cabra. Dès qu'il retomba, l'homme saisit les rênes, tandis que le jeune tirait Gabrielle par le bras droit. Elle poussa un cri de frayeur non feinte : ils l'avaient arrachée à la selle.

Et ils la maintenaient solidement. Le barbu lui immobilisa les bras dans le dos et le jeune blond se rapprocha pour lui caresser les seins sous sa veste.

Le cheval s'éloigna au trot.

« Emmenons-la sous les arbres », dit le barbu entre ses dents serrées.

De nouveau, elle cria. Non de peur mais de rage contre tous les hommes qui avaient posé la main sur son corps. Elle se mit à lancer des coups de pied.

*

Quand il entendit le premier cri, Montera s'arrêta et leva les yeux. Il la vit basculer de son cheval. Il ne la reconnut pas, mais c'était une femme en difficulté et il s'élança aussitôt. Ses sandales ne faisaient aucun bruit dans l'herbe trempée.

Elle était à terre. Le barbu essayait de la soulever et l'autre regardait. Montera plongeait, vif comme l'éclair, les mains raidies pour un terrible coup dans les reins. Le jeune voyou hurla et tomba sur les genoux. Au moment où le barbu releva la tête, Montera lui lança un coup de pied en plein visage.

La sandale souple ne fit pas trop de dégâts. L'homme roula sur lui-même, se releva aussitôt et sortit un couteau de sa poche.

Au même instant, Gabrielle se retourna, se releva sur les genoux et Montera la vit. Il se figea, abasourdi, et lui tendit instinctivement les bras.

Elle poussa un cri affolé : le barbu se lançait à l'attaque. Montera écarta la jeune femme et fit un pas de côté pour éviter la charge de l'homme.

Et soudain Raul Montera fut en proie à une rage meurtrière comme il n'en avait jamais connu dans sa vie. Il se campa sur le sol, jambes bien écartées et attendit. L'homme chargea de nouveau, le couteau en avant. Au moment où l'arme se releva, Montera saisit le poignet et tordit le bras de l'homme vers le haut et sur le côté, en le maintenant raide comme une barre d'acier. Le barbu hurla. Du tranchant de la main, Montera le frappa sur la carotide. Il s'écroula.

Le jeune aux cheveux blonds vomissait. Gabrielle, appuyée à un arbre, avait le visage livide et taché de boue.

« Gabrielle. Oh ! mon Dieu ! »

Le nom avait jailli de ses lèvres et aussitôt il éclata de rire et la prit dans ses bras.

« Vous ne faites jamais rien à moitié, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle, encore secouée. »

— Je n'en vois pas la nécessité, répondit-il en la buvant des yeux. Dans ce genre d'affaire, il faut faire les choses à fond ou ne pas s'en mêler. Je vais chercher votre cheval. »

Il était en train de brouter non loin. Il prit les rênes et le ramena.

« Vous voulez monter ? »

— Je ne crois pas. »

Le barbu poussa un gémissement et tenta de s'asseoir. Le jeune s'était relevé et s'adossait à un arbre.

« Que voulez-vous que je fasse de ces brutes ? J'appelle la police ? »

— Non, laissez-les, répondit-elle. Vous leur avez infligé une correction suffisante. »

Ils se dirigèrent vers l'orée du bois.

« C'est stupéfiant. Vraiment renversant. Je suis arrivé hier. Je »

n'avais pas votre adresse à Paris, mais j'ai téléphoné à Londres. Pas de réponse.

— Évidemment. Je suis ici. »

Il fallait maintenant qu'elle ne se trompe pas de réplique.

« Mais que se passe-t-il, Raul ? La guerre continue. Pourquoi n'êtes-vous pas à Buenos Aires ?

— C'est une longue histoire. J'ai un appartement au bout de cette allée, à Neuilly. Et vous ?

— Le mien se trouve avenue Victor-Hugo.

— À deux pas... Chez moi ou chez vous ? » demanda-t-il en souriant.

La joie de Gabrielle était si intense que pendant un instant elle oublia tout le reste.

« Oh ! Raul, c'est si bon de vous revoir ! »

Elle se jeta à son cou et l'embrassa. Il la serra dans ses bras pendant un long moment.

« N'est-ce pas ce que les Anglais appellent *serendipity*, une chose merveilleuse mais totalement imprévue ?

— Oui. L'émerveillement de Sindbâd le Marin en arrivant à l'île fabuleuse de Sérendib. »

Les yeux de Raul pétillèrent et sa bouche esquissa le sourire inimitable qu'elle connaissait si bien.

« À propos des *Mille et une Nuits*, ne rêvez-vous pas d'un bon bain chaud ? »

Elle sourit.

« Ma voiture est aux écuries.

— Alors qu'attendons-nous ? »

Ils s'éloignèrent bras dessus, bras dessous, le cheval en remorque.

*

Dès qu'ils furent hors de vue, Tony Villiers et Harvey Jackson sortirent de leur cachette sous les arbres et s'avancèrent vers les deux agresseurs. Le barbu, debout, se tenait le bras. La douleur décomposait son visage. Le jeune blond s'était remis à vomir.

« Je vous avais dit de l'affoler un peu, sans plus, lança Villiers. Mais vous avez voulu jouer au plus malin. Vous avez bien cherché ce que vous avez récolté. »

Jackson prit une liasse de billets dans son portefeuille et les fourra dans la poche de chemise du barbu.

« Cinq mille francs.

— Ça ne suffit pas, gémit l'homme. Il m'a cassé le bras.

— Manque de pot ! » lui lança Jackson, l'une des rares expressions françaises qu'il connaissait.

Villiers, furieux, le visage sombre, crut revoir le corps de Gabrielle en train de se débattre entre les pattes de ces brutes, et il retourna une partie de sa colère contre lui-même. N'était-il pas le seul responsable ?

« On peut toujours te casser l'autre bras, si tu y tiens », dit-il à l'homme d'une voix sans timbre, menaçante.

Le barbu leva le coude devant son visage.

« Non. Assez ! On file... »

Il se retourna vers le jeune, le prit par l'épaule avec sa main valide et l'entraîna d'un pas chancelant.

« Ces cons d'amateurs ! dit Jackson. On aurait dû s'en douter. »

Mais Villiers s'élançait déjà vers l'orée du bois, très vite, tête baissée.

*

L'appartement de l'avenue Victor-Hugo était vaste et aéré, plafonds hauts et larges baies. L'ameublement, quoique d'une grande simplicité, ne manquait pas de surprendre : des rideaux du vert le plus pâle, doux et reposant, et deux tableaux impressionnistes formant des taches de couleur vive sur les murs blancs.

Montera, assis d'un côté de l'énorme baignoire de marbre vert encastrée dans le sol, attendait. Gabrielle sortit de la cuisine, entièrement nue, avec deux tasses de porcelaine sur un plateau : le thé. Elle en tendit une à Raul puis entra dans la baignoire en face de lui et s'assit.

« À nous, dit-elle en levant sa tasse.

— À nous. »

Et pendant de longues minutes elle put oublier la situation effarante dans laquelle elle se trouvait, pour ne songer qu'à l'instant présent et au fait qu'ils étaient ensemble.

Il se pencha en arrière dans l'eau chaude et but une gorgée de thé.

« N'avons-nous pas fait la même chose dans une autre vie ? »

Elle se rembrunit, puis passa le doigt sur une vilaine cicatrice très récente, longue d'une quinzaine de centimètres, au-dessous de l'épaule droite de Montera.

« Que vous est-il arrivé ?

— Un éclat d'obus. J'ai eu de la chance ce jour-là. »

De nouveau, elle dut feindre l'ignorance.

« Vous voulez dire que vous avez piloté ? Vous avez volé en mission au-dessus des Falkland ? »

— Des Malvinas, corrigea-t-il en souriant. Ne l'oubliez jamais. Mais c'est vrai, j'ai piloté un chasseur bombardier Skyhawk qui s'appelait *Gabrielle*. Et que l'on a pu voir en vedette sur les écrans de télévision plusieurs fois par jour, pendant les actualités.

— Vous plaisantez !

— *Gabrielle*... Peint sur le nez de mon avion juste au-dessous du cockpit, c'est vrai. Vous avez fait l'aller et retour de Rio Gallegos à la baie de San Carlos plus d'une fois, mon amour. »

Elle se rappela soudain l'incident au rayon des téléviseurs dans le magasin Harrods. La voix tendue du commentateur, les avions volant très bas au-dessus de la baie... Le missile touchait sa cible, le Skyhawk explosait et les gens autour d'elle battaient des mains.

« Oui, reprit-il avec une ironie un peu amère, qui eût cru que je deviendrais vedette de télévision à mon âge ! »

— À votre âge, répéta-t-elle furieuse, piloter un avion à réaction en opération ! C'est la chose la plus ridicule que j'aie entendue... »

Elle posa la main doucement sur sa joue.

« Était-ce si horrible, Raul ? »

— La descente aux enfers, dit-il. Et si souvent... J'ai vu tant de jeunes gens effacés du ciel autour de moi – et pourquoi ? »

Son regard hanté trahissait une souffrance infinie.

« Quand j'ai quitté Rio Gallegos, reprit-il, nous avions perdu environ la moitié de nos pilotes. Une hémorragie, *Gabrielle*. Une catastrophe. Un tel gâchis ! »

Elle réagit instinctivement à sa douleur.

« Racontez-moi, Raul. Faites-moi sentir ce que vous avez senti. Débarrassez-vous de vos peines. Libérez-vous. »

Elle lui saisit les mains et il s'accrocha à elle. Ils demeurèrent ainsi longtemps, face à face.

« Vous vous rappelez l'oncle dont je vous ai parlé, le torero ? »

— Oui.

— Il priait toujours la Vierge à genoux, juste avant d'entrer dans l'arène. « Épargnez-moi les cornes de ces bêtes », disait-il. J'ai affronté les cornes très souvent au cours des dernières semaines.

— Pourquoi, Raul ? Pourquoi ?

— Parce que c'est mon métier. Je suis pilote. Et là-bas, dans l'Atlantique Sud, je n'avais pas le choix. Pouvais-je rester assis derrière un bureau pendant que les jeunes descendaient en enfer tout seuls ? Savez-vous comment nous appelions le Falkland Sound ? La Vallée de la Mort. »

Il avait le regard fixe et sa peau était curieusement tendue sur ses pommettes.

« Dans l'arène, la porte rouge par laquelle sortent les taureaux s'appelle la Porte de la Peur. La mort sort par cette porte, Gabrielle : une bête noire, prête à tuer. Quand je décollais vers San Carlos, la seule chose qui maintenait cette porte fermée, c'était vous. Un jour, l'un des moments les plus terribles que j'aie vécus, l'appareil a cessé de répondre aux commandes. J'étais déjà prêt à manœuvrer le siège éjectable, et soudain – je le jure – j'ai senti votre parfum. *Opium* – c'est peut-être fou, mais vous étiez auprès de moi.

— Que s'est-il passé ? »

Il se détendit soudain et sourit.

« Je suis ici, non ? J'aurais dû avoir une photo de vous dans le cockpit avec une dédicace de votre main : « Je suis Gabrielle – Emmène-moi au ciel. » Vous m'en donnerez une, je l'emporterai.

— Là-bas ? Vous n'allez pas repartir là-bas et continuer de voler ! »

Il haussa les épaules.

« Je ne reste que quelques jours. J'ignore ce qui se passera à mon retour en Argentine.

— Mais que faites-vous ici ?

— Je remplis une mission pour mon gouvernement. »

En un sens, c'était bien la vérité.

« Voyez-vous, continua-t-il, l'embargo imposé par le gouvernement français sur les armes nous a créé des problèmes. Mais inutile d'épiloguer. Et vous ?

— Je prépare une série d'articles pour *Paris Match*.

— Toujours aidée par votre estimable père ?

— Bien entendu.

— Oui. Un Degas sur un mur, un Monet sur l'autre. »

Elle se mit à genoux et l'embrassa sur la bouche très, très doucement, le savourant avec passion.

« J'avais oublié à quel point vous êtes exquis, dit-elle.

— Encore ce mot ! Vous ne pouvez pas trouver une autre épithète ? lança-t-il en riant.

— Pas maintenant. Mais si vous m’emmenez sur le lit, je vous promets d’essayer. »

*

Plus tard, dans la pénombre, les rideaux à moitié tirés, elle s’accouda sur le lit pour le regarder dormir. Il avait le visage tendu. Visiblement, il souffrait. Il gémit et la sueur perla soudain sur son front. Il ouvrit les yeux tout grands et la fixa.

Elle releva doucement ses cheveux et l’embrassa tendrement, comme un enfant.

« Tout va bien. Je suis là. »

Il ébaucha un sourire.

« J’ai eu mon rêve. Le même, si souvent... Vous vous souvenez, je vous l’ai raconté... À Londres dans votre appartement.

— L’aigle qui descend ?

— Oui, qui fond très vite sur sa proie, griffes tendues.

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Baissez vos volets. Les aigles, eux aussi, manquent souvent leur proie. »

Il l’attira vers lui et l’embrassa dans le cou.

« Comme vous sentez bon. Une odeur chaude, féminine – n’est-ce pas sexiste de dire une chose pareille ? Je ne sais jamais trop sur quel pied danser avec les féministes comme vous... »

Elle lui sourit, ravissante, et fit glisser l’index sur son bras.

« Je suis Gabrielle, murmura-t-elle. Emmène-moi au ciel. »

*

Quand elle se réveilla, il avait disparu. Elle éprouva une effroyable sensation de panique. Elle s’assit et regarda la pendulette de la table de nuit. Quatre heures. Puis il entra, dans son vieux survêtement noir, un journal à la main.

« Je l’ai trouvé dans votre boîte aux lettres. »

Il s’assit au bord du lit et le déplia.

« Rien d’intéressant ?

— Si. Les forces britanniques ont quitté la tête de pont de San Carlos. Des Skyhawk ont attaqué les troupes au sol. Deux avions abattus. »

Il jeta le journal et se frotta le visage.

« Allons faire un tour.

— D'accord. Accordez-moi cinq minutes. »

Il attendit dans le salon en fumant une cigarette. Lorsqu'elle le rejoignit, elle portait le blue-jean et le ciré qui lui rappelèrent Londres.

Ils descendirent et prirent la voiture de Gabrielle jusqu'au bois de Boulogne. Puis ils marchèrent simplement, la main dans la main, silencieux la plupart du temps.

« Vous avez l'air mieux et plus détendu, lui dit-elle.

— Grâce à vous... »

Ils s'assirent sur un banc.

« Certains se cament, d'autres boivent, dit-il. Ma drogue à moi, c'est Gabrielle. Beaucoup plus efficace. »

Elle se pencha pour l'embrasser.

« Vous êtes un homme si gentil, Raul. L'homme le plus gentil que j'aie rencontré.

— Mais c'est vous qui me rendez ainsi. Oui, je vous l'ai déjà dit, vous faites de moi un homme meilleur. »

Ils se relevèrent et se dirigèrent enlacés, vers l'endroit où ils avaient laissé la voiture.

« Que va-t-il nous arriver ? demanda-t-elle.

— Vous voulez savoir si mes intentions sont honorables ? Mais bien entendu. Je vous épouserai quand ce sera possible, ne serait-ce que pour mettre la main sur le Monet et le Degas.

— Et dans l'avenir immédiat ?

— Nous avons deux jours, avec un peu de chance. Ensuite, je dois retourner en Argentine. »

Elle fit un effort louable pour se montrer joyeuse.

« En tout cas, cette soirée est à nous. Allons dans un endroit sympathique où nous pourrions dîner, danser et être ensemble.

— Que proposez-vous ?

— Je connais à Montmartre un endroit où la musique est excellente. Chez Paco. Le patron est brésilien.

— Va pour Paco. Je viendrai vous prendre à huit heures. Entendu ?

— Parfait. »

Elle aperçut Tony Villiers près d'un kiosque à journaux, à une trentaine de mètres de la voiture, et une bouffée de colère l'envahit.

« Je vais vous laisser devant chez vous. »

Ce qu'elle fit. Elle descendit de la Mercedes pour bavarder avec lui un instant, puis s'éloigna.

Assis sur un banc de l'autre côté de la rue, un des hommes de Nikolai Belov lisait son journal. Il nota le numéro d'immatriculation de la voiture, se leva et s'éloigna vers une cabine téléphonique tandis que Montera pénétrait dans l'immeuble.

*

De retour à son appartement, Gabrielle se mit à arpenter le salon en attendant le coup de sonnette qui, elle en était certaine, ne tarderait pas. Aussitôt, elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit très vite pour faire entrer Villiers. Elle s'éloigna de quelques pas, hors d'elle, puis se retourna brusquement.

« Alors ? dit-il. Rien à signaler ? »

— Il est ici pour son gouvernement. Une affaire liée à l'embargo sur les armes.

— C'est une définition assez juste. Rien d'autre ?

— Si. Je ne veux pas que tu colles à mes talons à toute heure du jour et de la nuit. J'y tiens, Tony. C'est assez difficile comme ça.

— Ma présence te dérange ?

— Je n'ai pas de comptes à te rendre. Et je n'ai absolument pas besoin de toi ce soir. Nous dînerons à Montmartre.

— Et ensuite ? Retour ici ? »

Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

« C'est tout, Tony.

— Ne t'en fais pas, répondit-il. Harvey et moi avons d'autres chats à fouetter ce soir. »

Il sortit. Gabrielle alla s'enfermer dans la salle de bains et prit son deuxième bain de la journée. Elle soupira. Une soirée de bonheur s'annonçait. Quoi qu'il puisse se produire ensuite, ce serait toujours autant de pris.

*

Quand Wanda entra, le téléphone à la main, Donner se trouvait sous la douche.

« Belov veut te dire un mot. »

Donner s'essuya les mains, se pencha hors de la cabine et prit l'appareil.

« Nikolai. Que puis-je faire pour vous ? »

Il écouta une bonne minute, impassible.

« Oui, c'est sans aucun doute très intéressant. Tenez-moi au

courant. S'ils sortent ce soir, par exemple, prévenez-moi sur-le-champ. »

Il rendit le téléphone à Wanda.

« Des ennuis ? demanda-t-elle.

— Apparemment, notre héros des Malouines s'est trouvé une petite amie. Une jeune femme d'une beauté insolente, à en croire les informateurs de Belov, et elle habite un appartement de l'avenue Victor-Hugo.

— Ce qui, en général, signifie pas mal d'argent.

— Déduction logique. Elle se nomme Gabrielle Legrand. Belov va me tenir au courant de la situation. Si elle est aussi belle qu'il le raconte, je dois dire qu'elle mérite un coup d'œil.

— C'est bien de toi ! lança-t-elle, furieuse, en reposant le téléphone sur la console, près de la porte. Que veux-tu d'autre ?

— Que tu viennes me gratter le dos.

— Si tu veux. »

Elle commença à se déshabiller lentement, songeant déjà avec crainte à une femme qu'elle n'avait jamais rencontrée. Une sorte de sixième sens lui soufflait que les ennuis allaient commencer.

*

Montera n'avait emmené qu'un complet habillé et il le portait : mohair bleu nuit, chemise blanche unie et cravate noire.

« Vous êtes d'une élégance extrême, lui dit Gabrielle lorsqu'ils s'installèrent à l'arrière du taxi.

— Pâle et insignifiant à côté de vous. »

Elle avait choisi la mini-robe en lamé d'argent qu'elle portait lors de leur première rencontre, à l'ambassade de République Argentine à Londres. La « coupe sauvage » mettait en valeur le volume de ses cheveux.

« La dernière fois que nous sommes sortis ensemble, vous m'avez fait découvrir la poésie des quais de la Tamise à minuit. Que me réservez-vous de merveilleux ce soir ? »

Gabrielle sourit et lui prit la main.

« Peu de chose, dit-elle. Seulement moi. »

*

Donner regardait les dernières nouvelles sur les combats des Malouines à la télévision quand Belov rappela.

« Ils sont allés dîner en ville, dit le Russe. Un restaurant brésilien de Montmartre : Chez Paco.

— Intéressant. La table est bonne ?

— Passable, mais la musique excellente. À propos, la jeune femme est la fille d'un industriel extrêmement riche, Maurice Legrand.

— Quel genre d'affaires ?

— Un peu de tout. Son quartier général se trouve à Marseille. La Banque de France sera fauchée avant lui.

— Encore plus passionnant, dit Donner. Très bien, je m'occupe de tout. »

Il raccrocha et se tourna vers Wanda qui lisait un magazine près du feu.

« Allez ! mets tes plus belles nippes. On va danser. »

*

Après avoir parlé à Donner, Belov demeura immobile près du téléphone un instant, le visage contracté. Irina Vronsky apporta un plateau de la cuisine et le posa près de lui.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas. Cette Gabrielle Legrand. Ce n'est pas logique.

— Qu'est-ce qui n'est pas logique ? demanda-t-elle en servant le café.

— Je ne sais pas, dit-il agacé. Et c'est justement ce qui m'inquiète.

— Dans ce cas, tu n'as qu'un moyen de te rassurer : demande une enquête complète sur elle. »

Elle lui tendait la tasse.

« Excellente idée. Tu lanceras l'opération demain matin en arrivant au bureau. »

Il avala une gorgée de café et fit la grimace.

« Montera avait raison, dit-il. C'est infect. Ne pourrais-tu me préparer une tasse de thé ? »

XII

Chez Paco méritait son succès. Beaucoup de caractère et d'animation, de petites tables les unes sur les autres, un orchestre sensationnel. Gabrielle et Montera avaient une stalle d'où ils pouvaient observer la piste. Elle commanda un *whisky sour* ; lui, un Perrier citron.

« Toujours pas d'alcool ? dit-elle.

— Il faut que je me surveille. Pour me maintenir en pleine forme. Un homme entre deux âges, une femme plus jeune... Vous savez ce que c'est.

— Continuez vos pilules, elles vous font du bien, répondit-elle sur le même ton. Bien entendu, je ne cours qu'après votre argent.

— Non. Vous vous trompez du tout au tout. Avec le taux d'inflation actuel en Argentine, c'est *moi* qui cours après votre argent. Même les Montera risquent de se trouver en difficulté à la fin de cette guerre. »

Gabrielle frissonna. Le mot « guerre » avait suffi à lui rappeler la réalité. Mais il n'était pas question de se laisser aller ce soir. Elle lui prit la main.

« Venez danser. »

Elle le tira d'un coup sec.

L'orchestre jouait une bossanova et Montera l'entraîna. C'était un cavalier parfait.

« Divin, dit-elle quand la musique se tut. Vous auriez dû vous faire gigolo.

— Exactement ce que disait ma mère. Un *gentleman* ne doit pas danser trop bien... J'ai toujours adoré danser, ajouta-t-il en souriant. Dans ma jeunesse, je fréquentais tous les bars à tango. Pour un Argentin, le tango est évidemment la seule danse digne de ce nom. Il est l'image de tout, chez nous. Rivalités politiques, dépressions, la vie, l'amour... la mort. Vous dansez le tango ?

— C'est ma spécialité. »

Il se tourna vers le chef d'orchestre et lui dit en portugais :

« Eh, *compadre*, pourquoi pas un vrai tango ? Quelque chose qui

va droit au cœur, comme *Cambalache*.

— Ce qui signifie que le señor est argentin, répondit le musicien. Il me semblait bien reconnaître l'accent. Bien loin de chez vous, non ? Surtout en ce moment. Mais voici... Pour vous et pour madame. »

Il se rendit à l'arrière de la petite scène et revint avec un instrument qui ressemblait à première vue à un accordéon.

« Ah ! s'écria Montera, ravi. Nous allons entendre le son authentique. C'est un vrai bandonéon, mon amour.

— Quelle est la différence ? demanda Gabrielle.

— Vous allez l'entendre. »

Le chef d'orchestre se mit à jouer, accompagné uniquement par le piano et le violon. Aussitôt la musique toucha profondément Gabrielle, car elle parlait de tristesse, de désir d'amour, du fait que tout ce qui rend la vie digne d'être vécue se trouve entre les mains d'un autre, et à sa discrétion.

Ils dansèrent comme un seul être, ensemble, unis d'une manière qu'elle aurait crue impossible. Aucune domination de la part du cavalier. Il ne la guidait pas. Il dansait de façon magnifique, mais avec une immense tendresse. Et quand il souriait, son amour s'exprimait en toute simplicité : un don sincère, qui n'exigeait rien d'elle en retour.

Leur danse suscita l'admiration de toute la salle, et surtout de Félix Donner, assis au bar avec Wanda.

« Dieu du Ciel ! s'écria-t-il. Quelle créature ! Je n'ai jamais vu une femme pareille. »

Wanda, remarquant son regard et son visage tendu, fut prise de panique.

« N'importe qui peut avoir de l'allure dans une robe comme celle-là !

— La robe ? Tu parles ! répondit Donner sans élever la voix. Elle aurait de l'allure dans n'importe quoi... Ou sans rien sur le dos. »

Les musiciens s'arrêtèrent. Plusieurs personnes applaudirent mais Montera et Gabrielle demeurèrent enlacés pendant un instant, oubliant le reste du monde.

« Vous m'aimez vraiment beaucoup, lui dit-elle doucement, d'un ton émerveillé.

— Je n'ai pas le choix. Vous m'avez demandé pourquoi je suis pilote. Je vous ai répondu : c'est ce que je suis. Demandez-moi pourquoi je suis amoureux, je ne pourrai vous donner que la même réponse : c'est ce que je suis. »

Elle éprouva une impression incroyable de certitude, de sérénité. Elle lui prit la main.

« Allons nous asseoir. »

Il commanda une bouteille de Dom Pérignon.

« Oui, à Buenos Aires le tango est un style de vie. Je vous emmènerai à San Telmo, le vieux quartier. Les meilleurs bars à tango du monde. Nous irons à El Viejo Almacén. Ils feront de vous une étoile du tango en une seule soirée.

— Quand ? demanda-t-elle. Quand cela sera-t-il possible ?

— Que le diable m'emporte ! s'écria Donner. Señor Montera. Quelle bonne surprise ! »

Il les regardait, les dominant de toute sa taille. Wanda, à ses côtés, s'efforçait de sourire. À regret, Montera se leva.

*

Quand Paul Bernard descendit du taxi au coin de la rue et des quais de la Seine, il pleuvait. Il regretta de ne pas avoir payé le chauffeur à l'attendre. C'était un quartier de bureaux et d'entrepôts, très animé pendant la journée, mais désert après la tombée de la nuit. Il longea le trottoir, à la recherche de l'adresse que Garcia avait laissée pour lui – un message déposé dans son casier, à la faculté.

Il trouva ce qu'il cherchait, une enseigne au-dessus d'un entrepôt, où l'on pouvait lire : LEBEL ET COMPAGNIE, IMPORT-EXPORT. Il posa la main sur la petite porte percée d'un judas, près du portail principal. Elle s'ouvrit aussitôt. Il se glissa à l'intérieur. L'entrepôt lui-même était dans le noir mais il y avait de la lumière dans un bureau vitré, perché à la hauteur du premier étage.

« Garcia ! appela-t-il. Vous êtes là ? »

Une ombre se dessina derrière le verre dépoli du bureau, la porte s'ouvrit et une voix ordonna :

« Montez. »

Il s'élança d'un pas joyeux sur l'escalier de bois, aux marches branlantes.

« Je n'ai pas beaucoup de temps. Une de mes étudiantes, une fille aux proportions très intéressantes, m'a invité à dîner chez elle pour que je jette un coup d'œil sur sa thèse. Avec un peu de chance, cela devrait me retenir jusqu'au matin. »

Il franchit la porte. L'homme assis au bureau en face de lui était Tony Villiers.

« Qui êtes-vous ? demanda Bernard. Où est Garcia ?

— Il n'a pas pu se libérer. »

La porte se referma. Bernard se retourna, Harvey Jackson lui

barrait le passage. Pour la première fois, la peur le saisit.

« Que se passe-t-il ? »

Jackson lui posa la main sur l'épaule et le poussa dans un fauteuil.

« Assis. Et répondez seulement quand on vous parle. »

Villiers prit un Smith & Wesson dans une poche, un silencieux Carswell dans une autre et se mit à visser l'accessoire au canon.

« Ceci, professeur, amortit efficacement la détonation quand on tire. Mais je suis certain que vous le savez déjà.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ? »

Villiers posa le Smith & Wesson sur le bureau.

« De votre note de téléphone, colossale après toutes ces conversations avec l'Argentine... De pommes, de poires et de... missiles Exocet. Oh ! et aussi d'un nommé Donner.

— Qui êtes-vous ? lança Bernard, pris entre la peur et la colère.

— Il y a trois jours, je me trouvais encore aux Malouines. J'ai donc vu la mort de près. Je suis un officier du Spécial Air Service britannique. Le S.A.S., vous connaissez ?

— Salopard ! »

La colère avait eu le dessus.

« Sans doute, sans doute. Selon les termes, assez injustes d'ailleurs, d'un de mes bons amis, le S.A.S. est au sein de l'armée britannique ce qui ressemble le plus aux S.S. Je n'en sais rien. Mais ce dont je suis sûr, c'est que si vous ne me racontez pas tout de suite ce que je veux savoir, je vous ferai sauter la rotule gauche avec ceci. »

Il prit le Smith & Wesson sur le bureau.

« Un truc très vilain que nous a enseigné l'I.R.A., en Ulster. Si ça ne marche pas, je continuerai avec votre genou droit. On apprend très facilement à marcher avec des béquilles. »

Il y avait un vase de faïence contenant une plante verte au-dessus d'une armoire de classement à l'autre bout de la pièce. La main de Villiers pivota, le Smith & Wesson toussa légèrement, rien de plus, et le vase se désintégra.

Cela suffit à la démonstration.

« Vous savez qui est Donner ? demanda Bernard.

— Oui. Je sais aussi qu'il a promis de livrer plusieurs missiles Exocet à des agents argentins dans ce pays, d'ici quelques jours. Où compte-t-il les prendre ?

— Il ne me l'a pas dit. En fait, autant que je sache, il ne l'a dit à personne. »

Villiers souleva l'arme et se prépara à viser.

« Non, écoutez-moi ! se hâta d'ajouter Bernard.

— D'accord, mais vous avez intérêt à me convaincre.

— Les essais des Exocet ont lieu dans l'île de Roc, au large des côtes de Vendée. En face du petit port de Saint-Martin. Donner a loué une maison dans la région. Je crois qu'il a l'intention d'attaquer un des camions de l'Aérospatiale transportant des Exocet à destination de l'île. »

Il avait le visage hagard, baigné de sueur. Il disait manifestement la vérité, ou ce qu'il en savait. Villiers hocha la tête lentement et dit à Jackson :

« D'accord. Harvey, allez m'attendre dans la voiture. »

Jackson ne discuta pas. Il sortit, referma la porte, et l'on entendit son pas s'éloigner dans l'escalier de bois. Ensuite le silence absolu.

Villiers reposa le Smith & Wesson sur le bureau, alluma une cigarette, se leva et enfonça les mains dans les poches de son imperméable.

« Vous n'aimez pas beaucoup les Anglais, n'est-ce pas ? Pour quelle raison ?

— Vous avez fui, en 1940, répondit Bernard. Vous nous avez laissés avec les Chleuhs sur le dos. Ils ont tué mon père et incendié notre village. Ma mère... »

Il se tut, accablé par des années de désespoir.

Villiers lui tourna le dos et se dirigea vers le fond de la pièce, comme pour lire le tableau d'affichage. Bernard, nerveux, posa les yeux sur le Smith & Wesson, en face de lui sur le bureau.

« Mon père a servi dans les commandos pendant la guerre, dit Villiers sans se retourner. Il a été parachuté en France trois fois pour aider la Résistance. Puis il a été trahi, arrêté et conduit au quartier général de la Gestapo, rue des Saussaies à Paris. Une bonne adresse pour un mauvais lieu. On l'a interrogé pendant trois jours avec une telle brutalité que son pied droit n'a jamais pu être opéré. »

Il se retourna, les mains toujours dans les poches de son imperméable. Bernard était encore assis, mais sa main se crispait sur le Smith & Wesson.

« Oh ! mais vous devez me laisser terminer, professeur. J'ai gardé le meilleur pour la fin. L'homme qui l'a torturé était un Français à la solde des nazis. Un de ces fascistes comme on en voit partout. »

Bernard cria quelque chose d'incompréhensible et tira. Villiers était déjà à genoux. Sa main sortait de la poche de son imperméable, armée d'un Walther PPK. La balle atteignit Bernard au milieu du front.

Il fut projeté en arrière mais ne bascula pas du fauteuil.

Villiers récupéra le Smith & Wesson, éteignit la lumière et sortit. Il descendit l'escalier sans hâte, gagna la petite porte et se retrouva sur le trottoir. Un peu plus haut dans la rue, des phares s'allumèrent et la Citroën s'avança vers Villiers, Jackson au volant. Villiers monta à côté du sergent-chef.

« Vous lui avez donné sa chance ? demanda Jackson.

— Bien entendu.

— Je m'en doutais ! Pourquoi ne pas exécuter simplement ce pauvre type et en finir au plus vite ? Pourquoi faire semblant ? Il n'était pas de taille contre vous. Seulement vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ? Chacun mérite une chance de « défourrailler », comme au Far West ? Laissez-moi rigoler.

— Conduisez, c'est tout ce qu'on vous demande, dit Villiers, et il alluma une autre cigarette.

— Mes excuses les plus plates, lança Jackson. J'espère que le commandant me pardonnera. J'oubliais qu'il avait de la morale. »

Il passa en première et accéléra.

*

Donner commanda une autre bouteille de champagne.

« Vous ne buvez pas ? » dit-il à Montera en essayant de le servir.

Montera posa la main sur son verre.

« Non, merci. Le champagne ne m'aime pas.

— Ridicule, répondit Donner. Un homme las du champagne est un homme las de la vie. Ne pensez-vous pas comme moi, mademoiselle Legrand ?

— Je pense que c'est une boutade absurde. Cela ne correspond à rien. »

Il éclata de rire.

« Ça, j'aime ! Une femme qui dit ce qu'elle pense. Et qui le dit sans prendre de gants. Vous voyez Wanda ? Elle ne dit jamais ce qu'elle pense, mais ce qu'elle croit que vous aimeriez entendre. Pas vrai, Wanda ? »

Humiliée, Wanda serra les dents. Ses mains tremblaient tellement qu'elle agrippa convulsivement sa pochette du soir, ornée de sequins. Gabrielle ouvrit la bouche pour parler, rouge de colère. Raul lui prit la main, la serra doucement et se pencha vers Wanda.

« Me ferez-vous l'immense plaisir de vous montrer comment nous dansons le tango en Argentine, mademoiselle Jones ? »

Elle leva les yeux, stupéfaite, puis se tourna vers Donner. Il continua de servir le champagne sans la regarder. Elle prit sa décision.

« J'en serais ravie », dit-elle en se levant pour se diriger vers la piste.

Montera se baissa vers Gabrielle en souriant.

« Je ne serai pas long, chuchota-t-il. S'il vous embête, faites-moi signe. Je lui donnerai la même leçon qu'au barbu de ce matin.

— Vous pouvez me le garantir ? »

Il l'embrassa comme si Donner n'était pas là et rejoignit Wanda au bord de la piste.

« Très gentil, dit Donner. Je sais apprécier un bon numéro. Aurai-je droit à une danse, moi aussi ? »

Gabrielle prit lentement une gorgée de champagne puis reposa sa coupe.

« Je ne parviens pas à imaginer une seule circonstance dans laquelle j'accepterais de danser avec vous, monsieur Donner. C'est très simple, n'est-ce pas ? Vous me déplaitez. »

La colère de Donner ne s'exprima que dans son regard ; il parvint à contrôler tout le reste.

« Je suis très obstiné. Et je suis sûr que vous reconnaîtrez un jour ma valeur.

— Ah ! les hommes ! dit-elle en secouant la tête. Quelle arrogance ! La vanité stupide du mâle... Vous êtes tous les mêmes. Égoïstes, exigeants. Vous traitez les femmes avec mépris, vous le savez ? Même l'intérêt que vous leur portez est en réalité une insulte. »

Il réussit à conserver une bonne humeur apparente.

« Je vois : ce sont les hommes que vous n'aimez pas... Je ne suis pas en cause... Et où se place notre audacieux colonel, dans tout ça ? Il est différent, je suppose ?

— Il est lui-même. Il ne prend pas, il donne. »

Les mots lui vinrent spontanément et une joie profonde se peignit sur ses traits.

« Cela peut vous paraître contradictoire, ajouta-t-elle, mais pour moi, c'est parfaitement limpide. »

Avant que Donner ait pu répondre, le maître d'hôtel apparut près de lui.

« Monsieur Donner ?

— Mais oui.

— Vous avez laissé votre nom au bar au cas où l'on essaierait de vous joindre. On vous demande au téléphone. »

Donner le suivit jusqu'au bureau de réception et prit l'appareil.

« Ici Donner.

— Nikolai. Écoutez, Garcia vient de m'appeler. Apparemment, Bernard lui a laissé un message en début d'après-midi avec des détails sur les convois de Saint-Martin à l'île de Roc au cours des quatre jours qui viennent. Le seul qui corresponde à nos besoins arrivera dans les parages le matin du 29 très tôt.

— C'est dans trois jours ?

— Exact. Vous pourrez vous en occuper ?

— Pas de problème. Nous partirons sur place demain matin avec le Chieftain Navajo. J'emmènerai le colonel.

— Excellent. Comment avez-vous trouvé la petite Legrand ?

— Épatante. Je lui suggérerai peut-être de nous accompagner.

— Vous croyez qu'elle acceptera ?

— Qui sait ? Ils ont l'air vraiment fous l'un de l'autre.

— À la réflexion, l'idée n'est pas mauvaise, dit Belov.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il me semble qu'elle n'est pas tout à fait à sa place dans le tableau. On acquiert une sorte d'instinct pour ce genre de choses.

— Dans ce cas, vous feriez bien de vérifier ses antécédents.

— Oh ! vous pouvez y compter ! Je reprendrai contact demain. Je vous appellerai à *Maison Blanche*. »

Donner raccrocha et prit le temps d'allumer une cigarette, les yeux fixés sur Gabrielle, réfléchissant à ce que Belov venait de lui dire. Dieu, qu'elle était belle ! Et elle possédait tellement d'attraits en plus de sa beauté... Toute sa vie il s'était joyeusement servi des femmes, sans le moindre égard. Jamais il n'avait rencontré de vraies difficultés avec elles – jusqu'à ce soir. Il secoua la tête, avec une sorte d'admiration qu'il se refusait à avouer, et il s'aperçut non sans surprise que jamais il n'avait désiré une seule femme aussi fort, de tout son être.

Depuis la piste de danse, Wanda surprit l'expression qui se peignit sur ses traits et se tourna vers Montera.

« Cette jeune femme compte beaucoup pour vous ? lui demanda-t-elle.

— Toute ma vie, dit-il doucement.

— Alors surveillez Donner. Il a l'habitude d'obtenir ce qu'il désire. »

La musique s'arrêta. Montera sourit et baisa la main de Wanda.

« Vous êtes trop bien pour lui. »

Elle esquissa un sourire triste.

« Vous faites erreur. Je ne vaud rien pour personne. »

Ils arrivèrent près de la table en même temps que Donner.

« Je viens de recevoir un coup de fil, dit celui-ci à Montera. Notre transaction aura lieu samedi. Cela signifie qu'il nous faut partir pour Lancy demain matin. J'ai retenu un vieux manoir dans la nature, *Maison Blanche*. Très reposant. »

Le cœur de Montera se brisa.

« Je suis à vos ordres. »

Donner se tourna vers Gabrielle.

« Deux ou trois jours à la campagne, cela vous tente ?

— Je ne crois pas », dit-elle.

Mais en voyant la détresse sur le visage de Montera, elle prit conscience du peu de temps qu'il leur restait. Cela chassa de son esprit toutes les considérations sur sa mission pour Ferguson.

« La nuit porte conseil », lui dit Donner.

Elle se leva.

« Vous m'excuserez. Je suis très fatiguée.

— Bien entendu, dit Donner. C'était un plaisir... »

Il les regarda s'éloigner, le visage légèrement crispé, s'arrêta au bar pour régler l'addition puis sortit sans un mot pour Wanda, qui trottina derrière lui, désespérée, en équilibre instable sur ses talons aiguille.

Sur le trottoir en attendant un taxi, il prit une cigarette. La flamme de l'allumette brilla entre ses deux mains en berceau. Wanda se rapprocha de lui.

« Tu m'as fait passer pour un con, ce soir. Tu le sais ? dit-il sans lever les yeux vers elle.

— Je regrette, Félix.

— Je vais songer à quelque chose pour ta récompense. Quelque chose de très spécial. Et que tu n'oublieras pas de sitôt. »

Il lui prit le menton entre le pouce et l'index et la força à relever la tête.

« Cela va te fournir un sujet de réflexion pendant les jours à venir, n'est-ce pas ? »

et se mit à arpenter la pièce. Elle ne décollerait pas.

« Cet homme est l'être le plus infect que j'aie jamais rencontré. Tout ce que je déteste. Vous êtes obligé de traiter avec lui ? »

— J'en ai bien peur, mais n'en parlons plus... J'ai quelque chose pour vous, dit-il en sortant un petit paquet de sa poche. Quand vous m'avez quitté cet après-midi, j'ai téléphoné à un taxi et je suis allé faire quelques emplettes. »

Le papier cadeau, très élégant, disait *Cartier*. Elle l'ouvrit : un écrin de velours. À l'intérieur, un bel anneau, ou plutôt trois anneaux entrelacés, en or rouge, jaune et gris.

« C'est ce qu'on appelle une alliance russe, lui dit-il. On la porte en général au petit doigt de la main gauche.

— Je sais.

— J'ai choisi la taille au petit bonheur. Si elle ne correspond pas, allez chez Cartier n'importe quand et demandez M. Bresson. Il s'occupera de vous. Puis-je vous le passer ? »

Elle tendit la main et il fit glisser l'anneau.

« Je crois qu'il est un peu grand. »

Elle secoua la tête, les yeux baissés sur sa main.

« Non, dit-elle d'une voix nouée. Il est parfait.

— C'est un témoignage..., commença-t-il. Un témoignage de... »

Il hésita et son sourire parut douloureux.

« Ma grande scène et je ne parviens pas à trouver mes mots ! Dieu me pardonne, mais il faut que je fasse les choses dans les règles. Croyez-vous qu'il existe ne serait-ce qu'une chance infime ?... balbutia-t-il. Je veux dire : que vous envisagiez d'épouser un pilote de chasse vieillissant, trop âgé pour continuer de voler et sans doute d'autant plus difficile à vivre ? »

Elle sentit des larmes brûler ses paupières et lui posa la main sur le bras.

« Raul, faites-moi plaisir.

— N'importe quoi.

— Descendez faire un tour. J'aimerais rester seule pendant un moment.

Il parut soucieux.

« Je suis désolé... Je rentre à mon appartement. Peut-être pourrais-je vous voir demain matin avant mon départ ? »

— Oh ! non, s'écria-t-elle, comme prise de panique. Je veux que vous reveniez.

— Bien entendu, mon amour. Dans une demi-heure. »
Il l'embrassa tendrement et sortit.

*

« Gabrielle, dit-elle quand Villiers décrocha.

— Quelque chose pour moi ? »

Elle respira à fond.

« Donner s'est joint à nous ce soir. Je l'ai entendu dire à Raul que la transaction aurait lieu samedi matin. Ils partiront pour Lancy en avion demain matin. Je ne sais pas où c'est.

— En Vendée, dit-il. Cela correspond à ce que nous avons appris par ailleurs.

— Il a proposé que je les accompagne. L'endroit où ils s'installeront s'appelle *Maison Blanche*.

— Et tu as dit oui ?

— Je veux me dégager de cette histoire, Tony. Je ne peux plus le supporter.

— Je sais que c'est dur, dit-il. Mais il faut que ce soit fait. Je comprends... pour Montera. Sur le plan humain, je l'admire sans réserve, mais c'est notre ennemi, Gabrielle, et il ne s'agit pas de sentiments personnels. Il s'agit d'arrêter une livraison d'Exocet.

— Inutile d'insister, dit-elle.

— D'accord. Je ne vais pas te forcer la main, tu sais. J'essaierai de me débrouiller sans toi. Mais tu devras prévenir Ferguson. Rappelle-moi demain matin si tu changes d'avis. »

Il raccrocha, décrocha aussitôt et composa le numéro de l'appartement de Cavendish Square à Londres. Ce fut Harry Fox qui répondit.

« Mauvaise nouvelle du front, lui annonça Villiers. Gabrielle vient de m'appeler. Tout s'est bien passé jusqu'ici mais elle est en train de flancher. Elle veut se dégager de l'affaire.

— Bon, répondit Fox. Je m'en occupe. »

*

Gabrielle se versa un autre whisky et en avala une gorgée pour se calmer les nerfs. Puisqu'il le fallait, le plus tôt serait le mieux : elle se rassit et composa le numéro de Ferguson à Londres. Il répondit presque aussitôt.

« Ferguson.

— Gabrielle. »

Sa voix se voila soudain.

« Ma chère enfant, vous étiez sortie ? J'ai essayé de vous téléphoner à plusieurs reprises dans la soirée.

— Oui, j'ai dîné dehors. Pourquoi ? »

Le silence se prolongea et elle eut aussitôt un pressentiment étrange.

« Écoutez, ce n'est pas facile, dit-il. Nous avons essayé de joindre votre mère et votre beau-père, mais ils font une croisière dans les îles Ioniennes. »

Il ne pouvait y avoir qu'une seule raison.

« Richard ? murmura-t-elle.

— Oui. Je suis sincèrement navré de vous apprendre une nouvelle aussi affreuse. Il est porté disparu, présumé décédé au cours d'opérations aériennes dans les environs de Port Stanley.

— Mon Dieu ! » s'écria-t-elle.

Pendant une fraction de seconde, elle le revit en train de défiler : beau, souriant, fier de son uniforme de l'Aéronavale.

« Bien entendu, je comprends l'effet que doit avoir sur vous cette malheureuse affaire, reprit Ferguson. Dans ces circonstances, vous préférez sans doute que je vous relève de votre mission actuelle...

— Non, répondit-elle les dents serrées. Inutile. Plus maintenant. Merci et bonne nuit, général. »

Elle demeura immobile, les yeux rivés sur le téléphone, puis décrocha une troisième fois et composa le numéro de Villiers. Il répondit aussitôt.

« J'ai changé d'avis, Tony. Je partirai pour Lancy demain avec Raul et Donner. Mais je ne peux pas t'indiquer l'adresse de la maison de Donner là-bas.

— Pas de problème, lui répondit-il. Je vais partir tout de suite en voiture avec Harvey. Nous la trouverons. »

Il hésita.

« Il s'est passé quelque chose ? Pourquoi ce changement soudain ?

— Richard est mort, dit-elle. Tué au combat. Il faut que ça cesse, Tony. Dans l'intérêt de tous. Il y a déjà eu beaucoup trop de cadavres. »

Elle raccrocha.

Ferguson soupira.

« Quelle femme remarquable !

— Elle continue ? demanda Fox.

— Oui.

— Comment a-t-elle reçu le choc ?

— Comment voulez-vous que je le sache, Harry ? L'important, c'est combien de temps pourra-t-elle encore tenir ? »

*

En sortant de l'ascenseur, Montera s'aperçut que la porte était entrebâillée. Il la referma derrière lui et se dirigea vers le salon.

« Gabrielle ?

— Ici. »

Elle était allongée sur le lit dans le noir. Il tendit la main vers l'interrupteur mais elle lui lança :

« Non, Raul. N'allumez pas. »

Il s'assit au bord du lit, inquiet.

« Écoutez, mon amour. Si vous n'êtes pas bien, je peux partir. Pas de problème. »

Elle posa la main sur son genou.

« Non. Ne me quittez pas. J'ai tellement besoin de votre présence contre moi. »

Il se déshabilla, jeta ses vêtements sur une chaise et se glissa près d'elle. Elle se tourna vers lui, l'enlaça et se blottit contre sa poitrine. Puis soudain, comme une digue explose, toute la douleur, toute l'angoisse jaillit hors d'elle-même et elle se mit à verser, lentement, des larmes amères.

« Qu'y a-t-il ?

— Rien, Raul. Ne dites rien. Serrez-moi fort, mais ne dites rien. »

Il la berça tendrement, posa les lèvres sur son front, comme on cajole un enfant. Au bout d'un moment, elle s'endormit.

XIII

Villiers et Jackson avaient quitté Paris vers deux heures du matin par l'autoroute de Chartres et gagné Nantes, où ils avaient tourné vers le Sud. Ils étaient arrivés à Lancy sans encombre, vers huit heures du matin, et lorsque Jackson parvint à la hauteur de la clôture, il ralentit la Citroën. Il passa au pas devant la grille principale, fermée par une chaîne et un cadenas, puis reprit de la vitesse et engagea la voiture dans un chemin de terre au milieu des arbres, après le premier virage.

Ils revinrent à pied à travers bois et examinèrent l'aérodrome.

« Une vieille base de la guerre, on dirait ? » lança Villiers.

Jackson frissonna.

« Pas le moindre signe de vie. Ce genre d'endroit me donne le bourdon. Trop de braves types morts.

— Oui... Je vois ce que vous voulez dire, répondit Villiers en levant les yeux vers le ciel gris, lourd de nuages menaçants. Espérons que le mauvais temps ne posera pas trop de problèmes à nos amis lorsqu'ils voudront atterrir.

— Que faisons-nous ? demanda Jackson.

— On va à Saint-Martin. Essayer de dénicher la maison que Donner a louée. »

Ils repartirent entre les arbres.

* *

Allongée sur le dos, Gabrielle fixait le plafond. Au bout d'un moment, elle tourna la tête et s'aperçut que Montera l'observait.

« Comment allez-vous ce matin ? demanda-t-il d'un ton grave.

— Bien. Je suis désolée pour hier soir... »

Parfaitement maîtresse d'elle-même, elle se sentait d'un calme stupéfiant. Il lui prit la main et la baisa.

« Vous avez envie de me raconter ?

— Il n'y a rien à dire, répliqua-t-elle. De vieux fantômes, c'est tout... Cette affaire avec Donner en Vendée, est-ce important ?

— Oui. Disons que Donner peut fournir à mon gouvernement du

matériel indispensable, à un moment où l'embargo sur les armes a bloqué les voies d'accès normales.

— Et après la transaction, vous retournerez en Argentine ? Cela va durer combien de temps, Raul ? Deux jours ? Trois ?

— Je n'ai pas le choix, dit-il simplement.

— Moi non plus. Il faut que je prenne le peu de temps qu'il me reste, même si je dois vous partager avec ce maudit Donner. Je vous accompagne à Lancy. »

Le visage de Montera s'éclaira.

« C'est bien vrai ?

— Oui. »

Elle se pelotonna contre lui et enfouit le visage dans son cou. Elle lui caressa doucement les cheveux puis fixa de nouveau le plafond. Comme les mensonges venaient aisément ! Comme il était facile de le tromper...

*

À Brie-Comte-Robert, Donner faisait les cent pas en grillant une cigarette. Wanda s'était appuyée au mur du hangar. Rabier, le pilote, attendait près du Chieftain.

« Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? » s'impacienta Donner.

Un taxi franchit la grille et traversa la vaste cour jusqu'à eux.

Raul Montera en sortit, avec son blue-jean et son vieux blouson noir. Il se retourna pour tendre la main à Gabrielle. Donner, ravi, oublia sa colère et se dirigea vers eux.

« Vous avez décidé de nous accompagner malgré tout...

— Oui. À la réflexion, je me suis dit que je n'avais rien de mieux à faire. »

Derrière elle, Montera sortait les bagages et payait le chauffeur. Étonnante l'allure de cette femme en blue-jean et en anorak bleu... Donner sentit qu'avec elle tout serait différent : il n'avait pas seulement envie d'elle ; il voulait qu'elle ait envie de lui.

« Très bien, lui répondit-il. Allons-y. »

Ils se dirigèrent vers le Chieftain. Wanda s'avança vers Montera, qui remarqua son visage tendu. Il lui sourit.

« Vous vous inquiétez trop, dit-il.

— Peut-être devriez-vous vous inquiéter davantage », lui répondit-elle en suivant les autres.

*

Le petit bar des quais de Saint-Martin était vide en dehors de Villiers et de Jackson, au bout du comptoir, en train d'avaloir les croissants que la patronne, une grosse blonde épanouie, leur avait servis tout chauds.

« Un peu de café ? » demanda-t-elle.

Villiers acquiesça d'un signe de tête.

« Où sont passés tous les clients ? »

— Les gens du pays travaillent à cette heure-ci, monsieur. Et nous n'avons guère de touristes depuis quelque temps. Les affaires ne sont plus ce qu'elles étaient.

— Je croyais qu'il y avait un aérodrome, par ici.

— Oh ! oui ! À Lancy, mais il est fermé depuis des années, répondit-elle en versant le café. Vous êtes voyageurs de commerce ?

— Non, dit Villiers. Nous passions nos vacances du côté des Sables-d'Olonne, la semaine dernière, et on nous a dit que Saint-Martin était un bon coin pour la pêche en mer.

— Il n'y a pas mieux en Vendée.

— Où pourrions-nous nous installer ?

— Oh ! il y a l'hôtel de la Pomme d'Or, un peu plus loin vers le marché, mais à votre place, je l'évitais. Il n'est pas terrible et c'est le coup de barre. Hugo, l'agent immobilier, a des tas de choses à louer. Des maisons au village, des fermettes, des villas, ce genre de choses. Il sera ravi de vous rendre service, croyez-moi. On ne voit plus autant de touristes qu'autrefois. Vous trouverez son bureau sur le même trottoir, à une cinquantaine de mètres.

— Merci infiniment, lui dit Villiers en lui adressant le plus charmeur des sourires. Nous allons lui rendre visite de ce pas. »

*

M. Hugo, aimable Vendéen aux cheveux blancs qui semblait faire marcher son agence tout seul, se montra très serviable. Une carte d'état-major affichée au mur s'ornait de petits drapeaux rouges indiquant l'emplacement des propriétés qu'il gérait.

« Je peux vous offrir ce que vous voulez, ici dans le village, dit-il. Bien entendu les locations se font pour une semaine minimum.

— Pas de problème, répondit Villiers, mais je préférerais une maison de campagne. Un ami de Paris qui est venu en vacances dans la région il y a deux ou trois ans m'a signalé un endroit nommé *Maison Blanche*. »

Le vieil homme acquiesça, ôta ses lunettes et montra l'un des

petits drapeaux.

« Ah ! oui. Une belle demeure, mais beaucoup trop grande pour vous, et de toute façon, je viens de la louer à des Parisiens.

— Je vois... »

Villiers se rapprocha de la carte et montra un des drapeaux situés entre *Maison Blanche* et Lancy.

« Et ceci ?

— Oui, répondit l'agent d'affaires. Cela correspond bien à ce que vous cherchez. Une petite villa moderne qui s'appelle *Les Bas de Hurlevent*. Construite il y a cinq ans par un professeur de Nantes qui a l'intention d'y prendre sa retraite. Pour le moment, il ne l'utilise qu'aux vacances. Trois pièces, cuisine, salle d'eau, entièrement meublées. Je peux vous la louer cinq cent cinquante francs la semaine, avec cent francs de caution pour la casse éventuelle. Payable d'avance, bien entendu, dit-il en souriant comme pour s'excuser. C'est une triste réalité de la vie, monsieur, mais il y a tellement de gens qui partiraient sans payer.

— Je comprends parfaitement. »

Villiers sortit son portefeuille et posa l'argent sur le bureau.

« Voulez-vous que je vous emmène visiter les lieux d'un coup de voiture ?

— Ce n'est pas nécessaire. Je suis sûr que vous avez du travail. Il vous suffira de me remettre les clefs.

— Je vous remercie bien, monsieur, répondit l'agent en prenant un trousseau sur un tableau numéroté. Vous trouverez une excellente épicerie un peu plus bas sur votre gauche. M^{me} Manciet vous fournira à peu près tout ce que vous pouvez désirer. »

Villiers remonta dans la Citroën et claqua la portière.

« Ça va ? lança Harvey Jackson.

— Vous pouvez le dire. J'ai découvert où se trouve *Maison Blanche* et je nous ai loué une villa de vacances tout près, répondit Villiers en lui montrant les clefs. *Les Bas de Hurlevent*.

— Pas possible !

— Arrêtez-vous en face de l'épicerie, là-bas. Nous aurons besoin de nous sustenter. »

Villiers se laissa aller en arrière et alluma une cigarette. Tout s'annonçait bien. Il ne manquait plus que Donner, Raul Montera et Gabrielle : la partie pourrait commencer.

Quand le Chieftain Navajo se posa à Lancy juste avant midi, Stavrou attendait les passagers avec une grosse Peugeot commerciale. Villiers, dissimulé dans les arbres, vit à travers ses jumelles les deux couples descendre de l'avion, qui alla aussitôt se garer dans un des hangars dont Stavrou avait ouvert la porte à l'avance. Le Turc attendit le pilote, puis tout le monde se dirigea vers la Peugeot.

« Gabrielle est avec eux ? » demanda Jackson.

Villiers hocha la tête. Le pilote s'installa à l'avant à côté de Stavrou et la Peugeot s'éloigna.

« Retournons à la villa, j'ai une faim de loup. Et il faut que je rappelle le général. Cela laissera à nos amis le temps de s'installer. Nous jetterons un coup d'œil à *Maison Blanche* plus tard. »

Ils regagnèrent leur voiture à travers bois.

*

Harry Fox était en train de déjeuner quand Villiers appela Ferguson.

« Il n'est pas ici, Tony. Une réunion avec les chefs d'état-major, au ministère de la Défense. Je l'attends d'ici une heure. Où êtes-vous ? »

— En pleine campagne vendéenne. Une villa de vacances qui s'appelle, tenez-vous bien : *Les Bas de Hurlevent*.

— Et Donner ?

— Un peu plus bas à droite.

— Parfait. Donnez-moi votre numéro, je vous rappelle dès qu'il arrive. »

*

À *Maison Blanche*, Donner ouvrit la porte d'une des chambres du premier étage et fit entrer Montera et Gabrielle. C'était une pièce à l'ancienne, haut plafond et fenêtres étroites, sombre avec son papier peint uni, couleur lie-de-vin. Le lit, très haut au-dessus du plancher, avait l'air inconfortable.

« Salle de bains par ici, dit Donner. Tout le confort moderne. Déjeuner dans une demi-heure, m'a dit Stavrou. Je vous verrai en bas. »

Il sortit. Montera s'assit sur le lit et essaya le sommier.

« Sainte Madone ! s'écria-t-il. Vous entendez ces ressorts ? Le monde entier va être au courant de ma folle passion pour vous. »

Elle s'assit à côté de lui.

« Cet endroit me déplaît, Raul. Et cet homme me déplaît.

— Je sais, dit-il. Mais je ne vous déplaïs pas, alors tout va bien. »

Il lui prit le visage, le tourna vers lui et l'embrassa tendrement.

*

Villiers se servit un verre dans la salle de séjour en attendant que Ferguson le rappelle. Jackson sortit de la cuisine.

« Je viens d'écouter la radio de Paris. Des nouvelles de la guerre. Le 2^e Para a attaqué Goose Green ce matin à l'aurore.

— Résultat ?

— Violents combats, paraît-il. Selon des sources américaines. »

Villiers lança un coup de pied dans un fauteuil.

« Et nous sommes ici, en train de jouer à chat perché comme des gamins.

— Ne dites pas de sottises, lui répondit Jackson. Le jeu que nous jouons est extrêmement important... J'ai découvert une boîte de potage. Il y a du pain et du fromage. Si vous en voulez, venez à la popote. Mais si vous préférez rester au mess des officiers... libre à vous. »

Il sortit et au même instant le téléphone sonna.

« Comment vont les choses, Tony ? lui demanda Ferguson.

— Assez bien. »

Et il expliqua la situation en détail.

« Bien, lui répondit Ferguson lorsqu'il se tut. Dès que vous aurez des précisions sur les intentions réelles de Donner, prévenez-moi, téléphonez-moi à l'instant. Je crois que vous avez intérêt à laisser le sergent-chef près du téléphone au cas où j'aurais besoin de vous d'urgence.

— Très bien. La radio vient de parler de la bataille de Goose Green.

— Bon Dieu ! répondit Ferguson. On ne l'a pas encore annoncée ici.

— Que se passe-t-il ?

— Des combats très durs, Tony. Le fond du problème, c'est que nos services de renseignements se sont trompés. Beaucoup plus d'Argentins que l'on ne pensait. Je crois que le chef des opérations a été tué, mais nous avons très peu d'éléments sur ce qui se passe au sol en ce moment. De toute façon, je garde le contact. »

Villiers raccrocha, le visage sombre, et se dirigea vers la cuisine à

pas lents.

*

Le repas se composait de généreuses portions de saumon fumé et de caviar Béluga, avec du champagne Krug pour l'arroser.

« Je suis au régime, expliqua Donner. Et si je me prive, mes invités doivent tous se priver. Vous ne buvez toujours pas, colonel ?

— Comme je vous l'ai dit : le champagne ne me réussit pas.

— Que voulez-vous que je vous serve ? Un bon hôte se fait un devoir de satisfaire même le plus difficile de ses convives. »

Montera se tourna vers Gabrielle qui sourit sachant ce qu'il dirait. Il lui rendit son sourire.

« Une tasse de thé.

— Mon Dieu ! gémit Donner. Voyez ce que vous pouvez faire », lança-t-il à Stavrou, debout près de la porte.

Le Turc sortit.

« Il faut tout de même que nous discussions ensemble, dit Montera. Nous avons plusieurs choses à régler. Quand aurez-vous le temps ?

— Rien ne vaut le présent, répliqua Donner en se tournant vers Gabrielle et Wanda. Ces dames veulent-elles nous excuser un instant ?

— Pas de problème, répondit Gabrielle. Je vais faire un tour. Et vous, mademoiselle Jones ? » demanda-t-elle à Wanda.

Donner éclata de rire.

« Wanda, faire un tour ? Je voudrais voir ça. »

La jeune femme devint écarlate et se leva.

« Merci beaucoup, mais je dois défaire mes valises. »

Elle sortit et Gabrielle s'apprêtait à la suivre quand Donner l'arrêta.

« Un simple détail, dit-il en souriant. L'accès des écuries est strictement interdit, pour raisons professionnelles. Partout ailleurs, à votre guise. »

Elle se dirigea vers les portes-fenêtres.

*

Donner et Montera s'installèrent dans le salon devant un bon feu de bois.

« Vous pouvez me garantir que rien ne sera décalé ? demanda l'Argentin.

— Absolument. Mes agents italiens m'ont assuré ce matin que tout était réglé et prêt à partir. Les Exocet seront ici demain matin sans faute. J'espère que votre or sera aussi disponible à Genève.

— Pas de problème de ce côté-là. »

Donner alluma une cigarette.

« Vous allez donc partir avec l'Hercules. Mais Mlle Legrand ? Ira-t-elle avec vous ?

— Très probablement, répondit Montera. Si je peux la convaincre... Je crois que je vais aller faire un petit tour moi aussi. »

Il se leva.

« Je vous accompagne. Un peu d'air pur me fera du bien. »

Montera ne trouva rien à répondre et ils sortirent ensemble.

*

Tony Villiers, caché dans un taillis qui dominait *Maison Blanche* avait remarqué plusieurs choses intéressantes. Par exemple, Stavrou avait traversé plusieurs fois la cour, entre l'arrière de la maison et les écuries. Il y avait donc quelqu'un là-bas. Il avait entrevu un visage dans l'embrasure de la porte.

Puis Gabrielle apparut, traversa la terrasse et descendit sur la pelouse entre les arbres. Il la suivit avec ses jumelles, ne la perdant de vue qu'une ou deux fois. Elle parvint bientôt près d'un petit étang, et prit un sentier conduisant à un vieux pavillon d'été en ruine, au bord de l'eau, de l'autre côté.

L'œil exercé de Villiers décela un mouvement léger entre les arbres, au-dessus de la pièce d'eau. Il remit ses jumelles au point ; une silhouette sortit des buissons : blue-jean rapiécé, cheveux longs tombant sous une casquette de tweed, un fusil de chasse sous le bras. L'homme suivait Gabrielle sans se montrer... Villiers se leva brusquement et s'élança entre les arbres.

*

Gabrielle ouvrit d'un coup d'épaule la porte descellée du pavillon d'été. Elle entra. Une table de bois, deux chaises, une cheminée de pierre. Des vitres manquaient aux fenêtres, la pluie avait fait pourrir plusieurs lames de parquet.

Elle entendit un pas derrière elle et se retourna.

Le jeune homme, de taille moyenne, avait un visage veule. Un bon coup de rasoir ne lui aurait pas fait de mal. Ses vêtements étaient trop amples pour lui et des cheveux en broussaille jaillissaient de sous sa

casquette. Il tenait son fusil de chasse à deux mains.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-elle.

Il s'essuya les lèvres du dos de la main. Il l'examina de la tête aux pieds et ses yeux brillèrent.

« Non... C'est moi qui pose les questions. Je garde cette propriété.

— Je vois, dit-elle en s'appuyant à la table. Et vous vous appelez comment ? »

Il lui sourit.

« Voilà qui est plus aimable... Paul. Paul Gaubert. »

Elle passa devant lui d'un pas vif et sortit.

« Hep ! Venez ici », lança-t-il.

Il la rattrapa en deux bonds et lui saisit le bras droit.

« Ne faites pas l'idiot, dit-elle. Je suis une invitée de M. Donner. »

Elle libéra son bras et repoussa le Gitan des deux mains. Il chancela, muet de surprise, puis la colère prit le dessus. Il lâcha son arme et s'élança vers la jeune femme. Elle essaya de lui décocher un coup de genou dans l'aîne.

Donner et Montera arrivèrent sur la crête de la petite colline dominant l'étang juste à temps pour assister à toute la scène, y compris l'arrivée de Villiers à point nommé – bien qu'étant donné la distance ils ne puissent remarquer la rage froide dans son regard. Il saisit le Gitan au collet d'une main et à la ceinture de l'autre, puis le fit pivoter en arrière, prit son élan et le lança la tête la première dans l'étang. Le jeune homme coula, puis réapparut en hoquetant et remonta sur la berge.

« Gaubert ! » cria Donner en se précipitant sur le sentier, suivi de Montera.

Le jeune homme jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. De la terreur se peignit sur ses traits et il s'enfuit sans demander son reste.

« Tu vas bien ? demanda Villiers à Gabrielle.

— On ne peut mieux, mais ne devrions-nous pas changer de scénario ? Ce genre d'incident commence à me lasser. Et attention, nous avons de la compagnie.

— Je suis un Irlandais en vacances dans une villa non loin d'ici. Michael O'Hagan. »

La situation en Ulster avait obligé le S.A.S. à installer un laboratoire de langues pour enseigner à ses recrues tous les accents régionaux d'Irlande. Villiers pouvait parler exactement comme s'il avait passé toute son existence à cinq kilomètres de Crossmaglen. Et il s'était déjà servi à plusieurs reprises du pseudonyme de Michael

O'Hagan.

Montera arriva au pas de course, visiblement inquiet.

« Gabrielle ? Vous n'avez rien ? »

— Non. Grâce à ce monsieur.

— O'Hagan, lança Villiers d'un ton joyeux. Michael O'Hagan.

— Je tiens à vous remercier, monsieur, dit Donner en lui serrant la main. Félix Donner. Vous vous trouvez chez moi, et j'ai le plaisir de vous présenter M. Montera et Mlle Legrand, que vous venez de sauver. Le sale bonhomme qui l'a attaquée est un Gitan du nom de Gaubert. J'ai autorisé sa bande à rester sur la propriété. Voilà ce qui arrive quand on traite ces gens comme des êtres humains.

— Enchanté de faire votre connaissance, dit Villiers.

— Et d'où venez-vous exactement, monsieur O'Hagan ?

— De la route, là, de l'autre côté des bois. J'étais en train de regarder la carte, pour essayer de m'orienter, quand j'ai vu cet individu suivre Mlle Legrand en se cachant. Je lui ai emboîté le pas et, comme on dit, vous savez le reste.

— Oui, oui... Vous demeurez près d'ici ? »

Inutile de prétendre le contraire.

« Dans une petite villa, un peu plus loin sur la route. Je visite la Vendée avec un ami. »

Il cherchait à se montrer simple, ouvert et sans arrière-pensée. Apparemment, il réussit.

— Rentrez avec nous, vous prendrez bien un verre, lui proposa Donner.

— C'est très aimable à vous, peut-être à une autre occasion. Je suis déjà très en retard et mon ami...

— Dans ce cas, venez dîner ce soir avec nous, insista Donner. Avec votre ami, bien sûr.

— Je n'ai vraiment aucun complet convenable, répondit Villiers, fidèle à l'image qu'il voulait donner.

— Peu importe. À la bonne franquette. Vous nous présenterez votre ami.

— D'accord. Mais je ne peux pas m'engager à sa place. Il a peut-être d'autres projets.

— Sept heures trente pour huit heures. »

Villiers s'éloigna d'un bon pas.

« Une chance qu'il se soit trouvé là, dit Montera.

— Oui, quel heureux hasard ! » répliqua Donner. Il se retourna, le

visage soucieux.

*

Villiers prit une douche et se rasa. Quand il revint dans la cuisine de la villa, il était en pantalon de flanelle, chemise grise et veston de tweed. Il tenait à la main un Walther PPK et un rouleau de sparadrap. Il posa le pied gauche sur une chaise, remonta son pantalon et fixa le pistolet automatique juste au-dessus de sa cheville.

« Daniel dans la fosse aux lions ? lança Jackson.

— Oh !... On ne sait jamais. Toujours réconfortant d'avoir un as dans sa manche. À plus tard. Et soyez bien sage. »

Il sortit, monta dans la Citroën et s'éloigna. Jackson se servit une autre tasse de café et tendit le bras vers la radio. Il sentit soudain un courant d'air frais sur sa nuque, comme si une porte venait de s'ouvrir. Il se retourna brusquement : Yanni Stavrou, un revolver à la main, se dessina dans l'embrasure. Deux des recrues de Gaston Roux l'accompagnaient à deux pas.

*

Au-delà des portes-fenêtres à petits carreaux, les hêtres dominant la pelouse se découpaient comme des ombres chinoises sur un ciel virant à l'orangé. À l'intérieur tout était chaud et confortable.

Gabrielle portait son ensemble jaune. Montera un blue-jean et une chemise de flanelle bleue. La seule concession de Donner au style « détendu » était un chandail de mohair à la place du veston.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre avant de la refermer.

« Nous risquons d'avoir des ennuis atmosphériques demain.

— Espérons qu'il n'en sera rien, répondit Montera. À propos, le dîner était excellent.

— C'est le domaine de Wanda, non le mien. Elle ne s'en sort pas mal, dès qu'elle s'en donne la peine, répondit-il avec une condescendance manifeste.

— C'était mieux que « pas mal », dit Gabrielle. Splendide. Elle a vraiment beaucoup de goût.

— Pour l'amour de Dieu, ne le lui dites pas. Elle en aurait une attaque ! »

Wanda entra à ce moment-là avec un plateau. Elle était plus habillée que les autres : un tailleur-pantalon du soir en velours noir.

Elle apportait du thé pour Montera et Gabrielle.

« Tu te donnes de la peine, n'est-ce pas ? lui dit Donner. Et vous,

monsieur O'Hagan ? Tous les Irlandais boivent du thé, n'est-ce pas, monsieur O'Hagan ?

— Oh ! je ne sais pas, répondit Villiers d'un ton léger. Je prendrais volontiers une tasse de café. »

La main de Wanda trembla lorsqu'elle lui tendit la tasse et Gabrielle, furieuse, se tourna vers Montera.

« J'aimerais prendre un peu l'air. Nous allons faire un tour ?

— Pourquoi pas ? »

Il ouvrit une des portes-fenêtres et ils sortirent.

« Un beau couple... Qu'en pensez-vous ? » dit Donner.

Villiers parvint à paraître légèrement surpris.

« Oui, sans doute.

— Dites-moi, comment gagnez-vous votre vie, monsieur O'Hagan ?

— Je suis conseiller commercial. Les pompes à pétrole...

— Ah ! bon. Un métier intéressant ces temps-ci, avec les gisements de la mer du Nord.

— Oh ! oui, répondit Villiers en regardant sa montre. J'ai passé une excellente soirée, mais je suis obligé de prendre congé. Nous partons à l'aurore demain matin.

— Quel dommage ! Mais c'était un plaisir de vous recevoir. »

Donner l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée, qu'il ouvrit.

« Je tiens à vous remercier de nouveau pour ce que vous avez fait. J'ai envoyé mon collaborateur, Stavrou, chasser ces Gitans en fin d'après-midi, mais à son arrivée à leur camp, ils avaient déjà filé. »

Ils se serrèrent la main, Villiers descendit du perron. Donner retourna dans le salon.

« Veux-tu quelque chose ? lui demanda Wanda.

— Non. Va te coucher.

— Mais il est encore tôt, Félix. »

Il secoua la tête.

« Tu n'apprendras donc jamais ? »

Il fit glisser le dos de sa main sur la joue de la jeune femme et elle rentra la tête dans les épaules comme si elle s'attendait à recevoir une gifle.

« C'est bon, dit-il. Fais ce qu'on te dit. Va te coucher. »

Stavrou entra dans la pièce au moment où Wanda en sortait.

« La voiture est prête ? demanda Donner.

— Oui. »

Donner se dirigea vers la porte-fenêtre restée ouverte. Il vit à l'autre bout de la pelouse la tache rouge d'une cigarette : Montera et Gabrielle bavardaient.

« Eh, vous deux ! Il faut que je sorte un moment. Servez-vous à boire, d'accord ? »

Il retourna dans la pièce.

« Dépêchons-nous », lança-t-il à Stavrou.

Et il sortit à grands pas.

*

Montera lança sa cigarette et s'accouda à la balustrade près de Gabrielle.

« J'ai l'impression d'avoir parlé sans cesse de ma mère et de ma fille. Vous devez mourir d'ennui.

— Mais elles font partie de votre vie, Raul. Ces choses m'intéressent. Elles sont importantes pour moi.

— Oui, répondit-il. La vie n'est rien sans racines. C'est vrai. Nous avons tous besoin d'un endroit où poser de temps en temps la tête. Un refuge où nous sommes certains de trouver une compréhension parfaite.

— J'aimerais tant avoir un endroit comme ça... »

Il y avait une telle détresse dans la voix de Gabrielle qu'il en fut profondément touché.

« Ce refuge existe, mon amour. Je pars demain en Argentine, directement d'ici.

— Mais... Je ne comprends pas...

— De Lancy. Un avion va se poser avec du matériel militaire. Un Hercules de transport. Vous pouvez venir avec moi. »

Oui, elle le pouvait. C'était exact. Et ce serait si facile ! Et jamais elle n'avait été aussi près qu'en cet instant de lui révéler la vérité.

*

En arrivant devant la villa, Villiers cria :

« Harvey ! Où êtes-vous ? »

Pas de réponse, mais un poste de radio jouait faiblement quelque part à l'arrière de la maison, un son presque irréel. Curieusement, il reconnut le morceau. Un disque nostalgique. Al Bowlly, le célèbre chanteur de charme des années 30, chantait *Moonlight on the Highway*.

La porte de la chambre était entrebâillée et Villiers s'arrêta sur le seuil. Jackson était assis à la table, de l'autre côté du lit, le petit poste de radio près de son coude.

« Harvey ! dit Villiers. Qu'est-ce qui vous prend, nom de Dieu ! »

Puis il vit que Jackson était ligoté à la chaise. Ses joues étaient boursouflées, couvertes d'ampoules, sans doute provoquées par les brûlures d'un briquet à gaz. Il avait une blessure de balle juste au-dessus de l'oreille droite. Un petit calibre, car la balle n'était pas ressortie. Ses yeux fixaient le mur sans le voir.

Villiers se laissa tomber sur le lit et regarda le cadavre. Aden, Oman, Bornéo, l'Irlande. Tellement d'aventures et d'action, tellement de morts, et Harvey Jackson était toujours resté l'indestructible, l'invulnérable. Pour finir ainsi !...

La porte claqua contre le mur derrière lui. Il posa la main sur la crosse du Walther tout en se retournant. Stavrou et deux hommes armés se trouvaient devant lui.

« Un vrai dur, dit Stavrou. Je n'ai rien pu tirer de lui.

— Oui, la formation du S.A.S. est excellente, dit Félix Donner en s'avançant. Je vous l'accorde, commandant Villiers. »

*

Montera et Gabrielle bavardaient à voix basse au coin de la cheminée quand la porte s'ouvrit. Donner referma derrière lui et vint se placer le dos au feu.

« C'est agréable. Il fait un froid de chien dehors, ce soir.

— Vous êtes allé loin ? demanda Montera par politesse.

— Assez... Voyez-vous, un ami de Paris m'a passé un coup de fil dans la soirée. Il a effectué quelques petites recherches pour mon compte au sujet de votre amie, ici présente.

— Que racontez-vous ? lança Montera, furieux.

— Oui, mademoiselle Legrand ! Ou préférez-vous madame Gabrielle Villiers ? Ne saviez-vous pas qu'elle était mariée ?

— Divorcée, répondit Montera. Vos renseignements ne semblent pas très à jour. »

Gabrielle, figée, attendit que le couperet tombe.

« Sans doute. Mais qui était M. Villiers ? Ou devrais-je dire le commandant Villiers ? Un sacré bonhomme. Grenadier de la Garde Royale et 22^e régiment Spécial Air Service, figurez-vous. Quand mon ami m'a lu son signalement au téléphone, plusieurs pièces du puzzle se sont aussitôt mises en place. »

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Stavrou poussa son prisonnier en avant.

« Colonel Raul Montera, je vous présente le commandant Anthony Villiers. On peut dire que vous avez l'un et l'autre pas mal de choses en commun. »

XIV

Deux hommes de Gaston Roux, armés de carabines Armalite, s'adosèrent au mur. Stavrou poussa de nouveau Villiers vers le milieu de la pièce et lança le Walther PPK à Donner, qui l'attrapa au vol.

« Je l'ai trouvé fixé le long de sa jambe, juste au-dessus de la cheville. »

Donner se tourna vers Montera.

« Vous voyez, un vrai professionnel. Bien entendu, vous comprenez, colonel, que cela soulève une immense question sur le rôle de la douce Gabrielle dans toute cette affaire. J'ai bien l'impression qu'elle n'est pas entièrement sincère avec vous. Je veux dire : la seule explication possible est qu'elle travaille pour l'autre camp. »

Montera se tourna vers la jeune femme.

« Est-ce vrai ? »

— Oui.

— Mon Dieu ! Je comprends tout. Cela a commencé à Londres, n'est-ce pas ? Tout a été si facile... Puis à Paris, au bois de Boulogne... »

Elle avait les yeux en feu. Il fallait qu'elle parle mais elle en était incapable. Elle le fixait, pétrifiée. Sa bouche s'ouvrit mais il n'en sortit aucun son.

Ce fut Villiers qui parla pour elle :

« Essayez de comprendre, Montera. Son demi-frère, pilote d'hélicoptère, a été tué au-dessus de Port Stanley. »

Sous la violence de l'émotion, Gabrielle sentit ses ongles s'enfoncer au creux de ses paumes. Elle se mit à trembler et Raul Montera fit une chose merveilleuse. Il lui prit les mains, les serra très fort et la força à se lever.

« Tout va bien, dit-il. Ne dites rien. »

Il lui parlait comme s'ils étaient entièrement seuls, un bras autour de ses épaules.

« Mon Dieu, c'est vraiment de la cruauté envers les bêtes ! » dit Donner.

Il traversa la pièce et ouvrit à la volée une porte dissimulée

derrière une tenture verte.

— Passez ici, colonel. Faites la paix, ou ce qu'il vous plaira. Je désire de toute façon m'entretenir en privé avec le valeureux commandant. »

*

À Paris, le téléphone sonna dans l'appartement de Nikolai Belov au moment où il allait se coucher. Irina prit la communication.

« Félix Donner, pour vous », dit-elle.

Belov lui arracha l'appareil des mains.

« Quelles nouvelles ?

— Passionnant. Écoutez ça... »

Il lui fit un bref compte rendu des événements de la soirée.

« Avez-vous procédé aux recherches habituelles sur cette opération auprès de vos amis du S.D.E.C.E. ? »

Bien que le scandale de l'affaire Saphir ait éliminé la plupart des agents du K.G.B. infiltrés dans les Services de renseignements français, Belov conservait des antennes efficaces au plus haut niveau du S.D.E.C.E.

« Nous avons vérifié sur toute la ligne, et je n'ai reçu le rapport définitif qu'il y a une heure. Je comptais vous téléphoner demain matin. Pas le moindre soupçon de vos activités, à quelque échelon que ce soit à l'intérieur du système. Personne ne vous attend au tournant. Aucun piège.

— Mais les Anglais ont été mis au courant. Je me demande comment.

— Sans doute par la femme. À travers Montera. Oui, c'est Montera le lien. Tout s'explique. Elle l'a rencontré à Londres puis, apparemment fortuitement, à Paris. En réalité, il ne s'agissait pas d'un hasard, les choses se sont passées à point nommé, ce qui suppose que des agents anglais surveillaient le retour de Montera à Roissy. S'il y a eu cafouillage dans notre camp, cela s'est passé en Argentine et nulle part ailleurs.

— Logique.

— Vous avez l'intention de continuer malgré tout ?

— Je ne vois aucune raison d'arrêter en si bon chemin.

— Très bien. Puis-je faire davantage pour vous ?

— Oui ; une chose précise. Je crois qu'il est temps de prévoir pour moi quelques mois de vacances au pays natal, au cas où il se produirait trop de vagues à la suite de cette affaire. Le Chieftain

Navajo peut gagner la Finlande facilement. Connaissez-vous un terrain d'atterrissage où je pourrai me poser sans problème ?

— Certainement. Perinö. Nous l'utilisons souvent. Je prévoirai tout pour la suite de votre voyage. À propos, une nouvelle intéressante, ce soir. Le professeur Paul Bernard a été découvert dans un entrepôt près de la Seine avec une balle dans la tête.

— Ah ! bon. Pas de détails ?

— La police poursuit son enquête. Vous savez ce que c'est...

— Bien sûr. Je resterai en liaison. »

Belov raccrocha et s'assit au bord du lit, songeur.

« Qu'y a-t-il ? » lui demanda Irina Vronsky.

Il sourit et lui saisit la main.

« Je n'ai pas pris de congé cette année, ni vous. Que diriez-vous d'un petit voyage à Moscou ?

— Quand ?

— Rien ne vaut le présent. Nous pourrions attraper le vol Aeroflot de sept heures du matin.

— Je vois. Vous avez un mauvais pressentiment au sujet de cette opération ?

— L'ombre d'un soupçon, pas plus. Mais je suis trop vieux pour prendre des risques. »

De nouveau, il sourit.

« Voulez-vous que je téléphone tout de suite pour retenir des places ? » demanda-t-elle.

*

La pièce dans laquelle Donner avait enfermé Montera et Gabrielle était une sorte d'office contenant des casiers à bouteilles, et l'unique fenêtre était équipée de gros barreaux de fer. Gabrielle s'assit sur une caisse. Montera alluma une cigarette et attendit.

Elle respira à fond et leva les yeux vers lui.

« Puis-je vous en parler ?

— Ce serait une bonne idée.

— J'ai été mariée à Tony pendant cinq ans. Nous avons divorcé il y a six mois. Tout ce que je vous ai dit sur moi est vrai. J'ai omis le fait que ma mère est anglaise et qu'elle s'est remariée quand j'étais très jeune à un Anglais.

— Ce qui explique le demi-frère.

— Oui. J'ai travaillé pour des journaux comme je vous l'ai dit,

mais il se trouve que j'ai le don des langues. Je les assimile très vite. Et depuis toujours, même dans mon enfance. Tony a souvent participé à des missions pour le Groupe IV, l'unité des Services de renseignements anglais spécialisée dans l'antiterrorisme. Le général Ferguson, qui se trouve à sa tête, m'a demandé à plusieurs occasions de collaborer avec lui. Rien de très conséquent. Surtout à cause de mes compétences en matière de langues étrangères.

— Et j'ai été une de ces occasions ?

— Oui, répondit-elle simplement. Je devais essayer de découvrir si l'Argentine préparait une intervention contre les Malouines. »

Il éclata de rire.

« Mon Dieu ! Je n'en avais pas la moindre idée. »

Il secoua la tête et murmura d'une voix amère :

« *Serendipity* ! Le plus heureux des événements imprévisibles...

— Seulement, tout a capoté, dit-elle. Je ne savais pas ce qu'était l'amour, puis je suis entrée dans les salons de l'ambassade d'Argentine et je vous ai vu.

— Oui, un instant magnifique, n'est-ce pas ?

— Et depuis lors, je n'ai pas pu vous chasser de mon esprit. J'ai cru mourir d'inquiétude pour vous quand la guerre a commencé, sans même savoir que vous pilotiez. Et puis cette maudite affaire d'Exocet s'est présentée et Ferguson est venu me trouver. Vous étiez l'ennemi, m'a-t-il dit.

— Et il avait raison.

— J'ai voulu me retirer. Quand vous m'avez donné l'anneau... Je ne pouvais plus supporter les mensonges.

— Puis vous avez appris... Pour votre frère...

— Je voulais que cela cesse, dit-elle simplement. Le massacre dans les deux camps. Dans notre intérêt à tous. C'est de la folie. Si vous emmenez ces Exocet en Argentine demain, le sang continuera de couler... Pour rien. »

Il soupira et secoua la tête.

« Mon camp est en train de perdre, Gabrielle. Peut-être ces Exocet sont-ils tout ce qu'il nous reste. Que voulez-vous donc que je fasse ? Je suis argentin. Votre général Ferguson a raison. Je suis l'ennemi. »

Elle se leva et s'avança vers lui. Il la prit tendrement par la taille.

« Je suis fatiguée, Raul. Tellement lasse... Tout ce que je sais, sans l'ombre d'un doute, c'est que je vous aime. »

Elle posa la tête sur son épaule. Il posa les lèvres sur ses cheveux d'or et ne dit rien.

« Que se passe-t-il, à présent ? demanda Villiers quand Donner revint dans le salon. On fait joujou avec des briquets à gaz ? »

— Inutile, lui répondit Donner. Mes amis de Paris m'ont assuré que je peux procéder comme prévu. À propos, c'est vous qui avez expédié ce pauvre Paul Bernard *ad patres*, je pense ?

— Qui ? demanda Villiers.

— Oui... Je l'aurais juré, poursuivit Donner en souriant. De quoi vous a-t-il parlé ? De convois sur la route de Saint-Martin ? D'une embuscade au lever du jour ? Des contes de fées, bien sûr. Nous avons beaucoup mieux en tête. »

Il se servit un whisky.

— Et je ne songe nullement à vous abîmer pendant cette phase de la partie, commandant. On voudra vous avoir intact au quartier général du K.G.B. à Moscou. Quelle mine de renseignements vous devez être ! Et ne me répondez pas que vous ne direz pas un mot. Ils ont mis au point des drogues remarquables pour vous délier la langue. »

Il se tourna vers Stavrou.

« Fais revenir les autres. »

Stavrou ouvrit la porte de la réserve. Montera et Gabrielle en sortirent lentement.

« Quelles sont vos intentions à leur sujet ? demanda Montera.

— Vous ne me demandez pas mes intentions à *votre* sujet, colonel ? »

Le silence se prolongea. Montera, très calme, attendait.

« Oui, dit-il, j'aurais dû me douter qu'il y avait autre chose.

— Et comment ! Le commandant Villiers croyait que j'allais vous fournir des Exocet en tendant une embuscade à un convoi de l'Aérospatiale transportant les missiles à Saint-Martin demain. Il y a un centre d'essais dans l'île de Roc, au large de la côte.

— Et ?

— Vous, colonel Montera, vous comptez sur un avion de transport Hercules venant d'Italie avec à bord dix Exocet offerts par le colonel Kadhafi et les Libyens. »

Il sourit.

« Vous vous trompez tous les deux », dit-il.

Il se dirigea vers une porte à l'autre bout de la pièce, l'ouvrit et disparut. Quand il revint un instant plus tard, il était en train d'enfiler

une veste d'officier de l'armée française.

« Elle me va bien, non ? lança-t-il en la boutonnant. Permettez-moi de me présenter : capitaine Henri Leclerc, commandant d'un détachement de neuf hommes du 23^e régiment de missiles guidés, qui arrivera demain matin par la route de Saint-Martin où une péniche de débarquement l'attendra pour le faire traverser l'île de Roc.

— Laissez-moi deviner, dit Villiers. Le détachement n'arrivera pas à Saint-Martin. Vous allez vous substituer à lui.

— Nous allons les détourner jusqu'ici et prendre leur place.

— Puis traverser à l'île de Roc ?

— Il n'y a que trente-huit soldats dans l'île. Je crois que nous n'aurons guère d'ennuis. Les messieurs que je loge dans les écuries sont excellents pour ce genre d'opération.

— Et vous vous emparerez simplement des Exocet dont vous avez besoin dans le stock de missiles à l'essai... Jamais vous ne vous en sortirez.

— Et pourquoi ? Quand nous serons maîtres de l'île, deux heures nous suffiront. Au signal prévu, un chalutier de haute mer viendra prendre livraison des missiles et des hommes. À propos, il navigue sous pavillon panaméen. Une fois au large, ce ne sera qu'un bateau de pêche parmi les centaines qui croisent dans ces eaux venant de tous les pays d'Europe. »

Villiers, à la recherche d'une faille dans le plan, lança :

« Il y a forcément des procédures de sécurité normalisées entre le Q.G. du régiment de missiles et ses divers centres extérieurs. Si la radio de l'île de Roc se tait brusquement, on se posera des questions à Saint-Nazaire.

— La radio ne se taira pas, répliqua Donner, qui s'amusait visiblement. Nous maintiendrons les contacts radio essentiels. J'ai pris dans mon équipe un homme des Transmissions pour cette seule raison. Autre chose : les procédures d'urgence ne sont déclenchées qu'après un silence radio de trois heures. Cela nous laisse une marge très suffisante. »

Raul Montera, qui avait tout écouté sans prononcer un mot, intervint soudain d'une voix âpre.

« Mais cela fera scandale et vous le savez.

— Exact. En face d'une action comme celle-là, orchestrée par le gouvernement argentin, le monde entier aura un réflexe d'horreur. Vous imaginez le tumulte aux Nations Unies ! Et Dieu sait ce que les Français feront.

— Mais il ne s'agit pas d'une action du gouvernement argentin, dit

Montera.

— Bien entendu, mais du moment qu'elle *paraît* l'être, cela revient au même. Et quand on découvrira, après notre départ, le cadavre d'un des grands as de l'armée de l'air d'Argentine, l'illusion sera très convaincante. Il y a tellement d'accidents, de balles perdues, etc. »

Il se servit une autre rasade.

« Pourquoi croyez-vous donc que j'ai tellement insisté auprès de votre gouvernement pour qu'il m'envoie un homme comme vous ? »

Montera semblait parfaitement maître de lui.

« Pourquoi donc vous donner tout ce mal ?

— Simple. Vous avez déjà perdu cette guerre, mon cher ami. Si vous aviez entendu les informations ce soir, vous sauriez que les parachutistes anglais ont remporté une victoire remarquable à un endroit nommé Goose Green. Le reste de leurs forces a commencé la longue marche vers Port Stanley. J'ai le regret de le dire, mais ce sont les soldats les mieux entraînés du monde. Galtieri a commis une erreur. Son gouvernement tombera de toute façon, mais un scandale de la dimension de l'opération Exocet est capable de faire exploser l'Argentine.

— Terreur, incertitude et chaos, dit Villiers. La situation classique pour une prise de pouvoir communiste.

— Disons simplement qu'il est séduisant d'imaginer des unités de la flotte russe opérer dans l'Atlantique Sud à partir de bases offertes par une puissance amie.

— Vous êtes vraiment remarquable ! dit Gabrielle.

— Je vous avais dit que vous reconnaîtriez ma valeur.

— Et que se passera-t-il ensuite ? demanda Villiers.

— Simple. L'officier qui assure le commandement de l'île de Roc possède une vedette rapide dans laquelle Stavrou et moi retournerons à Saint-Martin. Nous repartirons avec le Chieftain Navajo. Première escale, la Finlande, puis notre chère patrie. Cela fait des années que je n'y suis pas retourné. Comme je vous l'ai dit, vous m'accompagnerez. On vous adorera à Moscou. Vous aussi, bien entendu, dit-il à Gabrielle. Je ne peux pas me permettre de vous laisser, n'est-ce pas ? Et vous êtes trop belle pour mourir. »

Pour la première fois, Montera perdit son calme. Il s'élança, la main levée. Stavrou arracha une Armalite des mains d'un garde, la retourna très vite et envoya la crosse dans le ventre de l'Argentin. Montera s'écroula.

Gabrielle se précipita vers lui et s'agenouilla. Donner éclata de rire.

« La seule bonne chose que je puisse dire au sujet des caves de cette maison, c'est qu'il y en a beaucoup, qu'elles sont très sûres et que toutes les ouvertures ont des barreaux. Seulement, elles sont plutôt froides. »

Il se tourna vers Stavrou.

« Mettez-les tous les trois ensemble. Une situation passionnante, non ? Il faudra sans doute qu'ils se blottissent les uns sur les autres pour se tenir chaud. »

*

Accroupie derrière la balustrade du palier, dans le noir, Wanda avait entendu à peu près tout ce qui s'était dit. Elle vit Stavrou et les deux gardes escorter Villiers, Montera et Gabrielle jusqu'à la porte conduisant aux caves. Au bout d'un instant, Stavrou et l'un des hommes réapparurent. Donner entra dans le vestibule au moment où le garde sortait.

« Tout va bien ? demanda-t-il.

— Parfait, répondit le Turc. Les portes de ces cellules sont à toute épreuve. Des ferrures de trois centimètres d'épaisseur et j'ai laissé un homme de garde dans le couloir.

— Prévenez les hommes que nous partons à six heures du matin, et assurez-vous que Rabier ne boive pas.

— J'y vais. Et Wanda ?

— Ah ! oui, Wanda ! Je lui ai promis quelque chose de spécial. J'ai décidé que ce sera... vous.

— Vous plaisantez ?

— Non. Et je vous souhaite bien du plaisir. »

Sur ces mots, il retourna dans le salon.

Wanda sentit son estomac se soulever. Elle s'aperçut que ses mains tremblaient. Stavrou se dirigea vers l'escalier. Aussitôt, elle s'élança dans le couloir obscur, vers la porte donnant sur l'escalier de service. Lorsqu'elle l'ouvrit, de la lumière jaillit et Stavrou, presque en haut des marches, l'aperçut.

« Wanda ! » cria-t-il.

Elle franchit la porte d'un bond, la claqua derrière elle et plongea dans l'escalier, se débarrassant de ses talons hauts dès les premières marches. Elle atteignit la porte de service et s'élança sur la pelouse. Elle était déjà sous les arbres quand le Turc arriva en bas de l'escalier.

Elle courut longtemps dans le taillis, saisie de panique, tête baissée et les bras en avant pour se protéger des branches basses.

Enfin, elle s'arrêta pour écouter, haletante. Elle entendit Stavrou trébucher et jurer entre ses dents, assez loin sur sa droite. Il cria son nom. Elle s'éloigna en faisant le moins de bruit possible.

Quelques instants plus tard, elle parvint à l'orée du bois. Des bâtiments formaient une masse plus sombre sur le ciel. Elle comprit qu'elle avait parcouru un grand cercle et se trouvait derrière les écuries. Elle était trempée et glacée jusqu'aux os. Elle s'avança. Il y avait sous un hangar à foin une échelle permettant d'accéder à un grenier. Elle monta en retenant son souffle. Au-dessous d'elle, dans les écuries, des hommes discutaient.

Sur le seuil du grenier, elle se retourna et repoussa l'échelle, qui retomba sans bruit sur le foin. Elle referma la porte.

Des éclats de rire montèrent jusqu'à elle. De la lumière passait entre les planches disjointes... Elle trouva une vieille couverture de cheval, rampa dans un coin et se recouvrit de foin moisi. Elle tremblait de tous ses membres, de froid mais aussi de peur à la pensée de Stavrou. Le Turc la dégoûtait. Peu à peu elle redevint maîtresse d'elle-même et au bout d'un moment, elle s'endormit.

*

« Dieu sait où elle est partie, dit Stavrou. Il fait noir et il pleut à verse.

— Où voulez-vous qu'elle aille ? Et quel mal peut-elle nous faire ? lança Donner avec mépris. Je connais ma Wanda. Cette petite garce reviendra en rampant quand elle en aura marre de grelotter sous la pluie. Allez vous occuper des hommes. »

Stavrou sortit et Donner essaya de nouveau l'uniforme. Il lui allait vraiment à merveille. Son grade officiel au sein du K.G.B. était colonel. À son retour à Moscou, on le nommerait sans doute général pour services rendus. Il se demanda quelle allure il aurait dans cet uniforme-là...

*

Gabrielle somnolait dans un coin, la veste de Villiers autour des épaules. Montera prit un paquet de cigarettes dans sa poche. Il était vide, Villiers lui tendit le sien, puis lui offrit du feu.

« Vous me rappelez une affiche que j'ai souvent vue dans mon enfance. Elle montrait un homme en train de fumer la pipe entouré de jolies filles. Le texte disait : « Qu'a-t-il donc de plus que les autres ? » La réponse était la marque de son tabac. Et vous, quel est votre secret ?

— Les relations entre les êtres humains sont très simples, répondit Montera. Ou bien ça marche, ou bien ça ne marche pas. Dès l'instant où l'on est obligé de faire des efforts, on a perdu.

— Dans ce cas, j'étais mal parti dès le départ, reconnut Villiers. J'ai eu l'impression de passer mon temps à faire des efforts. »

Il lança un coup d'œil à Gabrielle.

« Une femme fantastique, dit-il.

— Je sais, répondit Montera.

— Vraiment ? »

Amer, Villiers alla s'asseoir sur le banc dans le coin, en remontant les genoux contre sa poitrine pour conserver un peu de chaleur. Il s'endormit...

Un bruit de pas dans la cour l'éveilla. Il arriva sous la lucarne à temps pour voir une Land-Rover sortir du garage. Stavrou au volant, Donner à côté de lui. Tous les deux en uniforme. Montera se rapprocha de lui. Ils regardèrent ensemble la voiture se diriger vers la grille.

« C'est parti, dit Montera.

— On dirait. »

Gabrielle se leva, enveloppa ses épaules dans la veste de Villiers, et les rejoignit.

« Qu'allons-nous faire ?

— Pour le moment, rien, lui dit Villiers. Parce que nous ne pouvons rien faire. »

*

Le détachement du 23^e régiment de missiles guidés se déplaçait dans un camion de trois tonnes de l'armée ; l'officier assurant le commandement somnolait à côté du chauffeur. Il était six heures du matin et il pleuvait très fort. À la sortie d'un virage, près de Lancy, une Land-Rover bloquait le passage. Donner, un imperméable militaire jeté sur son uniforme, s'élança en agitant les bras.

Le camion ralentit, l'officier sursauta, baissa la glace et se pencha au-dehors.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Capitaine Leclerc ? demanda Donner.

— C'est exact.

— Commandant Dubois, en mission à l'île de Roc en ce moment. Je suis descendu à Saint-Martin hier soir avec la péniche pour être prêt à vous embarquer ce matin, mais cette pluie infernale nous cause

des problèmes. La route principale est coupée. Je suis venu à votre rencontre pour vous indiquer un itinéraire de secours.

— Très aimable, dit Leclerc.

— Pas du tout. Suivez la Land-Rover, c'est une affaire de dix minutes. »

*

Montera, debout près du vasistas, regardait à travers les barreaux quand la Land-Rover pénétra dans la cour, suivie par le camion militaire.

Villiers et Gabrielle se rapprochèrent.

Donner et Stavrou descendirent de la Land-Rover et le capitaine Leclerc vint les rejoindre. C'était un jeune homme blond portant des lunettes – ce qui lui compliquait la vie sous la pluie battante.

« Où sommes-nous au juste ? » dit-il.

Les portes des écuries s'ouvrirent et les hommes de Roux sortirent au pas de gymnastique, tous en uniforme et armés d'un fusil ou d'un pistolet mitrailleur. L'instant suivant tout était réglé : le détachement était descendu du camion sous la menace des armes et rassemblé autour de Leclerc.

« Un salopard intelligent, n'est-ce pas ? » lança Villiers à Montera.

Ils entendirent des bruits de bottes dans l'escalier de pierre descendant à la cave. Des portes s'ouvrirent puis se refermèrent. Des verrous tirés... Soudain leur propre porte s'ouvrit. Stavrou apparut, escorté de deux hommes.

« Sortez, colonel. »

Montera hésita. Il tendit la main à Gabrielle, lui serra le bras un instant puis s'éloigna. Elle ne prononça pas un mot. La porte claqua. Villiers posa le bras sur les épaules de la jeune femme.

Les pas s'éloignèrent dans le couloir et remontèrent les marches. Villiers se dirigea vers le petit judas grillagé de sa porte. Le jeune officier français qu'il avait vu dans la cour regardait à travers le judas de la porte d'en face.

« Qui êtes-vous ? demanda Villiers.

— Capitaine Henri Leclerc, 23^e régiment de missiles guidés. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je crois qu'ils vont se substituer à vous et à vos hommes pour pouvoir débarquer sur l'île de Roc.

— Bon Dieu ! Mais pourquoi ? »

Villiers le lui expliqua.

« Et comment a-t-il l'intention de filer d'ici ensuite ? lui demanda Leclerc quand il eut terminé.

— Un avion l'attend sur une base désaffectée, non loin d'ici, à Lancy. Un Chieftain Navajo.

— Il a pensé à tout.

— Et je ne vois pas ce que nous pouvons faire pour le moment. Même si nous parvenions à sortir d'ici et à déclencher une alerte générale, ce serait sans doute trop tard. On ne peut pas accéder à l'île de Roc en avion, et même les hélicoptères ont des problèmes.

— Ce n'est pas tout à fait exact, dit Leclerc. On m'a donné une série de topos sur l'île avant de m'y affecter, et les conditions de vol m'ont particulièrement intéressé car je suis moi-même pilote. J'ai passé mes brevets dans l'armée de l'air. L'an dernier, nous avons essayé de faire atterrir des petits appareils au nord de l'île.

— Mais je croyais qu'il y avait des falaises.

— Oui, mais à marée basse, une large bande de sable sec se découvre. L'atterrissage ne pose aucun problème. Malheureusement, la marée remonte très vite, ce qui rend toute l'opération peu avantageuse dans la pratique.

— De toute façon, il n'en est pas question tant que nous sommes bloqués ici », répondit Villiers en lançant un coup de pied dans la porte.

*

Wanda, enveloppée dans sa couverture en lambeaux, se blottit contre la lucarne du grenier et regarda grimper à l'arrière du camion les hommes qui avaient passé la nuit au-dessous d'elle dans les écuries.

Donner, Stavrou et Rabier le pilote se tenaient devant le perron. Sous les yeux de Wanda, Stavrou ligota les mains de Montera sur son ventre, avec un foulard de soie noire.

« Regardez comme nous sommes gentils, dit Donner. Mais la vérité, c'est que je ne veux aucune marque révélatrice sur vos poignets quand on vous découvrira.

— Un vrai gentleman ! lui lança Montera, avant que Stavrou ne lui enfonce son mouchoir dans la bouche.

— Je vous laisse seul, dit Donner à Rabier. Ces caves forment des cellules aussi imprenables que la Bastille, mais ouvrez tout de même l'œil. Nous reviendrons dans cinq ou six heures.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Et si cette garce de Wanda réapparaît, mettez-la à la cave avec les autres jusqu'à mon retour.

— Quand vous voudrez », cria Stavrou, déjà au volant.

Donner monta à côté de lui et le camion s'éloigna. Rabier se retourna et remonta dans la maison. Un silence absolu régna de nouveau dans la cour, troublé uniquement par le bruissement de la pluie.

Toujours pelotonnée près de la fenêtre, Wanda attendit.

XV

Donner, dans la timonerie de la péniche de débarquement, se pencha vers un hublot donnant sur toute la longueur du bateau. La cale n'était qu'une coque d'acier vide. Le fret comprenait une quantité de caisses d'emballage et le camion de son détachement. Ses hommes étaient restés à l'intérieur. Au-delà du camion, la porte basculante qui permettait de débarquer.

Une brise fraîche soulevait de la houle, mais bien que la brume et la pluie aient réduit la visibilité, ils avaient bien marché depuis Saint-Martin. Le capitaine, un jeune lieutenant de la marine, arriva de la dunette et donna un ordre au timonier.

« Cinq par bâbord.

— Cinq par bâbord à la barre, capitaine.

— Gardez le cap, maintenant.

— On est sur deux cent trois, capitaine.

— Il n'y en a plus pour longtemps, dit le capitaine à Donner. Une vingtaine de minutes.

— Aurais-je le plaisir de vous offrir un verre après avoir débarqué ? »

Le marin secoua la tête.

« Je ne m'arrête que le temps de transborder votre détachement, et je remonte aussitôt sur Saint-Nazaire. Je transporte du matériel électronique au Q.G. du régiment.

— Ce sera pour une autre fois », lui répondit Donner d'un ton joyeux.

Il sortit sur le pont, enveloppa ses épaules dans le ciré que les marins lui avaient prêté et regarda les hautes falaises de l'île de Roc surgir peu à peu des flots.

*

Le port était minuscule et la péniche s'échoua à côté d'une petite jetée de pierre. Deux voiliers de plaisance se trouvaient sur le sable au-dessus de la ligne des grandes marées, mais la seule embarcation hauturière était une belle vedette à moteur, peinte en vert.

L'étrave basculante s'abaissa, le camion débarqua sur une chaussée de béton construite à cet effet et remonta jusqu'à la route goudronnée. Donner le suivit à pied. Une Land-Rover attendait sur le bord de la route. Son seul occupant, un grand bonhomme entre deux âges, grisonnant, qui portait par-dessus son uniforme un imperméable trois-quarts avec un énorme col de fourrure, en descendit pour s'avancer vers Donner.

« Capitaine Leclerc ?

— Exact.

— Allons nous mettre à l'abri, le temps est infect. Commandant Espinet..., dit-il. Je vais vous conduire au centre d'essais. Votre camion suivra. »

Donner fit signe à Stavrou et monta. À l'instant où la Land-Rover démarra, il dit à Espinet :

« Beau bateau, dans le port. Le vôtre, je suppose ? »

Espinet sourit.

« C'est le privilège d'être commandant de cette base. Il y a assez d'inconvénients comme ça. J'en suis très fier. Construit par Akerboon. Coque d'acier, hélices jumelées. Il peut monter à trente-cinq nœuds.

— Magnifique.

— Cela aide un peu à passer le temps sur ce maudit rocher, lui répondit Espinet. Ce n'est pas une affectation de rêve.

— Ça ne vaut sûrement pas Tahiti », répondit Donner en souriant.

La route immense qui montait du port était bordée de vieilles mesures de pierre, la plupart visiblement en ruine.

« Comme dans la plupart de ces îles le long de la côte, les gens sont partis il y a des années, fit observer Espinet. Ils avaient du mal à survivre. Des petites fermes misérables et un peu de pêche. Jamais ils ne touchaient un gros billet d'un bout de l'année à l'autre. »

Du haut de la colline dominant le port, ils virent le camp, un petit groupe de baraquements laids, à toits plats, entièrement en béton, construits pour résister aux tempêtes de l'Atlantique pendant les mois d'hiver. Au-dessus d'eux s'élevait une tour de béton de douze mètres de haut, couronnée d'un balcon étroit entourant les larges baies vitrées. Sur le côté, une échelle de pompiers peinte en gris.

Donner savait très bien de quoi il s'agissait, mais demanda cependant :

« Qu'est-ce que c'est ? La tour, je veux dire ?

— Nous l'avons construite pour la salle de radio, répondit Espinet. Et nous l'utilisons aussi pour un nouveau système de balayage à ondes courtes, pendant les essais des missiles. Il nous fallait une certaine

hauteur. »

Un peu plus loin apparut une rangée de casemates.

« Ce sont les fosses des missiles ? demanda Donner.

— Exact. Les tubes sont en sous-sol. Nous n'avons que l'Atlantique vide à l'ouest, ce qui fait de cet îlot une base d'essais idéale, mais le temps peut être extrêmement mauvais. Il y a deux ans, l'hiver a été si affreux que nous avons dû évacuer pendant un mois.

— On m'a dit que la moitié du personnel était civil.

— Oui. Dix-huit militaires seulement en ce moment. Trois officiers. Ne comptez donc pas sur un mess fantastique. »

Espinet fit entrer la Land-Rover dans l'enceinte du centre.

« Je ne voudrais pas vous offenser, reprit-il en fixant Donner, mais votre accent est un peu étrange.

— Ma mère, dit Donner. Je le tiens d'elle. Elle était australienne. »

Espinet sourit.

« Tout s'explique. »

Il freina à la hauteur d'un des baraquements de béton devant lequel attendaient deux hommes en tenue léopard et béret noir. L'un d'eux était sergent, le second portait les trois barrettes d'un capitaine. Lorsque ce dernier s'avança à leur rencontre, Espinet le présenta :

« Pierre Jobert, mon bras droit. »

Ils descendirent. Jobert, jeune et aimable malgré ses airs blasés, sourit en tendant la main à Donner.

« Avez-vous lu *Beau Geste*, capitaine Leclerc ? demanda-t-il en caressant sa petite moustache.

— Bien entendu », répondit Donner.

Jobert, d'un geste large, lui montra l'ensemble de la base.

« Vous comprendrez donc pourquoi nous appelons ce charmant petit trou Fort Zinderneuf. Le café vous attend dans votre bureau, commandant.

— Excellent, dit Espinet. Arrosé d'un peu de cognac sans doute ? »

Il se tourna vers Donner.

« Le sergent Langlois va s'occuper de vos hommes.

— Je vous rejoins dans un instant, s'excusa Donner. Mais je veux d'abord leur dire un mot moi-même. »

Les deux officiers entrèrent et Donner se dirigea vers Stavrou qui attendait, à côté du camion, garé un peu en retrait.

« Montera toujours ligoté ?

— À l'arrière avec les hommes.

— Bien. Je vais prendre le café avec le commandant de la base. Dès que je suis à l'intérieur, occupez-vous de la tour radio. Ensuite, tout le reste étape par étape, comme nous en avons discuté. Uniquement dix-huit militaires dans l'île. Les autres sont des civils. Moins que je ne croyais.

— Sans doute quelques permissionnaires », dit Stavrou.

Donner sourit.

« Les veinards ! »

Il revint vers la porte, que le sergent Langlois lui ouvrit.

*

Stavrou se dirigea vers l'arrière du camion et le mercenaire qu'il avait choisi pour second, un nommé Jarrot, lui fit passer un fourre-tout de toile. Le sergent Langlois s'avança vers eux.

« Premier arrêt, le mess des sous-officiers. Ensuite vous vous démerdez. »

Stavrou lui lança un coup de genou dans l'aine. À l'instant où Langlois s'écroulait, des mains le saisirent et le hissèrent à l'arrière du camion bâché.

« D'accord, Claude ! lança Stavrou à Jarrot. On bouge ! »

Jarrot et Faure, le spécialiste radio, sautèrent du camion avec chacun un fourre-tout de toile et suivirent le Turc vers le pied de la tour radio. Stavrou ouvrit la porte et s'élança dans l'escalier en spirale. Lorsqu'il déboucha sur le balcon étroit, le vent le plaqua soudain contre le mur et il s'accrocha au garde-fou avec sa main libre. On voyait très bien le port, mais au-delà, la mer était ensevelie sous la brume, ainsi d'ailleurs que la partie la plus élevée de l'île.

Jarrot et l'autre homme le rejoignirent et ils regardèrent à travers la vitre blindée de la porte de la salle des transmissions. Il y avait trois opérateurs radio, et deux sergents techniciens assis à leur bureau au milieu de la pièce. Ils levèrent des regards surpris quand Stavrou entra, suivi de ses deux hommes. Le Turc posa lourdement son fourre-tout sur le bureau, entre les sergents, éparpillant leurs papiers.

« Bonjour, les enfants ! » s'écria-t-il avec un sourire impudent.

Il ouvrit la fermeture Éclair et dégagea un pistolet mitrailleur Schmeisser.

« C'était l'arme préférée des S.S. pendant la Seconde Guerre mondiale. Et elle fait encore du bon boulot, alors ne perdons pas de temps en discussions oiseuses. »

Un des sergents bondit, la main sur le pistolet de son étui de

ceinture, mais Jarrot qui avait sorti un fusil d'assaut AK de son fourre-tout lui assena un coup de crosse juste au-dessus de l'oreille. Le sergent s'effondra dans un gémissement.

L'autre sergent et les trois opérateurs radio avaient déjà les mains en l'air. Stavrou fouilla dans son fourre-tout et jeta sur la table plusieurs paires de menottes d'acier.

« Des surplus, provenant des prisons militaires françaises. Nous les avons eues au rabais. »

Il s'amusait beaucoup.

« Je vous en prie, Claude, dit-il à Jarrot. À vous l'honneur. »

Deux minutes plus tard, les quatre hommes étaient allongés à plat ventre sur le béton à côté du sergent inconscient, les poignets liés derrière le dos. Faure se mit à examiner le matériel radio.

« Pas de problème ? » demanda Stavrou.

Faure secoua la tête.

« Du matériel militaire standard. Presque tout.

— Bien. Vous savez ce que vous avez à faire. Prenez contact avec le chalutier. Dites-lui qu'il peut avancer en toute sécurité, et indiquez-moi une heure probable d'arrivée.

— D'accord », répondit Faure en s'installant devant l'une des consoles.

Stavrou se tourna vers Jarrot.

« Dix-huit soldats à la base, m'a dit M. Donner. Cinq ici, six avec celui du camion, huit si l'on compte les officiers au bureau. Encore dix à trouver. Première visite, le mess des sous-officiers, Claude, lança-t-il en riant. Après vous... »

*

Donner, debout à la fenêtre du bureau d'Espinet, un verre de cognac à la main, regarda les deux hommes ressortir de la tour radio. Ils se dirigèrent vers le camion, Stavrou se mit au volant, Claude Jarrot sauta sur le marchepied et ils s'éloignèrent.

« Quand avez-vous l'intention de nous mettre au travail ? demanda Donner.

— Pas de précipitation, répondit Espinet. Il faut d'abord vous acclimater. On a tout le temps du monde dans un bled pareil.

— Pas moi. Je n'en ai pas... De temps, je veux dire. »

Donner sortit de sa poche un Walther muni d'un silencieux.

Espinet se leva derrière son bureau, les yeux exorbités.

« Qu'est-ce qu'il vous prend ?

— C'est très simple, dit Donner. Vous êtes prisonnier et j'assure le commandement.

— Vous êtes fou ! Pierre, ordonna-t-il à Jobert, téléphonez au poste de garde. »

Donner lui tira une balle dans la tête et il mourut sur le coup. L'impact le projeta dans l'angle de la pièce et sa chaise bascula – une mort d'autant plus révoltante que le silence presque total en accentuait le caractère irréel.

« Qui êtes-vous, nom de Dieu ? cria Jobert.

— Servez-vous de votre matière grise. Disons que mon pays est en guerre et que nous avons besoin de davantage d'Exocet. Un bateau va accoster dans peu de temps, et nous allons emporter autant de missiles que nous pourrons. Vous nous aiderez à charger.

— De la merde, oui ! répondit Jobert.

— Quelle réaction courageuse et bien française ! » s'exclama Donner.

Il posa le bout du silencieux du Walther entre les deux yeux de l'officier.

« Vous ferez exactement ce que je vous dis, parce que sinon, je rassemblerai tout votre détachement et je fusillerais un homme sur trois. »

Et Jobert le crut, ce qui était le plus important. Pris de désespoir, il se mit à trembler. Donner lui servit un autre cognac et leva son propre verre.

« À la vôtre, mon vieux. Du nerf. Après tout, vous pourriez être comme Espinet, raide mort. Suivez-moi... »

Ils se dirigèrent vers l'endroit où le camion attendait, devant un des baraquements. Stavrou et Jarrot sortaient d'un autre baraquement à gauche, et ils rencontrèrent au même instant trois autres mercenaires venant d'un troisième baraquement, juste en face.

Stavrou dit :

« Cinq dans la salle radio, cinq dans le mess des sous-officiers, deux caporaux dans le bureau, de l'autre côté de la rue. Tous à plat ventre avec des bracelets de fer.

— Ce qui nous laisse trois militaires, dit Donner en se tournant vers Jobert. Où sont-ils, capitaine ? »

Jobert hésita, mais pas plus d'un instant.

« De garde dans la fosse des missiles.

— Bien. Passons aux civils. Vingt en tout, non ?

— Je suppose.

— Combien dans la fosse en ce moment ?

— Sans doute cinq. Ils font les trois huit. Les autres doivent manger ou dormir.

— Excellent. Si vous vouliez avoir la bonté de nous montrer le chemin... Ne vous donnez pas la peine de nous présenter, nous le ferons nous-mêmes, n'est-ce pas ? »

*

De son poste d'observation, au grenier, Wanda pouvait voir Rabier, le pilote, par la fenêtre de la cuisine. Il s'y trouvait depuis un bon moment, en train de manger du pain et du fromage en buvant du cognac. Beaucoup de cognac.

Wanda avait froid et très faim. Elle se dirigea vers un des coins du grenier, souleva une trappe et descendit un escalier de bois. Elle se retrouva dans les écuries qui avaient servi de dortoir aux hommes de Gaston Roux. Il y avait des sacs de couchage dans les boxes et diverses pièces d'équipement sur une table à tréteaux – y compris un assortiment d'armes.

Wanda ouvrit la porte et passa la tête. Il pleuvait encore et elle traversa la cour pavée avec précaution sur la pointe des pieds, pour gagner la maison. Gabrielle, qui regardait par la lucarne de la cellule, la vit s'avancer.

« Wanda ! lança-t-elle à mi-voix, d'un ton pressant. Par ici. »

Villiers se leva d'un bond.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Wanda hésita, puis se dirigea vers le mur et s'accroupit près du vasistas.

« Ils sont tous partis sauf Rabier le pilote, dit-elle.

— Je sais, répondit Gabrielle. Descendez et faites-nous sortir le plus vite que vous pourrez. »

Wanda acquiesça.

« Je vais essayer. Mais Rabier se tient sur ses gardes. »

Elle se releva, continua son chemin jusqu'à la porte de derrière, qu'elle ouvrit très lentement, puis s'enfonça dans le couloir. Elle s'arrêta à la porte de la cuisine, entrebâillée. Rabier, toujours à table, ouvrait une nouvelle bouteille. Wanda passa sur la pointe des pieds et ouvrit la porte du vestibule. Elle grinça légèrement malgré toutes ses précautions, et Rabier, dans la cuisine, s'interrompit au milieu de son geste (il se servait de cognac) pour écouter, le visage légèrement

crispé, la tête penchée. Il passa la tête dans le couloir, sans lâcher sa bouteille de cognac.

Wanda s'arrêta dans le vestibule un instant. La maison était silencieuse. Elle se dirigea vers la porte conduisant à la cave, l'ouvrit et descendit l'escalier. En bas, elle chercha l'interrupteur à tâtons et chuchota :

« Gabrielle, où êtes-vous ?

— Ici, Wanda ! Ici ! »

À la porte de la cellule, Wanda hésita un instant, et regarda à travers le judas. Elle aperçut Gabrielle et Villiers près d'elle. Il y avait un gros verrou rouillé en haut de la porte et elle le tira sans peine, mais pour le deuxième verrou, en bas, ce fut une tout autre histoire. Elle se mit à genoux, s'arc-bouta et poussa à deux mains. Soudain, elle sentit un mouvement derrière elle, une main lui saisit les cheveux et lui tira la tête violemment en arrière, la forçant à se relever. La douleur était atroce. Elle se retourna : en face d'elle, Rabier souriait.

« Oh ! la polissonne ! dit-il. La petite canaille ! Je crois que je vais être obligé de te prendre en main. »

Il était très ivre. Il lui fourra le goulot de la bouteille dans la bouche. Le verre lui meurtrit les lèvres et les dents, le liquide de feu la suffoqua. Il ricana, l'air mauvais, les yeux fixes, le visage contracté, et il posa sa bouteille par terre.

« Et maintenant, dit-il, je vais t'apprendre à faire ce qu'on te dit. »

Il la repoussa contre le mur et plaqua sa bouche contre celle de la jeune femme, une main toujours crispée dans ses cheveux, l'autre lui tripotant la poitrine.

Gabrielle poussa un cri de colère. Villiers l'écarta doucement, passa le bras à travers le judas, saisit Rabier par les cheveux et le plaqua contre la porte avec une violence inouïe.

« La bouteille, Wanda ! ordonna-t-il. La bouteille. »

Pour Wanda, Rabier représenta soudain tous les hommes qui l'avaient exploitée, et la colère, l'humiliation de toutes ces années remontèrent en elle sous forme de rage meurtrière. Elle saisit la bouteille de cognac par le goulot et matraqua Rabier sur le côté de la tête. Il hurla. Elle le frappa de nouveau. Il s'écroula, inerte. Elle l'écarta de la porte à coups de pied, et la rage qui l'animait était encore si puissante qu'elle ouvrit le verrou sans peine. Gabrielle et Villiers sortirent.

*

Quand le téléphone sonna, Ferguson prenait sa douche matinale.

Il écouta sans un mot tout ce que Villiers avait à lui apprendre.

« Très bien, Tony, répondit-il enfin. Ne bougez pas. Laissez les Français régler le problème. Beau travail, cher ami. »

Il raccrocha brusquement et courut dans le salon en s'enveloppant tant bien que mal dans sa serviette.

« Harry, où êtes-vous, nom de Dieu ? »

Fox apparut à la porte du bureau.

« Vous me cherchez, mon général ? »

— Tony a découvert ce qui se prépare. Il faut que les Français interviennent, et très vite ! Appelez tout de suite le colonel Guyon. Priorité numéro un. »

Il repartit dans sa chambre et s'habilla à la hâte.

*

Villiers déposa Rabier, ligoté et bâillonné, dans la petite réserve proche de la salle à manger et le délesta de son Walther.

« Je pense que le général a déjà prévenu Paris, dit-il.

— Il leur faudra du temps pour intervenir, répondit Gabrielle. Et Raul ? Il faut que tu fasses quelque chose, Tony.

— Oui, je sais. »

Villiers se tourna vers Leclerc.

« Aurez-vous le cran de prendre les commandes du Chieftain jusqu'à l'île de Roc et d'atterrir sur cette fameuse plage ? »

Leclerc sourit.

« Cela ferait une sacrée surprise à Donner, et nous pourrions emmener une demi-douzaine de mes hommes. »

Villiers se tourna vers eux. Ils avaient l'air assez en forme, mais beaucoup plus intellectuels que le soldat moyen, et deux d'entre eux portaient des lunettes.

« Ce sont des techniciens, n'est-ce pas ? Des spécialistes de l'électronique ? »

— Mais aussi de bons soldats. Seulement, nous n'avons pas d'armes. »

Wanda intervint.

« Il y a des fusils et pas mal de choses dans les écuries où logeaient les hommes de Donner. Je les ai vus. »

Leclerc se tourna vers ses hommes.

« Allons-y. Qu'attendons-nous ? »

Il s'élança vers la porte.

Gabrielle posa la main sur le bras de Villiers.

« Prends garde, Tony. Et essaie d'arriver à temps.

— Tu peux compter sur moi. »

Il l'embrassa sur le front et se dirigea vers la porte. Elle le rappela.

« Tony ?

— Oui ?

— J'ai toujours pensé que tu valais mieux.

— Mieux que toi ?

— Oh ! non. J'ai beaucoup trop d'orgueil pour reconnaître une chose pareille, dit-elle en souriant. Mieux que ce que tu fais, Tony. Tu es tellement au-dessus de Ferguson et de toutes ses manigances. Tu mérites un peu de bonheur. Et... Je regrette au sujet de nous... Je regrette des tas de choses. »

Il sourit, aussi charmeur soudain que le jour de leur première rencontre.

« Moi, je ne regrette rien, dit-il. Quand tout allait bien, c'était merveilleux, Gabrielle. Je n'échangerais nos cinq années ensemble contre rien au monde. »

Il sortit. Un instant plus tard, elle entendit démarrer la Peugeot commerciale, puis le silence fut total.

*

Dans le bureau d'Espinet, Raul Montera attendait, les mains toujours ligotées par le foulard de soie. Le commandant du centre d'essais gisait dans l'angle de la pièce, sous une couverture kaki. Donner ouvrit la porte d'une armoire de classement et en sortit une bouteille de champagne.

« Ce vieux cochon ne s'embêtait pas. Du Krug 71. Une année exceptionnelle. Dommage que le temps nous manque pour le frapper. Mais on ne peut pas tout avoir dans la vie, pas vrai ? »

Il repoussa le bouchon avec les deux pouces et rit quand la mousse jaillit du goulot.

« Vous prenez un verre avec moi ?

— Vous savez très bien que le champagne ne me réussit pas, répondit Montera doucement.

— Moi, il me réussit, mon vieux ! »

Il se servit une coupe, se dirigea vers la fenêtre et jeta un coup d'œil au-dehors.

« Tout s'est passé à merveille, avouez-le. Rien de tel qu'une organisation précise.

— J'ai entendu quelques coups de feu.

— Très peu. Deux gardes dans les fosses des missiles ont gaspillé quelques cartouches avant que mes hommes ne leur règlent leur compte. Très utile, d'ailleurs. Le tableau sera plus vraisemblable quand nous vous laisserons à plat ventre avec une balle dans la tête. Une balle provenant de leurs armes, bien entendu. »

La porte s'ouvrit et Stavrou entra.

« Vous avez pris contact avec le chalutier ?

— Oui. Il arrive dans trente-cinq minutes.

— Tout le reste est bien en main ?

— Tout le monde est bouclé, sauf dix civils qui chargent les Exocet sur des camions, dans les fosses.

— Excellent, répondit Donner. Retournez là-bas et activez la manœuvre. Nous vous rejoindrons dans quelques minutes. Je suis sûr que les missiles intéresseront beaucoup le colonel. »

Stavrou ressortit. Donner remplit son verre et le leva vers Montera en un salut ironique.

« Plus pour longtemps, mon vieux ! »

La pluie se mit à crépiter de plus belle contre les vitres.

*

Assis à côté de Leclerc dans la cabine de pilotage du Chieftain, Villiers aperçut l'île de Roc à l'horizon, masse grise sous les cumulus, les falaises du nord couronnées de brume. Ils volaient à cent mètres à peine au-dessus des flots. Les mains de Leclerc semblaient légèrement crispées sur le manche à balai. Au-dessus, la surface gris-vert de la mer se couvrait de moutons blancs.

« La direction du vent vous permettra-t-elle d'atterrir ? demanda Villiers.

— Ça ira, je pense. Ce sont les turbulences tombant des falaises qui m'inquiètent le plus. »

L'île semblait tapie sur l'eau comme une bête grise à l'affût. Les grandes falaises s'élevaient à une centaine de mètres d'altitude d'un côté, et le reste de la masse terrestre désolée tombait en pente assez raide vers le port.

« Vous savez qu'ils nous verront venir ? dit Leclerc Impossible de l'éviter.

— Je m'en doute, mais nous n'y pouvons rien. Alors autant que

vous survoliez l'île carrément pour nous permettre de découvrir où en est la partie. Qui sait, un peu de panique et de confusion dans leur camp risque de nous aider. »

Le Chieftain remonta au-dessus des falaises, et la brume s'entrouvrit devant lui. Il s'élança très bas au-dessus d'un paysage lunaire désolé, inondé de pluie, véritable cauchemar de gorges profondes creusées dans de la roche grise, égayé ici et là par la tache verte d'une tourbière ou d'une lande de bruyère. Leclerc tira sur le manche ; ils franchirent une crête et découvrirent les fosses à missiles et les bâtiments de béton du centre d'essais, à une trentaine de mètres à peine devant eux.

Donner et Raul Montera se trouvaient sur la route conduisant aux fosses. Donner leva les yeux au ciel, inquiet, puis entraîna Montera au pas de course à l'abri du tunnel d'accès aux missiles. Leclerc vira sur l'aile, repassa au ras des poteaux électriques, puis reprit de l'altitude et repartit vers la mer.

Stavrou avait observé l'incident depuis l'entrée du tunnel. Quand Donner et Montera le rejoignirent, il s'écria :

« Je ne comprends pas. C'était notre avion. Que se passe-t-il ?

— Villiers, imbécile ! Qui voulez-vous que ce soit ? Dieu sait ce qui a mal tourné à *Maison Blanche*. »

Il regarda le Chieftain faire demi-tour au-dessus de la mer, se diriger vers les falaises et disparaître.

« Que vont-ils faire ? s'écria Stavrou. Il n'y a aucune piste d'atterrissage sur ce rocher.

— Oh ! si, répondit Donner. À marée basse, il y a assez de place au pied des falaises. Les pilotes de l'armée de l'air l'ont prouvé l'an dernier. Ce n'était pas une solution pratique à long terme, mais c'est possible.

— Que faisons-nous ? Si c'est bien Villiers, il a dû prévenir les autorités françaises. Nous allons avoir les paras sur le dos dans moins que rien.

— Voyons un peu où ils en sont à l'intérieur », répondit Donner calmement.

Il poussa Montera devant lui. Ils longèrent le tunnel et pénétrèrent dans une vaste grotte artificielle de béton armé, brillamment éclairée par des projecteurs. Quatre camions spécialement conçus pour le transport des missiles étaient alignés au quai de chargement, où le personnel civil, en combinaison de l'Aérospatiale, chargeait les engins à l'aide de palans hydrauliques, sous la surveillance des mercenaires armés.

Jarrot avait pris le commandement.

« Où en êtes-vous ? lui demanda Donner.

— Difficile à dire. Avec un peu de chance, nous pourrions descendre au port dans vingt minutes. »

Donner se tourna vers Stavrou.

« Je reste ici. Prenez quelques hommes et montez sur les falaises. Il faut les empêcher de passer. Vous devez nous donner le temps dont nous avons besoin.

— Comptez sur moi », répondit le Turc en souriant.

Il fit signe à Jarrot.

« Venez, Claude. Nous avons du travail. »

Ils s'engagèrent dans le tunnel au pas de gymnastique. Donner prit une cigarette et l'alluma.

« Villiers..., murmura-t-il. Incroyable ! Dieu me pardonne, ajouta-t-il en riant sans la moindre amertume, il doit être presque aussi bon que moi.

— Que disiez-vous donc ? demanda Montera. Rien de tel qu'une organisation précise.

— Un mauvais jour, répondit Donner d'un ton léger. Tout le monde en a.

— Et maintenant ?

— Nous attendons, mon vieux. Mais de préférence dans le bureau d'Espinet. Il est plus confortable. J'ai laissé cette bouteille de Krug sur le bureau et il est trop bon pour qu'on le gaspille, frappé ou pas.

— Vous êtes fini, lui dit Montera, et vous le savez.

— Nous verrons, mon vieux, nous verrons. »

Donner sourit et le poussa vers le tunnel.

*

Leclerc fit un passage à basse altitude au-dessus de la plage, pour « tâter » le vent. Une rafale venant de l'île prit le Chieftain par le travers et la turbulence le secoua violemment. Leclerc ramena l'appareil à son point de départ, rassa les vagues, coupa l'accélération et abaissa les volets.

Les roues effleurèrent la surface des flots puis l'avion toucha, mordit dans le sable mouillé et roula dans les flaques, lançant des nuages d'embruns de chaque côté. Leclerc roula jusqu'à l'autre bout de la plage, se tourna dos au vent et coupa les moteurs.

« La marée est étale, dit-il. Dans une heure il ne restera plus assez

de plage pour décoller.

— Peu importe, lui lança Villiers. Ce n'est pas notre avion. »

Il sortit de sa poche le Walther qu'il avait pris à Rabier, vérifia la culasse puis le glissa dans sa ceinture. Les hommes de Leclerc avaient déjà installé l'échelle et descendaient sur la plage en file indienne, avec les armes récupérées dans les écuries de *Maison Blanche*.

Le vent glacé chassait la pluie au pied de la falaise.

« Combien d'entre vous ont l'expérience des combats ? » demanda Villiers aux soldats qui l'entouraient.

Leclerc désigna un grand jeune homme carré d'épaules, aux cheveux coupés en brosse, dont les lunettes cerclées d'acier étaient déjà embuées.

« Le sergent Albray a servi avec un détachement de la Légion étrangère au Tchad, il y a deux ans. Il s'est trouvé sous le feu à plusieurs reprises. Quant au reste d'entre nous... »

Il haussa les épaules.

« Très bien, reprit Villiers. Je n'ai le temps de vous faire qu'une seule recommandation, mais elle est capitale. Pas de morale de boy-scout, pas de « fair-play », pas de « accordons une chance à ces salopards ». Tirez-leur dans le dos si vous en avez l'occasion, parce qu'ils ne se gêneront pas pour le faire, s'ils le peuvent, croyez-moi. Et maintenant, filons. »

Il s'élança au pas de course vers le pied des falaises.

Du ciel, elles paraissaient infranchissables depuis la plage, mais en se rapprochant ils virent qu'elles étaient divisées par une immense brèche : une sorte de gorge où se déversait un torrent. Ce serait une voie d'accès facile, quoique épuisante, vers le sommet.

Dix minutes plus tard, ils sortaient de la gorge et s'élançaient sur les pentes au milieu d'un chaos de gros rochers gris. L'herbe était rare. Un brouillard tenace ensevelissait tout. Villiers entendit des voix en contrebas et leva le bras pour demander à Leclerc et à ses hommes de garder le silence.

Ils s'avancèrent dans le brouillard jusqu'au rebord d'un escarpement. Au-dessous, gravissant la pente raide, Jarrot avançait, suivi de trois mercenaires. Villiers reconnut Stavrou, à l'arrière-garde, et crut voir le visage torturé d'Harvey Jackson, ligoté à sa chaise, dans la petite villa près de Lancy.

Il prit une grenade dans sa poche et ôta la goupille d'un coup de dents. Pour une fois, il laissa la colère trahir son calme et son entraînement rigoureux.

« Stavrou, salopard ! cria-t-il. Voici un cadeau d'Harvey Jackson. »

Il lança la grenade dans le ravin.

Stavrou, alerté par ce cri, réagit aussitôt, obéissant à un instinct enrichi par des années de vie sur la brèche. Il se retourna, plongea la tête la première vers le bas de la colline, roula entre les rochers et disparut dans la brume et la pluie. Il n'en fut pas de même pour ses comparses. Une explosion fracassante, plusieurs hurlements. Villiers se dressa sur la crête, l'Armalite à la hanche. Le ravin avait tout d'un étal de boucher. Jarrot et ses hommes étaient tous blessés. L'horreur se peignit sur les visages des jeunes soldats français lorsqu'ils rejoignirent Villiers. Un des mercenaires essaya de ramper. Villiers épaula l'Armalite et tira.

Leclerc le prit par l'épaule et le fit pivoter sur place.

« Nom de Dieu, ça ne vous suffit pas ? »

Il n'y eut qu'un seul coup de feu. La balle toucha Leclerc au-dessus de la mâchoire et des os jaillirent lorsqu'elle ressortit au-dessus de l'oreille droite. Il bascula en arrière.

Un des sergents lâcha une rafale de mitraillette et Jarrot, qui avait tiré, un genou en terre, s'écroula soudain. Les balles le retournèrent, lacérèrent le dos de son uniforme léopard qui prit feu.

Le silence se fit. Les hommes se rapprochèrent de Villiers. Ils regardèrent le carnage dans le ravin, et le cadavre de Leclerc à leurs pieds.

« C'est fini ? » demanda l'un des jeunes sergents.

Villiers secoua la tête.

« Il y en a d'autres au centre d'essais, avec l'homme que nous recherchons, Félix Donner. Je suis désolé, pour votre capitaine. C'était un brave garçon, mais on ne survit pas à la guerre en faisant preuve de bonté, de charité et d'honneur. En tout cas de nos jours. J'espère que cela vous servira de leçon. Ne l'oubliez pas quand nous arriverons là-bas. »

Il glissa un autre chargeur dans son Armalite.

« Très bien. Suivez-moi. Faites exactement ce que je vous dis, et vous vivrez jusqu'à la fin des temps. »

*

Donner, dans le bureau d'Espinet, entendit l'explosion de la grenade puis le crépitement des armes légères. Il se dirigea vers la fenêtre, le verre à la main, et vit Stavrou dévaler la pente, derrière les baraquements.

« Vous croyez que les choses ont mal tourné ? » lui demanda Montera, ironique.

Donner pivota sur ses talons, toujours souriant, mais ses yeux étaient devenus froids et très sombres.

« N'abusez pas de mon sens de l'humour, mon vieux. »

Il s'avança vers l'Argentin et lui décocha un direct en pleine figure, au-dessus de la pommette. Montera glissa de sa chaise.

Donner ouvrit la porte et descendit les marches. Stavrou traversait la rue vers l'entrée du tunnel. Apercevant son patron, il obliqua vers lui.

« Mauvais ?

— Villiers nous a cueillis dans un ravin, là-haut. Il a au moins une demi-douzaine d'hommes avec lui.

— Jarrot et les autres ?

— Une grenade. C'est un miracle si je m'en suis sorti. Que faisons-nous ? »

Donner parut réfléchir à la question, bien que sa décision fut déjà prise. Un vrai merdier ! Il n'y avait pas d'autre mot. Et une chose était certaine : la présence de Villiers et de ses hommes signifiait que des forces beaucoup plus considérables ne tarderaient pas à intervenir. La résistance jusqu'aux dernières cartouches ? C'était bon pour les imbéciles. Et le Chieftain, sur la plage au pied des falaises, constituait une perspective beaucoup plus alléchante.

« Montez dans la salle radio, Yanni, et contactez le capitaine du chalutier. Racontez-lui ce que vous voudrez sauf ce qui se passe en réalité. Dites-lui que je lui ordonne de venir le plus vite possible. Quand ce sera réglé, rassemblez les autres. Je vous rejoindrai au port.

— Et les Exocet ? demanda Stavrou.

— Terminé. C'est du passé, mon vieux. Si déjà nous nous en tirons sains et saufs, nous aurons bien travaillé. Exécution. »

Stavrou sortit.

« Peut-être me trouverez-vous cynique, dit Montera à Donner, mais j'ai l'impression que vous venez de jeter votre ami aux lions.

— Les risques de son métier, répondit Donner en tendant la main vers la bouteille de Krug. Autant la vider, non ?

— Il n'y a nulle part où aller, reprit Montera. C'est fini. Vous refusez encore de voir la réalité en face ?

— Il y a toujours un endroit où aller, mon vieux, surtout avec un avion sur la plage et le héros de l'armée de l'air d'Argentine pour le piloter. »

Il vida son verre d'un seul trait et le lança contre le mur.

Villiers ordonna à ses hommes de rester à plat ventre et s'avança jusqu'au dernier épaulement dominant le centre d'essais. Il aperçut Stavrou qui ouvrait la porte de la tour radio et entraînait. Toute la base s'étalait à ses pieds comme une carte en relief.

Il appela le sergent Albray et lui montra le tunnel d'accès à la fosse aux missiles.

« On a dû vous donner des précisions sur le centre avant de vous y détacher. Les Exocet sont là ? »

— C'est exact. Et la salle radio se trouve en haut de la tour », répondit Albray.

Il y avait sur la droite un autre bâtiment de béton, long et bas, où deux des hommes de Donner semblaient monter la garde.

« Et ça ? demanda Villiers.

— Si je me souviens bien des plans, c'est le dépôt de carburant. »

Villiers hocha la tête.

« C'est là qu'ils ont dû enfermer la plupart du personnel de la base.

— Aucun signe du chalutier, remarqua Albray, en regardant vers le port.

— Il ne doit plus être loin. Même si Donner croit que l'opération est en train de capoter, il ne voudra pas se laisser bloquer ici. D'un autre côté, il peut décider de jouer au héros et de se sacrifier sur l'autel de sa vieille mère Russie : dans ce cas, il donnera au chalutier l'ordre de rebrousser chemin – ce qui serait vraiment dommage pour nous. Quel plaisir de voir un bateau russe finir dans le même sac que tout le lot !

— Que faisons-nous ? demanda Albray.

— Nous allons attaquer la tour, vous et moi. Il ne doit y avoir presque personne. L'ordure qui vient d'y monter, Stavrou, et un opérateur radio. »

Il se tourna vers les autres soldats.

« Je vais partir avec le sergent Albray, leur dit-il. Accordez-nous cinq minutes, puis foncez, et en force, hein ? Éliminez les deux gardes du dépôt de carburant, puis bloquez l'entrée du tunnel. Toute personne qui tente d'en sortir doit être abattue. Et souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Ne laissez aucune chance à ces salopards, parce qu'ils ne vous feront pas de cadeaux. »

Ils contournèrent un baraquement de béton par l'arrière et s'arrêtèrent à l'angle, à moins de dix mètres du pied de la tour. Villiers montra l'échelle de pompiers qui s'élevait à l'extérieur de la tour jusqu'au balcon.

Il s'élança, le Walther prêt à tirer à la main droite, et commença à grimper. Albray attendit qu'il ait gravi quatre ou cinq mètres puis bondit à son tour, ouvrit la porte à la base de la tour et entra.

Au moment où la porte se referma, Yanni Stavrou arrivait sur la dernière volée de marches de l'escalier en spirale. Son revolver était dans son étui, à la hanche, mais il avait d'excellents réflexes. Il aperçut Albray et son uniforme. Une fraction de seconde plus tard il était hors de vue. Le sergent tira avec son pistolet mitrailleur et s'élança dans l'escalier sans la moindre hésitation.

*

Villiers avait dépassé le milieu de l'échelle de pompiers quand il entendit les coups de feu à l'intérieur de la tour. Il s'arrêta, suspendu par une main, le Walther dans l'autre. Il baissa les yeux et sentit qu'il allait succomber au vertige.

Les gardes, devant le dépôt de carburant, avaient levé les yeux. Ils épaulèrent leurs fusils mais déjà les hommes de Leclerc s'élançaient des baraquements d'en face, l'arme à la hanche. Ils tirèrent et les mercenaires s'écroulèrent.

Au-dessus de Villiers, l'opérateur radio se pencha au garde-fou, un pistolet mitrailleur à la main. Villiers, obéissant aux réflexes que donne un entraînement intensif, tira sans même s'en apercevoir. Le vertige cessa. L'homme au-dessus de lui poussa un cri, recula en chancelant et disparut. Villiers se remit à grimper.

*

Donner courut vers la fenêtre, revolver au poing, et assista à la fusillade dans la rue.

« Je crois que vous avez laissé les choses traîner trop longtemps cette fois », lui lança Raul Montera en riant doucement.

Donner ne prit pas la peine de lui répondre. Il ouvrit la porte et jeta un coup d'œil. Les hommes postés devant le dépôt de carburant gisaient sur la chaussée et l'un des soldats de Leclerc déverrouillait le portail. Il entendit des coups de feu à l'autre bout de la rue et se retourna : deux de ses hommes filaient à toutes jambes vers le port.

Il referma la porte, força Montera à se lever et le poussa dans la cuisine, à l'arrière du baraquement. Sans la moindre crainte, il sortit.

« Pas de temps à perdre », lança-t-il à Montera en l'entraînant.

*

Villiers jeta un coup d'œil prudent par-dessus le rebord du balcon. Personne. L'opérateur radio, affalé contre le mur, était mort. Son pistolet mitrailleur traînait sur le béton et Villiers s'en empara. Le vent faisait battre la porte de la salle des transmissions. Il n'y avait personne non plus à l'intérieur.

Un pas rapide derrière lui. Il se retourna brusquement et son pistolet mitrailleur se releva. Stavrou s'arrêta sur le seuil, un automatique à la main. Le regard du Turc était révélateur : de la rage pendant un instant, puis le calcul sans émotion d'un homme qui a appris à survivre en toutes circonstances. Il évalua ses chances contre le pistolet mitrailleur, puis prit sa décision. Il posa son automatique d'un geste très lent.

Villiers souleva un peu plus le canon de sa mitrailleuse et son doigt se crispa sur la détente. Stavrou sourit.

« Oh ! non, commandant Villiers, vous ne ferez pas ça. Je veux dire : ce ne serait pas un geste britannique, n'est-ce pas ? Les parties de cricket à Eton, le fair-play et toutes ces salades...

— Vous me prenez pour un gentleman ?

— Quelque chose comme ça. »

Le couteau de pêcheur à poignée de corne que Stavrou portait dans sa manche droite depuis des années glissa dans la paume de sa main. Son pouce chercha le bouton, et il se produisit un déclic. Son bras se tendit brusquement et la lame déchira la peau molle sous le menton de Villiers.

Villiers, qui s'attendait à ce genre d'attaque – qui la désirait même de tout son cœur –, laissa tomber son pistolet mitrailleur, bloqua le bras du Turc d'une prise habile, saisit son poignet à deux mains et le tordit si brusquement que Stavrou lâcha le couteau en hurlant de douleur. Villiers lui tira le bras en arrière et vers le haut, sans desserrer sa prise. Les muscles se déchirèrent et de nouveau, le Turc hurla. Il hurlait encore quand Villiers le jeta par la porte, la tête la première. Le corps bascula par-dessus le garde-fou et plongea vers le béton, douze mètres plus bas.

*

À cet instant précis, Donner et Montera apparurent à l'arrière du mess des officiers. Le corps de Stavrou percuta le sol au pied de la tour et Donner leva les yeux. Villiers apparut au garde-fou et le sergent

Albray le rejoignit. Le sergent leva son pistolet mitrailleur pour tirer, et Donner bouscula Montera pour s'abriter derrière lui.

Sur le balcon, Villiers poussa le bras du sergent.

« Non. Je m'en occupe. »

Il s'élança vers l'escalier en spirale.

*

Donner et Montera remontèrent le ravin à l'arrière du centre d'essais, parvinrent sur la première crête et se mirent à courir sur le plateau, vers le bord de la falaise. Donner poussait toujours l'Argentin devant lui.

« Je vous l'ai dit. Vous n'avez aucun endroit où fuir, haleta Montera.

— Oh ! que si ! Vous êtes pilote, colonel. Vous allez nous emmener loin d'ici. »

Ils parvinrent sur la falaise. Le Chieftain était bien visible malgré le brouillard, étrangement insolite dans un décor pareil. Un seul problème : la mer déferlait sur le sable en longues vagues affamées. La houle avait déjà mangé la moitié de la plage sur laquelle le Chieftain avait atterri et le reste était sillonné par de longues traînées d'eau salée.

« Vous êtes bloqué, dit Montera. Voyez vous-même.

— Avancez ! »

Donner le poussa dans la gorge de la falaise et ils dévalèrent sur un éboulis, au milieu de cailloux et de terre. Ils coururent sur la dernière pente et débouchèrent sur la plage nue, saisis aussitôt par une bouffée de vent frais venant de la mer.

Montera trébucha, handicapé par ses mains liées. Donner le força à se relever. Une cascade de pierres tomba d'en haut derrière lui. Donner se retourna et tira dans le brouillard sans rien voir. Puis il prit Montera par le col de son blouson et se mit à courir vers l'avion en le poussant devant lui.

Lorsqu'ils atteignirent le Chieftain, il plaqua Montera le dos contre le fuselage et enfonça son revolver sous le menton de l'Argentin. De l'autre main, il sortit un couteau de sa poche, fit jaillir la lame et trancha le foulard de soie.

Il recula d'un pas.

« Montez, et filons d'ici. »

Le visage de Montera demeura impassible mais quelque chose dans son regard intrigua Donner. Il se retourna. Tony Villiers arrivait

au pas de course, très vite, le Walther dans sa main droite. Il s'arrêta à une dizaine de mètres.

« Allez, Donner ! Libérez-le ! » cria-t-il par-dessus le bruit du ressac.

Donner se tourna vers Montera en soupirant.

« Je vous l'avais bien dit. Il y a des jours comme ça !

— N'essayez pas. Pas avec lui, le prévint Montera.

— Vous avez sans doute raison. D'un autre côté, je suis fatigué de cavalier, mon vieux. »

Il se retourna, le revolver braqué dans sa main droite. Villiers tira trois balles en succession rapide. La première toucha Donner à l'épaule droite et le fit pivoter sur place, les deux autres lui brisèrent la colonne vertébrale et le projetèrent contre l'avion. Il rebondit et tomba à plat ventre, une vague l'engloutit puis vint lécher les roues de l'avion.

Montera baissa les yeux vers le cadavre trempé.

« Rien de tel qu'une organisation précise, dit-il à mi-voix.

— Pardon ? demanda Villiers.

— Rien d'important. Gabrielle va bien ?

— Très bien, elle attend à *Maison Blanche*. Nous avons eu beaucoup de chance. Wanda Jones nous a libérés. Quant au reste, nous avons fait pour le mieux.

— Qui a piloté l'appareil ?

— Le capitaine français, Leclerc. »

On entendit un bruit de moteurs dans le lointain et Montera montra trois hélicoptères sous les nuages bas, en ligne d'attaque.

« Qui est-ce ?

— Les Français, sauf erreur de ma part. Mais ils arrivent trop tard. Sans doute des paras. Vous croyez pouvoir faire décoller le zinc ? »

Montera regarda autour de lui.

« La piste n'est pas dégagée. Vous voyez bien qu'il y a de l'eau partout. Et de véritables ruisseaux... Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Je crois que vous avez tout intérêt à ficher le camp d'ici tout de suite, et dans les circonstances, je suis prêt à prendre le risque avec vous. Cette histoire va faire un drôle de bruit, et je n'ai pas envie de m'y trouver mêlé. Je ne dois rien à la France : elle vous a vendu les Exocet qui ont coulé le *Sheffield*, le *Coventry*, et l'*Atlantic Conveyor*, non ?

— Elle vous a également vendu des Exocet, mon ami, répondit Montera.

— Exact. Ce qui tend à prouver une chose... J'aime mieux ne pas préciser laquelle. Eh bien, nous partons ou nous restons ? On ne meurt qu'une fois.

— D'accord, dit Montera. On y va. »

Il monta dans l'avion et se mit aux commandes tandis que Villiers refermait la porte et s'installait près de lui. Les moteurs toussèrent puis rugirent, étouffant tous les autres bruits.

« Qu'en pensez-vous ? » cria Villiers.

Montera ne se soucia même pas de répondre. Un étrange sourire se figea sur ses traits. Il roula dans les flaques, se tourna face au vent et poussa les moteurs à fond. Le Chieftain trembla et parut bondir en diagonale vers la mer, sur le peu de plage qu'il restait.

Ils traversèrent une flaque d'eau, puis une autre et une troisième. Des nuages d'embruns s'élevèrent de chaque côté de l'appareil. Montera, crispé sur le manche à balai, tentait de maintenir l'avion bien droit. Puis le Chieftain se souleva, légèrement penché sur une aile, et le ressac roula au-dessous d'eux, les roues au ras de l'écume des vagues.

Soudain ils prirent de la vitesse et les moteurs rugirent de plus belle. Seulement alors, Montera repoussa le manche.

*

Au bout de deux heures d'attente à la maison, Gabrielle n'y tint plus. Elle partit vers l'aérodrome, accompagnée de Wanda. Il pleuvait encore très fort et elles se mirent à l'abri dans le hangar.

« Qu'allez-vous faire, maintenant ? » demanda Gabrielle.

Wanda haussa les épaules.

« Dieu seul le sait. J'étais à la rue quand Félix m'a trouvée. Un rêve, n'est-ce pas ? Du caniveau au luxe suprême. Il va falloir que je me réveille, dit-elle en secouant la tête. C'était un vrai salaud, vous savez. Et j'avais tellement peur de lui.

— Pourquoi êtes-vous restée ?

— J'avais encore plus peur de la rue.

— Et maintenant ?

— Je ne sais pas, répondit Wanda. Je crois que ça va être intéressant.

— J'ai réfléchi... J'ai beaucoup d'amis dans le milieu du journalisme et j'ai l'impression que vous êtes photogénique. Nous pourrions trouver quelque chose...

— Wanda Jones, cover-girl pour *Vogue* ? Ce ne serait vraiment pas

banal ! »

Elles entendirent un bruit de moteur dans le lointain et le Chieftain apparut vers l'ouest, très bas. Il vira aussitôt et se mit face au vent pour atterrir.

« Je viens de penser à une chose, murmura Wanda, le souffle court. Et si ce n'était pas eux ? S'ils avaient perdu ? C'est peut-être Félix... »

Gabrielle se tourna vers elle, décontenancée.

« Vous croyez qu'un homme comme Donner peut triompher de Tony Villiers ? »

Elle éclata de rire.

« Mon Dieu, Wanda, mais vous avez tout à apprendre ! »

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers l'avion qui roulait sur la piste.

*

Le Chieftain s'immobilisa mais Montera ne coupa pas le moteur. Il ne bougea pas, les yeux fixés sur le pare-brise.

« Pouvez-vous faire vite ? J'ai envie de filer.

— Vous ne descendez pas ?

— Je n'ai aucune raison.

— Ah bon ? Mais je crois en voir une, qui s'avance vers l'aile gauche. »

Montera ouvrit le hublot latéral et regarda Gabrielle. Elle riait aux éclats sous la pluie en lui adressant de grands signes. Son visage exprimait le plus grand soulagement du monde.

« Je vous en prie, Tony », dit Montera en se tournant vers Villiers.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom, et il y avait de l'angoisse dans sa voix.

« D'accord, mais je reste avec vous. Où allons-nous ?

— Retour à mon point de départ. Brie-Comte-Robert.

— Ensuite ?

— Un 747 d'Air France quittera Roissy pour Buenos Aires ce soir. J'ai l'intention de le prendre. »

Il fit tourner le Chieftain puis augmenta la vitesse. Gabrielle ne riait plus. Sa bouche s'ouvrit en un cri que le rugissement des moteurs noya. Puis elle ne fut plus qu'une tache sombre minuscule sous la pluie.

Le hall de l'aéroport Charles-de-Gaulle n'était pas particulièrement animé. Tony Villiers, devant le kiosque à journaux de l'étage des départs, attendait Montera qui faisait enregistrer son sac de voyage au guichet d'Air France. Quand ce fut fait, il se retourna et s'arrêta le temps d'allumer une cigarette, silhouette d'une étrange élégance avec son vieux blouson de cuir noir et son blue-jean.

« Mon Dieu, se dit Villiers, ce bonhomme me plaît. »

« Tout va bien ? lui demanda-t-il à voix haute.

— Il faudra que je change d'avion à Rio. Une histoire de zone interdite. Manifestement, les compagnies ne veulent prendre aucun risque. Pas de problème. Malgré ce retard, je devrais être à Buenos Aires dans dix-sept ou dix-huit heures.

— Et ensuite ? Retour à Gallegos ? L'escadrille de Skyhawk ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Que vous êtes assez idiot pour le faire, mon cher Raul. Mais vous avez perdu la guerre. C'est terminé. Vous avez lu les journaux du soir. Nous avançons. Les commandos vont traverser Falkland-Nord jusqu'à Port Stanley. Tout le monde prétendait que c'était impossible, mais nous sommes en train de le faire. L'armée britannique n'est séparée de la victoire totale que par neuf ou dix mille hommes retranchés autour de Port Stanley et ce qu'il reste de votre aviation.

— Exactement. Pendant que je perdais mon temps en Europe, le reste de mes jeunes pilotes se faisait effacer du ciel dans l'Atlantique Sud.

— Et vous avez envie de subir le même sort ? lança Villiers, dissimulant mal sa colère. Ne me dites rien : je sais ! Une question d'honneur.

— Si vous voulez.

— Et Gabrielle ? Elle vous aime, vous le savez. Et en ce qui la concerne je suis un expert. Oh ! un expert qui a échoué, d'accord, mais je sais une chose : jamais elle ne m'a regardé comme elle vous regarde. Jamais je ne l'ai vue sourire ainsi.

— Il ne peut rien rester entre Gabrielle et moi après tout ce qui s'est passé, dit Montera.

— Vous ne comprenez donc pas ? Elle était prise au piège et elle ne pouvait s'en dépêtrer. Ferguson avait tous les atouts en main. »

Montera sourit.

« Je le comprends parfaitement, mais il faut tenir compte de son frère, dit-il en frissonnant. Sa mort restera toujours entre nous, Tony,

vous le savez. »

Les haut-parleurs appelèrent son nom. Il écrasa sa cigarette dans le cendrier.

« Et voilà ! » s'écria-t-il, toujours souriant.

Il tendit la main et Villiers la serra.

« Bonne chance, lui dit-il. J'ai l'impression que vous allez en avoir besoin.

— Qu'importe, du moment que la fin est rapide. »

Montera se dirigea vers l'accès aux avions, puis se retourna.

« Faites de votre mieux pour elle, Tony... », lança-t-il avant de disparaître.

Villiers se rendit au bar, s'assit dans un coin et commanda un café et un cognac. Il se sentait tout agité et amer. Au diable ce bonhomme ! Et de toute façon c'était un ennemi, non ? Pourtant, quel gâchis ! Il se fit servir un autre cognac puis sortit, chercha une cabine téléphonique internationale et composa le numéro de Cavendish Square.

« Vous m'appellez de Charles-de-Gaulle, je suppose ? Vous venez de raccompagner Raul Montera ?

— Comment le savez-vous ? demanda Villiers.

— Pierre Guyon et la Section V du S.D.E.C.E. vous filent tous les deux depuis votre arrivée à Brie-Comte-Robert.

— Pourquoi ne l'ont-ils pas empêché de partir ?

— Parce que le seul endroit où ils ont envie de le voir est en République Argentine. Les Français tiennent à ce que rien ne transpire de cette affaire. Il ne s'est rien passé, vous m'avez compris ?

— Bien entendu. Un de mes cauchemars habituels...

— Je suppose qu'il est reparti jouer les héros.

— On dirait.

— Ma foi, cela ne nous regarde plus. Mais j'aimerais que vous vous occupiez encore d'un détail important de l'affaire, Tony. Cela concerne Gabrielle. Selon mes renseignements, elle rentrera à Paris ce soir.

— De quoi s'agit-il ?

— Voyez-vous, Tony, en plein milieu de l'opération elle a failli craquer, comme vous le savez. Elle voulait se dégager, vous vous souvenez ?

— Et alors ? » demanda Villiers.

Son estomac se noua, il sentit instinctivement que la nouvelle serait horrible.

« J'avais besoin d'un remède héroïque pour qu'elle reprenne le dessus. Je lui ai donc annoncé que son demi-frère était porté disparu au combat, présumé décédé.

— Et ce n'est pas vrai ?

— Aux dernières nouvelles, il va très bien, répondit Ferguson. Encore au milieu de l'action, bien entendu.

— Espèce d'enculé ! » cria Villiers en raccrochant brusquement.

Il se mit à courir vers l'escalier de départ, puis s'arrêta. Trop tard pour rattraper Montera. Beaucoup trop tard. Il fit demi-tour, soudain très las, et se dirigea vers les portes automatiques de la sortie, se demandant ce qu'il allait pouvoir raconter à Gabrielle.

XVI

Sur la terrasse de sa vaste demeure dominant le Rio de la Plata, dans les environs de Buenos Aires, doña Elena Llorca de Montera, dans un grand fauteuil de rotin, faisait un peu de broderie. Elle en avait eu rarement l'occasion depuis son adolescence, mais voici quelque temps, le fait d'avoir les mains occupées l'aidait beaucoup à conserver son calme.

Une des servantes sortit du salon.

« Quelqu'un demande à vous voir, doña Elena. Une dame. »

La vieille dame s'arrêta de broder et leva les yeux, sourcils froncés.

« Une dame ? »

— Une Française. La señorita Legrand.

— Je la recevrai », répondit doucement doña Elena de Montera.

*

Gabrielle s'arrêta sur le seuil des portes-fenêtres puis s'avança lentement.

« Doña Elena ? »

La vieille dame leva vers elle un regard dénué d'expression, puis hocha la tête.

« Oui. Je vois exactement ce qu'il voulait dire. Maintenant je comprends tout.

— Où est-il ? dit Gabrielle. Il faut que je le voie. J'ai à lui dire une chose d'importance vitale.

— Mais c'est impossible. Raul est à Rio Gallegos avec son escadrille. Ou ce qu'il en reste. »

Gabrielle s'effondra dans un fauteuil, de l'autre côté de la table.

« Linda est ici ? Il m'a beaucoup parlé de Linda et de vous.

— Je l'ai envoyée à la campagne chez des amis. Cela m'a paru préférable étant donné les circonstances.

— Vous voulez dire... Vous vous attendez à apprendre sa mort d'un instant à l'autre ?

— C'est probable. »

Elle alluma une cigarette et poussa le paquet vers Gabrielle.

« Des brunes à quatre sous, celles que fument les dockers, mais je ne peux supporter rien d'autre. Mon fils à son retour de France, m'a tout raconté malgré les consignes de sécurité. Tout lui était égal. Il vous aime vraiment.

— Je le sais.

— À tel point qu'il vous a pardonné depuis longtemps vos activités pour les services de renseignements anglais – opinion que notre estimé président ne partagerait sûrement pas. Mais Raul est profondément touché par la mort de votre frère. Il est persuadé que cette mort demeurera toujours entre vous.

— Mais on m'avait menti ! lança Gabrielle. Mes chefs m'avaient menti, pour me faire marcher droit ! Richard va très bien. Il est encore pilote d'hélicoptère à bord de l'*Invincible* mais il se porte à merveille.

— Mon Dieu... »

Doña Elena de Montera porta la main sur ses yeux pendant un instant, puis regarda Gabrielle.

« Savez-vous que mon fils avait fait peindre votre nom sur le nez de son Skyhawk ?

— Oui.

— J'ai des amis là-bas, qui me tiennent au courant de ses faits et gestes. À son retour, il a ajouté un mot : On peut lire à présent : *Gabrielle Perdue*.

Gabrielle respira à fond et posa les mains sur la table pour se ressaisir.

« Il faut que je le voie. J'irai à Rio Gallegos.

— Ma chère amie, c'est absolument exclu. La base est une zone militaire interdite. D'un autre côté, le général Dozo, commandant en chef de notre armée de l'air, est un de mes plus chers amis. Entrons, je vais passer quelques coups de téléphone.

— Si vous pouviez..., dit Gabrielle.

— Les hommes sont assez faciles à manœuvrer dès l'instant que l'on comprend leur vanité. »

Elle posa le bras sur l'épaule de Gabrielle et traversa la terrasse ainsi.

« Vous avez l'air fatiguée, dit-elle à la jeune femme. Je vais demander à Rosa de vous préparer une tasse de thé. Vous buvez du thé, je crois ? »

À l'instant où elles franchissaient les portes-fenêtres, Gabrielle fut

Quatre heures du matin, Raul Montera se dirigea vers les baies vitrées de la salle des opérations de Rio Gallegos et regarda dehors. La pluie tombait à seaux. La piste de ciment où trois Skyhawk attendaient ruisselait comme un torrent. Les rampants continuaient de travailler sur les appareils à la lumière d'arcs électriques.

Les jeunes pilotes qui devaient voler avec lui sortirent et Montera se retourna, sa tasse de thé à la main. La pièce était vide : les chaises, les grandes cartes des Malvinas au mur, de la fumée de cigarette. Quelqu'un avait laissé un cigare mal éteint sur un cendrier. Montera l'écrasa avec soin, puis prit son casque sur la table et sortit.

Il était fatigué, épuisé, au bout du rouleau. Il respira à fond et s'élança vers les appareils. Au même instant, une voiture d'état-major parut au coin du baraquement et le rejoignit. La portière s'ouvrit. Lami Dozo descendit et jeta une capote sur ses épaules.

« Raul, comment allez-vous ? »

— Ce pourrait être pire. Nous avons encore perdu trois pilotes hier. Nous en sommes réduits à racler les fonds de tiroir. »

Lami Dozo lui offrit une cigarette.

« Encore San Carlos ? »

— Oui.

— C'est la fin, Raul. Les Anglais ont pris les hauteurs entourant Port Stanley. Ils ont fait quatre cents prisonniers au bas mot. Je crois que Menendez sera contraint de capituler d'ici deux ou trois jours.

— Et tout ça pour quoi ?

— Je ne sais pas, répondit le général Lami Dozo. Certains, dont je n'ai jamais fait partie, prétendaient que nous avions besoin d'une guerre pour nous affirmer. J'espère que ces mêmes hommes sont prêts maintenant à travailler pour une Argentine nouvelle.

— Mais nous continuons quand même ?

— Oui, c'est parfois nécessaire.

— Je songe souvent à mon oncle, le frère de ma mère, la honte de la famille : il était torero. Je me souviens de l'avoir souvent observé, dans ma jeunesse. Il attendait dans son costume de lumière le moment d'entrer dans l'arène, à la Monumental de Mexico. Les trompettes jouaient *La Virgen de la Macareña*. »

Montera sourit.

« J'ai souvent la même impression depuis quelque temps. Comme

si la bête m'attendait, là-bas. Mon oncle n'a pas su déterminer, lui non plus, le moment où il aurait dû cesser. »

Lami Dozo parut sombre et grave.

« C'est mauvais, Raul.

— Oh ! mais oui ! Très mauvais, mon général. Voyez-vous, j'ai découvert le grand secret : peu importe de vivre ou de mourir. Alors ceux d'en face, là-haut, ne savent pas comment me prendre.

— Raul, je vous en prie.

— Ne vous en faites pas. Deux oreilles et une queue pour le torero à mon retour. »

Ils se donnèrent l'*abrazo*, avec une claque amicale dans le dos.

« Avant votre départ, dit Lami Dozo, il y a quelqu'un qui aimerait beaucoup vous voir. Par là, près de la clôture. »

Il tendit le bras et Montera aperçut une conduite intérieure noire.

« Hâtez-vous. Vous n'avez pas beaucoup de temps. »

Montera se dirigea vers le grillage. Le chauffeur courut ouvrir la portière. Doña Elena descendit.

« Maman ! » s'écria Montera surpris.

La vieille dame sourit.

« Tu as l'air fatigué.

— Je *suis* fatigué, répondit-il avec un sourire amer. Je suppose que tu es venue me dire que je n'ai plus l'âge de jouer au héros ?

— Non. Pas le temps. À la place, je t'ai apporté un cadeau. »

Elle se tourna vers la voiture. Gabrielle descendit et le regarda, très pâle dans la lumière bleue des lampes à arc. Quelqu'un avait posé un imperméable militaire sur ses épaules. Pendant un instant, Montera demeura complètement figé, puis il sourit – de cet inimitable sourire que Gabrielle connaissait si bien.

« Vous êtes merveilleuse. Personne ne vous l'a dit ?

— Personne dont l'opinion compte pour moi. »

Elle s'avança en l'examinant de la tête aux pieds : combinaison de vol jaune, harnais d'épaule, le casque à la main gauche, les cheveux ébouriffés, trempés de pluie.

« Ce n'est pas bien, dit-il gravement. Vous n'auriez pas dû venir.

— Il n'y a pour moi aucun autre endroit sur terre. Je ne suis pas « Gabrielle Perdue », Raul. Je suis « Gabrielle Présente ». Et Richard n'est pas mort. Il est en parfaite santé. Le général Ferguson m'avait menti. Il m'avait menti parce que je voulais me dégager, vous comprenez ? »

Il la fixa, encore tendu, puis répondit doucement :

« Les salauds ! Ils poussent les êtres humains de case en case comme les pièces d'un jeu d'échec, en fonction de leurs propres besoins. »

Il éclata de rire, soudain, puis posa la main sur celle de Gabrielle, qui s'agrippait au grillage.

« Je reviendrai, vous m'entendez ? Je vous aime et je vais revenir. Faites-moi confiance. »

Il lui baisa la main et courut vers le Skyhawk. Bientôt la nuit s'emplit du rugissement des moteurs à réaction. Doña Elena se rapprocha de Gabrielle pour regarder les avions s'avancer sur la piste, à la queue leu leu. Quelques instants plus tard ils décollaient. Très vite l'écho de leur présence s'estompa au loin.

*

Au lever du jour ils se trouvaient au-dessus des montagnes de Falkland-Ouest, aussi près du sol qu'ils osaient voler, à cause des missiles. Ils obliquèrent dans la Vallée de la Mort à une vingtaine de mètres au-dessus des flots.

Comme toujours, ce fut incroyablement rapide. D'abord les montagnes, puis le Falkland Sound avec les vaisseaux de la Force expéditionnaire, enfin la baie de San Carlos. Montera s'aperçut que le Skyhawk sur sa droite se mettait à zigzaguer comme un fou, suivi par un missile Rapier. Une explosion... Une boule de feu... Montera vira sur l'aile et passa en rase-mottes au milieu d'une grêle de feu – les bateaux, au-dessous, tiraient tant qu'ils pouvaient. Le Skyhawk frissonna sous la pluie de mitraille. Une frégate avançait. Il lâcha ses bombes et prit de l'altitude en virant sur l'aile pour regarder au-dessous de lui. Il n'y eut pas d'explosion et il éclata de rire. Tellement stupide !

« Nom de Dieu ! Même à ce stade de la guerre, ils sont incapables de régler leurs détonateurs. »

*

À Rio Gallegos, dans la salle des opérations, doña Elena et Gabrielle attendaient près du poêle. Lami Dozo, à la fenêtre, une tasse de café à la main, regardait tomber la pluie dans l'aube grise. Un jeune lieutenant entra, salua et lui tendit un message. Le général le lut, hocha la tête et le lieutenant ressortit.

« Vous n'avez pas l'air satisfait. Mauvaise nouvelle ?

— Ils ont atteint l'objectif. Un Skyhawk abattu.

— Pas celui de Raul ? demanda Gabrielle.

— Non. L'autre pilote et lui sont sur le chemin du retour. »

*

Raul Montera sortit du nuage à douze cents mètres d'altitude. Il continua de descendre sans quitter des yeux l'autre Skyhawk qui piquait très vite, suivi de tourbillons de fumée.

Il cria dans le micro :

« Réponds, Enrico, nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'il y a ? »

Pas de réponse. Et soudain, il vit un missile Sidewinder, venu de nulle part, foncer sur l'avion. Une langue de flammes s'épanouit en boule de feu et le Skyhawk se désintégra.

Sans doute un Harrier. Quoi d'autre ? Quelle malchance ! Ils avaient presque atteint la limite du rayon d'action des chasseurs anglais. Ses réflexes aiguisés par de longues heures de combat vinrent aussitôt à son aide et il se mit à voler en tire-bouchon. Il aperçut un autre Sidewinder qui dessinait une trajectoire folle sur sa droite et plongeait dans l'océan. Un missile défectueux dont le système de guidage avait dû se dérégler. C'était un coup de chance, car chaque Harrier ne portait que deux Sidewinder. Montera n'aurait plus à se défendre que des deux canons Aden de 30 mm.

L'Anglais apparut juste derrière sa queue, et le Skyhawk trembla sous l'impact d'un obus. Le dôme du cockpit se désintégra et Montera reçut un coup violent sur son bras gauche et un autre sur sa jambe droite.

Le Harrier revint à la charge, puis le rêve commença à se dérouler sauf qu'il s'agissait de la réalité : l'aigle descendait, serres ouvertes, prêt à détruire. De nouveau la carcasse du Skyhawk trembla sous l'impact. Le Harrier le dépassa, vira sur la gauche et se remit en position à l'arrière pour achever l'Argentin.

Il était déjà à trois cents mètres de l'eau, et il crut entendre Gabrielle lui répéter à l'oreille ce qu'elle lui avait dit la première fois qu'il avait fait ce rêve, dans l'appartement de Kensington :

« Baissez les volets. Les aigles aussi manquent souvent leur proie. »

Et Montera obéit à sa voix. Ce fut comme s'il se jetait sur un mur de béton. Pendant un instant, il crut que l'appareil s'était immobilisé dans le vide. Le pilote du Harrier dut virer très vite pour éviter la collision, et il prit rapidement de l'altitude. Saisissant cette chance unique, Montera piqua plus bas.

Jamais il n'avait tenté une manœuvre aussi dangereuse, car il ne se rétablit qu'à une trentaine de mètres de l'eau. Le vent, d'une

violence extrême, soulevait une houle de dix mètres.

Il chercha des yeux son adversaire, le vit très haut au-dessus de sa tête. La radio grésilla. Une voix dit en anglais :

« Bonne chance, qui que vous soyez. Vous l'avez mérité. »

Le Harrier, à la limite de son rayon d'action, vira sur l'aile et retourna vers les Malouines.

*

Dans la salle des opérations, Gabrielle dormait d'un sommeil agité. Doña Elena et Lami Dozo, près de la fenêtre, fumaient cigarette sur cigarette.

« Mon fils est fou, dit-elle. Vous le pensez, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais je remercie Dieu de nous donner des fous comme lui. Il n'est pas mauvais que le reste d'entre nous ait honte de temps en temps. »

La porte s'ouvrit et le jeune lieutenant se précipita. Lami Dozo lui arracha le message des mains et le lut.

« Nous avons perdu un autre Skyhawk, mais Raul est encore vivant. À quatre-vingts kilomètres de la base. »

Gabrielle se frotta les yeux.

« Des nouvelles ?

— Oui, répondit le général. Doña Elena vous expliquera. Ne bougez pas d'ici. »

Il sortit.

*

Le Skyhawk arriva très bas sur la mer, à moins de deux cents mètres d'altitude. Le vent sifflait dans la carlingue déchiquetée. Raul Montera n'avait pas belle allure. Son visage, tailladé à plusieurs endroits par la désintégration du dôme, était couvert de sang. Une manche et une jambe de sa combinaison jaune devenaient de plus en plus rouges. Il semblait paralysé, les deux mains crispées sur le manche à balai, un vague sourire figé sur les lèvres. La base de Rio Gallegos se rapprochait.

« Emmène-moi au ciel, Gabrielle, pria-t-il à haute voix. Ne me laisse pas tomber à présent. »

Il aperçut l'aérodrome. Les lumières des pistes scintillaient dans la grisaille du matin.

Lami Dozo, dans la tour de contrôle, prit une paire de jumelles. La

voix de Raul Montera, complètement atone, retentit dans le haut-parleur.

« Je le ramène directement. Pas de temps pour les fioritures. »

Le Skyhawk rasa les bâtiments au nord de la piste. Montera aperçut les camions qui sortaient des hangars pour venir à sa rencontre. Le Skyhawk faillit se mettre en perte de vitesse. Montera donna un dernier coup d'accélérateur et fit le plus mauvais atterrissage de sa carrière, rebondissant deux fois avant de se poser. Il tourna sur place. L'eau de la piste détrempée jaillit autour de lui en une double gerbe.

Il resta là, tête baissée sur le manche. Il entendit vaguement des voix puis sentit des mains le sortir avec précaution du cockpit. Il ouvrit les yeux : des visages, beaucoup de visages, et celui de Lami Dozo.

Il sourit.

« Deux oreilles et la queue, général ? » lança-t-il. Puis il s'évanouit.

*

Et tout fut fini. À Port Stanley, les Argentins capitulèrent, et à Buenos Aires la foule en colère signifia à Galtieri qu'il devait se retirer. Le même jour, à Londres, le Premier Ministre se leva pour annoncer aux membres du Parlement réunis devant elle la conclusion triomphale d'un des plus étonnants faits d'armes depuis la Seconde Guerre mondiale.

*

À l'hôpital des Sœurs de la Miséricorde, à Buenos Aires, Gabrielle et doña Elena attendaient à la porte de la chambre de Montera. Enfin, le grand patron sortit.

« Eh bien ? demanda doña Elena.

— Pas très fort, mais il vivra. Finie toute cette comédie, bien sûr. Il ne pourra sans doute jamais reprendre les commandes d'un avion à réaction. Vous pouvez entrer. »

Gabrielle tourna vers doña Elena un regard interrogateur. La vieille dame lui sourit.

« Mon fils est de retour. J'ai tout le temps du monde. Entrez la première. Je sais patienter. »

À l'entrée de Gabrielle, il était adossé à des oreillers. Les coupures de son visage étaient devenues violacées à la suite des traitements. Son bras gauche se trouvait dans le plâtre et il y avait sous les draps

un châssis pour protéger sa jambe blessée.

Elle s'arrêta près du lit sans prononcer un mot. Comme s'il avait deviné sa présence, il ouvrit les yeux et sourit.

« Vous avez une mine terrible, dit-elle.

— Tout ira bien. Ne vous en faites pas. Le chirurgien m'a dit que je pourrai encore jouer du violon, et vous savez, c'est vraiment très distrayant. Seulement voilà, je ne sais pas jouer du violon. »

Elle s'aperçut alors qu'elle riait et qu'elle pleurait en même temps, à genoux, près du lit, le visage blotti contre son épaule.

XVII

L'une des plus belles matinées de Londres. En ce début d'hiver, le soleil faisait scintiller la gelée blanche sur les arbres de St. James Park. Le taxi remontait Pall Mall vers Buckingham Palace.

Tony Villiers portait l'uniforme de son régiment, les plis tracés à la règle, casquette de cérémonie rouge et bleu à visière bordée d'or, boucle de ceinturon astiquée à miroir, décorations alignées du côté gauche de sa poitrine.

« C'est le grand jour, patron, hein ? lança le chauffeur. Vous étiez aux Falkland ? »

— Oui, répondit Villiers.

— Ça c'est drôle, patron. Je ne savais pas qu'on avait envoyé là-bas des grenadiers de la Garde.

— Un ou deux », lui dit Villiers.

Le chauffeur sourit dans le rétroviseur.

« On leur a flanqué une sacrée déculottée, pas vrai ? »

— Oui, je suppose. »

Ils contournèrent le monument à la reine Victoria et franchirent la grille du palais. Le taxi s'arrêta dans la première cour. Villiers descendit et sortit son portefeuille.

« Pas question, patron. C'est à mon compte », lança le chauffeur en faisant demi-tour.

Villiers suivit la foule qui s'engageait dans l'entrée d'honneur du palais. Il y avait des officiers et des soldats des trois armes, la plupart accompagnés par leurs proches – les femmes toutes en chapeaux, sans doute achetés spécialement pour la cérémonie.

L'atmosphère était gaie, un peu émue, et les chuchotements baissaient d'un ton dans l'escalier revêtu de moquette rouge, puis de nouveau dans la galerie de peinture, où des rangées de chaises attendaient, en face de l'estrade où la reine se tiendrait.

Un orchestre militaire se mit à jouer en sourdine. Chacun s'assit à sa place. Chaque décoré avait le droit de se faire accompagner par deux invités, en général des membres de sa famille. Villiers était venu seul. Qui aurait-il invité ?

Il s'assit à l'endroit que lui désigna l'huissier et regarda autour de lui les statues de marbre, les tableaux aux murs, la foule qui attendait, tendue – surtout les enfants, très excités à la perspective de ce grand moment.

Le silence se fit. L'orchestre attaqua le *God Save the Queen*. Tout le monde se leva et la reine entra.

*

Les décorations étaient décernées dans l'ordre ascendant, d'abord la marine, arme la plus ancienne, puis l'armée de terre et enfin l'armée de l'air. Chaque fois qu'un nom était appelé, l'homme s'avavançait pour recevoir sa décoration des mains de la reine et échanger quelques mots avec elle.

Il y avait plusieurs autres décorés du *Distinguished Service Order* ce matin-là. Quand vint le tour de Villiers, il s'avança vers la reine et attendit qu'elle lui épingle le ruban.

« Peu de choses à raconter au sujet de cette médaille, colonel Villiers... »

— Major, Votre Majesté. »

Elle sourit...

« Vous n'avez manifestement pas vu la liste des promotions de l'armée ce matin. »

Et Villiers s'écarta, sans comprendre, pour laisser la place au récipiendaire suivant.

*

Dans la cour d'honneur du palais, au bas des marches, il ouvrit l'écrin, regarda de nouveau la médaille, la glissa dans sa poche et se dirigea vers les grilles. Les agents de faction le saluèrent lorsqu'il sortit, mêlé à la foule habituelle des touristes. De temps à autre, un dé clic d'appareil photographique, mais il n'y prit pas garde. Il hésita, puis traversa la rue, contourna le monument et s'éloigna vers St. James Park.

La question, c'était : où aller ensuite ? Il s'arrêta pour allumer une cigarette... et une Bentley noire se glissa le long du trottoir à sa hauteur. Harry Fox était au volant.

La portière arrière s'ouvrit et Ferguson passa la tête.

« Vous avez une allure magnifique, Tony. C'est un grand jour. »

— Je suppose, murmura Villiers.

— J'ai entendu dire que Gabrielle a épousé son colonel à Buenos

Aires, le mois dernier.

— Je sais, elle m’a écrit. »

Ferguson hocha la tête.

« Vous avez appris votre promotion au grade de lieutenant-colonel ? Cela fait de vous le plus jeune colonel de l’armée.

— Oui.

— Montez donc..., dit Ferguson en se penchant en arrière.

— Pour quelle raison ? lui demanda Villiers.

— Mon cher Tony, qui a obtenu votre promotion, croyez-vous ? Moi, et non pas pour vous faire une surprise d’anniversaire, mais parce que cela convient à mon propos. Je vous ferai remarquer que votre nomination est à titre seulement temporaire.

— Vous avez une mission pour moi, c’est ça ?

— Bien entendu. Venez, mon cher, montez. Je n’ai guère le temps... Une réunion au ministère de la Défense à deux heures. »

Pendant un instant, Villiers faillit monter, puis il se rappela Gabrielle à *Maison Blanche*, le regard qu’elle lui avait lancé. « Tu vaux tellement mieux que Ferguson et ses manigances. Tu mérites un peu de bonheur », avait-elle dit.

Il claqua la portière et se détourna. Ferguson baissa la glace.

« À quoi jouez-vous, Tony ? Où allez-vous ?

— Faire un tour dans le parc », répondit Villiers.

Il s’éloigna sur la pelouse entre les arbres.

Le visage d’Harry Fox exprimait une joie sans mélange.

« On dirait que vous l’avez perdu, général...

— Sottises, lança Ferguson. Il reviendra. Démarrez, Harry. »

Il se pencha en arrière sur la banquette, prit un dossier et se mit à le feuilleter tandis que la Bentley se glissait au milieu de la circulation.

[1] La situation et les procédures du centre d’essais ont été transposées par l’auteur (N.D.T.).